

Bulletin de liaison des anciennes et anciens élèves de l'Orphelinat Gabriel Prévost

n° 213 année 2013

Site Internet : www.cempuisien.com

Galerie photos : http://cempuisien.free.fr/

Courriel : contact@cempuisien.com

Dessin de François Lagoutte

Sommaire du n° 213 – année 2013

Qui fait quoi dans le Cempuisien ?

La matière première du Cempuisien est fournie par vous, ses lecteurs. Ensuite, c'est relativement simple :

Gérard Weber assemble et assure la mise en page.

Régine Maublanc se charge de la relecture des textes et vérifie la cohérence de l'ensemble.

Danièle Gareau effectue le tirage, confectionne les exemplaires qu'elle expédie à chaque membre de l'Amicale. Elle recueille en outre les réponses aux courriers que René Fressinet adresse chaque année aux plus anciens et établit, comme trésorière de l'Amicale, le bilan financier. Il convient ici de remercier Danièle qui, en dépit d'une année particulièrement éprouvante pour elle, a accepté de reprendre la charge de l'édition du CPS que vous tenez dans vos mains.

Et bien sûr, Guy Hachour, comme promis, reste en support et nous fait bénéficier de ses compétences, de son expérience et de sa connaissance de l'Histoire.

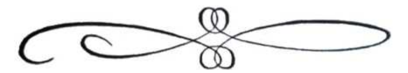
Pour être complet, nous devons mentionner Christiane Boulay qui relance sans cesse la machine...

... et deux cent cinquante ou trois cent cinquante heures de travail plus tard, le Cempuisien est dans votre boîte aux lettres, vous le lisez, le décortiquez, votre lecture vous fait réagir, vous donne des idées et... vous décidez d'écrire un article qui paraîtra dans le n° 214...

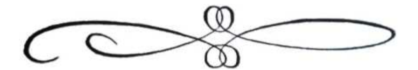
Vous pouvez expédier vos textes aux adresses suivantes :

Manuscrits : Gérard Weber, Le Bourg, 71460 Sercy

Fichiers informatiques : mf-g.weber@orange.fr



Ecrire, c'est 5% d'inspiration et 95% de transpiration. Philippe Djian





L'équipe en formation dans le seul lieu possible
pour cette tâche particulière qu'est l'édition du Cempuisien : La cour de l'OP
De gauche à droite : Christiane, Danièle, Régine, Gérard et Guy

Editorial

Gérard Weber élève à l'OP de 1952 à 1961

L'éditorial donne le ton du bulletin. Le premier éditorial, écrit après 14 années marquées par la présence, je devrais dire l'omniprésence de Guy, au sein de l'Association devenue Amicale, doit-il marquer une rupture dans la tonalité ? Je ne le pense pas car le Cempuisien reflète avant tout l'esprit de ses lecteurs, anciens élèves pour la plupart, rédacteurs pour quelques-uns dont les textes constituent la matière du Bulletin.

Comment suis-je arrivé là ? *"La longue histoire d'un numéro qui ne voulait pas être le dernier"* (page 16) retrace la chronologie des échanges qui m'ont conduit à reprendre une partie du flambeau tenu par Guy depuis maintenant 14 ans, une partie seulement car Guy continuera à tenir la Galerie photos et interviendra sans doute d'une manière ou d'une autre dans la vie de l'Amicale.

Au cours de votre lecture, vous rencontrerez un texte, issu du *"Livret de Pentecôte"*, dont l'auteur a souhaité rester anonyme. La règle se doit d'être confirmée par une exception. Ceci étant fait, le Cempuisien ne comportera pas d'autre texte sans auteur déclaré.

Parlons un instant du Livret de Pentecôte. Un court débat s'est instauré entre nous pour savoir si l'heureuse initiative de Christiane Boulay devait donner lieu à une édition à part, à la confection d'une sorte de *"Cempuisien spécial Pentecôte"*. Cela revenait à écrire un Bulletin parallèle qui condamnait de facto ce premier numéro d'une nouvelle série. Je considère que deux media (Galerie photos et Cempuisien) suffisent pour recueillir l'ensemble des écrits de nos anciens. Christiane s'est rangée sans difficulté à ce point de vue et vous pourrez lire l'ensemble des textes écrits en avril et mai 2013 dans leur suite chronologique. Le Livret de Pentecôte est ainsi inséré, comme prévu à l'origine, dans le Cempuisien.

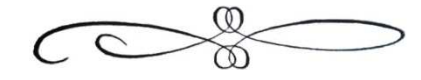
Le dessin qui fait mieux qu'orner la couverture, réalisé par François, le mari de Christiane, était destiné à illustrer le Livret de Pentecôte. François a parfaitement saisi l'ambiance intemporelle de la cour qu'il restitue mieux qu'une photo. Je crois que toutes les générations reconnaîtront leur cour...

Le 30 novembre 2012, Andrée Aboughanem-Prévost, descendante de Gabriel Prévost, s'est éteinte à Genève. Son fils, Philippe Aboughanem, nous a adressé quelques précisions concernant sa mère ainsi qu'une courte biographie de Gabriel Prévost écrite par son père, André Aboughanem, en 1999. Vous pourrez la lire en fin de Bulletin.

En guise de séparation des textes, histoire de ménager des petites respirations, vous trouverez quelques *"intermèdes"*, courtes citations glanées ou inventées. J'utiliserai à l'avenir celles que vous m'adresserez sous réserve d'en connaître la source ou l'auteur, qui peut bien sûr être vous-même. Bonne lecture. La calligraphie qui borne les intermèdes est empruntée au livre de Claude Mediavilla *"Calligraphie"* (Imprimerie Nationale 1996).

Intermède

De deux choses lune, l'autre c'est le soleil. Jacques Prévert



La position de "rédacteur en chef" impose, par nature, un devoir de réserve qui a sans doute contraint Guy dans ses écrits, même s'il a su trouver une liberté de ton assez nouvelle sans jamais toutefois outrepasser ses droits. Il est juste de lui offrir dans le CPS dont il n'a plus la responsabilité éditoriale, une tribune dans laquelle il peut s'exprimer sans retenue sur les sujets qui lui tiennent à cœur.

Tribune libre

Guy Hachour, élève à l'OP de1955 à 1963

Lorsque Gérard me proposa de rédiger une tribune libre il y a quelques semaines, quelques mois... pour le bulletin, l'idée me sembla intéressante. Quoique *"Tribune libre",* cela signifie qu'il faut traiter d'un sujet singulier sans cependant aborder la politique (les anciens Cempuisiens n'ont aucune raison de ne pas être comme le restant de la population, moitié ceci, moitié cela et quelques atypiques, ne fâchons personne). Un thème consensuel n'aurait guère d'intérêt ! Sauf à prendre le contre-pied du consensus ? *"L'espérance de vie"*, son allongement admis par tous, sert d'argument, entre autres, pour justifier un départ en retraite de plus en plus tardif. Voyons cela.

Sur ce point, ils sont tous d'accord. La droite, les socialos, le Medef, et les innombrables commentateurs qui squattent l'espace public. Il faut trouver du *"fric"* pour les retraites, car il y a de plus en plus de vieux, qui vivent de plus en plus longtemps.

Le plan de financement des retraites passe totalement à côté de l'essentiel. L'espérance de vie commence à flageoler, et les épidémies en cours, du cancer à Alzheimer, ont de quoi faire flipper.

La courbe est grosso modo linéaire depuis deux siècles : on gagne trois mois de vie chaque année. On serait, aujourd'hui, autour de 78 ans pour les hommes, et 85 ans pour les femmes. L'espérance de vie serait comme la croissance : Éternelle.

On oublie de préciser qu'il s'agit de *"l'espérance de vie à la naissance".* Or, si celle-ci a fortement progressé, c'est : 1) du fait de la baisse phénoménale de la mortalité infantile, 2) du maintien en vie de grands vieillards, quelquefois contre leur gré.

Il faudrait comparer l'espérance de vie à un âge donné, 60 ans par exemple, entre 1940 et 2010 ; on verrait alors la courbe s'aplatir nettement.

Autre phénomène : l'espérance de vie en bonne santé régresse. En avril 2012, l'Institut national d'études démographiques[1], constatait une baisse, depuis 2006, de *"l'espérance de vie sans incapacité",* ou EVSI. En résumé, tu vis plus vieux, mais avec de plus en plus de grosses emmerdes. Tu pars en retraite à 62 ans, ou 63, ou 65, mais avec un déambulateur sous le bras.

Autre évidence, aussi fâcheuse : l'espérance de vie brute stagne ou diminue au moment même où les gazettes prétendent le contraire. L'Insee a constaté une diminution de l'espérance de vie en 2011. Même si le recul est faible (22,6 ans à 60 ans au lieu de 22,7), cela n'interdit pas de se poser des questions.

Les démographes sont en général des gens sérieux, mais il ne faut pas leur demander l'impossible ; l'art de la courbe a ses limites (*la baisse tendancielle de la hausse*, ça ne vous dit rien ? Quelle trouvaille !). Or il faut rappeler que les anciens d'aujourd'hui sont nés dans

---

[1] Ined "Les espérances de vie sans incapacité en France. Une tendance récente moins favorable que dans le passé". Le document est ardu mais passionnant à décrypter.

un monde totalement différent. Leur système nerveux et endocrinien, leur cerveau, n'ont pas eu à affronter, au moment de leur assemblage, les millions de molécules de synthèse répandues par l'industrie chimique jusque dans le trou de balle des abeilles. Rien n'indique que ceux qui ont bu de l'eau et du vin frelatés, bouffé conservateurs et colorants, respiré l'air des villes ou celui des maisons –plus pollué encore– pourront vivre aussi vieux.

Les humains ne sont-ils pas confrontés à une dégradation générale de leurs conditions de vie ? De véritables épidémies de santé publique nous menacent sans que nos Excellences daignent faire de lien. Par exemple :

–la propagation du diabète est fulgurante. 3 millions de personnes sont atteintes en France[2],

–l'obésité touche plus de 500 millions de personnes dans le monde (estimation de 2008) et les chiffres explosent. En France, 15% de la population adulte est obèse,

–le cancer. Selon les derniers chiffres de l'Institut de veille sanitaire (InVS), les cas de cancer ont augmenté en France de 107,6 % chez les hommes et de 111,4 % chez les femmes entre 1980 et 2012,

–la maladie d'Alzheimer touche environ 1 000 000 de personnes en France. Avec 160 000 nouveaux malades chaque année, 1,3 million de Français, soit une personne de plus de 65 ans sur quatre, pourraient être atteints en 2020 (source Insee). On attend 66 millions *"d'alzheimers"* dans le monde en 2030,

–la maladie de Parkinson frappe 150 000 personnes en France, *« On n'en meurt pas, mais on souffre à en mourir »*. Elle frappe 14 000 nouveaux foyers chaque année. La moitié d'entre eux ont moins de 50 ans, et un sur dix a moins de 40 ans.

On n'évoque même pas les maladies cardio-vasculaires et respiratoires, les fibromyalgies, les complications liées aux nanoparticules, les pathologies dues à l'amiante qui peuvent se déclarer jusqu'à plus de cinquante ans après les premières expositions aux fibres, les particules émises par les moteurs Diesel... et quantité d'autres affections peu ou mal connues, qui explosent elles aussi.

D'évidence, plusieurs facteurs sont en cause, mais d'évidence aussi, il se passe quelque chose de fulgurant à l'échelle du temps humain. Tous les signaux dont se gargarisent tant les experts[3] sont au rouge, ce qui n'empêche personne de pérorer sur le progrès généralisé. Les discussions récurrentes sur les retraites ne sont qu'une vaste foutaise. À quand les vraies batailles contre la bouffe industrielle et la chimie de synthèse ?

La vie a mangé son pain blanc, la mort a de beaux jours devant elle. Vous voulez vous faire peur ? Rendez-vous sur le site de l'OMS.[4]

On me dit que ce texte à lui seul suffit à faire peur. Ce n'était pas le but recherché, il y a des fois comme ça où l'on vise mal ! J'aurais pu tout aussi bien vous parler de la dette, oui celle de 2 000 milliards d'euros, le sujet est abondamment développé sur Wiki. Comme elle sera toujours présente, j'y reviendrai peut-être fin 2014.

---

[2] "En 1985, on estimait à 30 millions le nombre des diabétiques dans le monde. En 1995, il était monté à 135 millions et, selon les dernières estimations de l'OMS, il était de 177 millions en 2000 et il atteindra au moins 300 millions en 2025.... 9 % de la mortalité totale. Nombre des décès en relation avec le diabète sont dus à des complications cardiovasculaires. La plupart se produisent à un âge prématuré où les personnes sont encore économiquement actives dans la société."

[3] Pour fonder son avis, l'expert interroge le spécialiste. Le spécialiste pour se forger une opinion lit les journaux. Le journaliste s'informe auprès de l'expert !

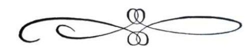
[4] Tous les chiffres cités émanent des sites de l'Ined, de l'Insee, de l'InVS et de l'OMS.

J'aurais pu tout aussi bien vous parler du changement climatique mais, *« Oubliez le changement climatique, c'est à un effondrement catastrophique du climat que nous devons nous préparer »* nous clame le GIEC, et encore, selon l'historienne des sciences Naomi Oreskes (Harvard University), *« le GIEC a systématiquement sous-estimé les effets du réchauffement. »*

Dans le même esprit –contrariant–, le mois d'août a été rythmé par les interventions, apparitions, déclarations, exclamations de responsables et de personnalités politiques de toutes obédiences, censément en repos estival, mais toujours sur le pont médiatique, quel que soit le sujet sans que, la plupart du temps, rien ne le justifie vraiment dans l'actualité. En tout cas pas à cette cadence.

Par la magie des nouvelles technologies et des réseaux sociaux, ajoutée à l'escroquerie des chaînes *"d'info en continu"* –qui ne sont que des cages à hamster pour journalistes–, l'information est devenue un robinet laissant s'écouler non-stop un filet d'eau plus ou moins tiède qui entretient l'illusion qu'il se passe toujours quelque chose. Quelque chose que l'on est prié de commenter, de préférence en moins de 140 caractères, pour que ça tienne sur Twitter. La pause indispensable à la réflexion n'est non seulement plus possible, mais plus tolérée.

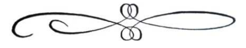
On rêve d'un orage magnétique géant, qui brouille toutes ces ondes et rende inopérant pour quelques semaines, voire quelques mois, tout ce qu'on baptise à tort *"communication"*. Car ce dont a besoin d'urgence la politique, ce n'est pas de transparence ou de *"morale"*, mais de silence et de temps. Les deux tabous de la société numérique.



Entendu sur Antenne 2 le 30 août au journal de 13 h :

« La chambre des députés britannique refuse l'intervention armée de l'Angleterre en Syrie. Et le commentateur –journaliste ?– Hum ! d'ajouter : On se souvient des fausses preuves ayant provoqué l'intervention en Irak et attendons –pour la Syrie– des preuves irréfutables ».

Ah bon, des *"fausses preuves"* ? N'appelle-t-on pas cela mensonges ? Des *"preuves irréfutables"* ? Une preuve n'est-elle pas irréfutable par définition ?



Et toi, t'es d'où ?

Un émigré est d'ici, parti ailleurs. Un immigré est ici, parti d'ailleurs.

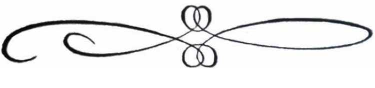
Un émigré est toujours un immigré, ou le contraire. Ma mère d'ici, mon père d'ailleurs ! Et moi d'où suis-je d'ailleurs ? Suis-je d'ailleurs d'ici ou suis-je d'ailleurs ?

Et toi, d'ici, es-tu d'accord d'ailleurs ?

Le 17 septembre une chaîne de télé nous montra des centaines d'Africains se ruant à l'assaut de la triple (oui, triple) clôture de barbelés dont la plus haute s'élève jusqu'à 16 m. Non pas les barbelés que l'on pouvait voir dans la campagne picarde en s'y écorchant parfois, des barbelés genre *"lames de rasoir"*, bien coupants, bien dégueulasses. Ces clôtures séparent l'Afrique de l'enclave européenne de Melilla. Ceux qui réussirent à *"passer"*, nous informa le journaliste, ont immédiatement été internés au centre de rétention (bel

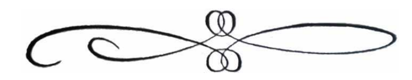
euphémisme) déjà surchargé. Des hommes, pour la plupart jeunes voire très jeunes qui préfèrent l'incarcération en Europe, fût-ce dans une enclave, à la liberté chez eux. Cela donne à réfléchir ! non ?

Puis, une fois achevé ce texte, il y a eu la terrible tragédie de l'île de Lampedusa.



Intermède

L'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie. Cet après-midi : baignade.
(Journal de Franz Kafka le 1er août 1914)



Dans la famille cempuisienne

Nécrologie

Le 2 septembre 2011, Marguerite Barbier, née Leclerc, connue comme *"Margot"* par tous les Cempuisiens nous a quittés. Née en 1922, elle est entrée comme femme de service à l'OP en 1951, poste qu'elle a occupé jusqu'à la fermeture de l'Institution en 1985.

Marie-Hélène Delannoy nous fait part du décès de sa maman Raymonde Lebrun, épouse Loison, née le 3 septembre 1928, décès survenu le 23 mai 2012 à Bonnétable dans la Sarthe. Raymonde a été élève à l'OP de 1933 à 1942.

Monique Taboga nous fait part du décès de son mari survenu le 6 octobre 2012. Son touchant courrier est reproduit dans la rubrique *"Correspondance"*.

Danièle Gareau a perdu son compagnon, Claude Landard décédé le 27 janvier 2013 à Hyères. Claude, né le 13 avril 1938, a été élève à Cempuis de 1947 à 1955. *"Catus"* jouait remarquablement du trombone à l'OP. Il a pu garder intacte sa passion pour cet instrument en se tournant vers le Jazz, genre qu'il maîtrisait déjà à Cempuis en compagnie de son copain Gilbert Face.

Lionel Lebrun, élève à l'OP de 1932 à 1941 nous fait part du décès de son épouse survenu le 15 février 2013.

Lettre du 7 mars 2013 : « Mme Palacio Yolaine, ses enfants et petits-enfants ont la douleur de vous faire part du décès de son mari, père, grand père. » Jacques, né le 22 novembre 1938, a été élève à l'OP de (non noté dans nos archives) à 1955.

Roger Grappey nous a quittés le 15 mai 2013. Roger, qui a laissé beaucoup de traces écrites dans le Cempuisien, est né le 25 juillet 1935 et a été élève à l'OP de 1942 à 1951. C'est peut-être le moment, comme Guy vous l'a recommandé en juin 2013 sur la Galerie photos, de feuilleter de nouveau le CPS n° 190 qui contient un fac-simile du cahier journalier de Roger.

« M. Christian Chatelain, M. et Mme Michel Chatelain, Mme Catherine Pernier, M. et Mme Martine Gonzalez, M. et Mme Josiane Chatonnier, ses enfants ainsi que ses petits-enfants et arrières-petits-enfants, et toute la famille ont la douleur de vous faire part du décès de Maurice Chatelain survenu le dimanche 23 juin 2013 à l'âge de 92 ans. » Maurice Chatelain, né en 1921, a été élève à l'OP de 1929 à 1934.

Marc Rogy nous a fait part du décès de sa sœur Marthe Rogy survenu début juillet 2013. Le fichier cempuisien n'en contient pas la trace, mais Marthe a été élève à l'OP.

Andrée Aboughanem-Prévost, descendante de la famille Prévost s'est éteinte le 30 novembre 2012. Philippe Aboughanem, son fils, nous a fait parvenir le message suivant :

« Voilà quelques informations concernant ma mère, Andrée Aboughanem Prévost née le 10 décembre 1921 à Nanterre et décédée à Genève (Suisse) le 30 novembre 2012, laissant trois fils et une fille, deux petits-enfants et un arrière-petit enfant. Ma mère était l'arrière-arrière-petite-fille de Louis Alexandre Prévost (1785-1863) frère de Gabriel Prévost (Joseph Gabriel Prévost 1793-1875). Il semble que Gabriel Prévost ait perdu contact avec sa famille, excepté Louis Alexandre, après le décès de ses 4 enfants en bas âge puis le décès de son épouse en 1827 suite au dernier accouchement ; c'est à ce moment-là qu'il a décidé de partir pour l'Amérique. Il partira pour la Nouvelle-Orléans en 1833.

Institutrice de métier, ma mère s'est beaucoup occupée, après la guerre, de classes d'enfants souffrant de déficience mentale et d'enfants de familles défavorisées. Elle a quitté Nanterre suite à son mariage avec mon père pour le suivre dans sa charge de diplomate Français au Brésil, au Pérou et dans différents pays du monde pour finir par s'installer définitivement à Genève d'où mon père a continué à voyager à travers le monde pour le Bureau International du Travail et pour l'ONU.

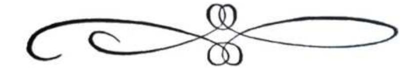
Elle a redécouvert, avec mon père, l'Institution Gabriel Prévost à l'occasion de recherches généalogiques et a eu l'occasion de s'y rendre à plusieurs reprises dans les années 80. Elle avait beaucoup d'admiration pour l'œuvre de son aïeul et son souhait était de la voir perdurer... c'est à ce moment-là qu'elle a été amenée à devenir membre de l'association des anciens élèves, façon pour elle de continuer "un peu" le travail de Gabriel Prévost.

Meilleures salutations. » Philippe Aboughanem

Par ailleurs, Philippe nous a fait parvenir une biographie de Gabriel Prévost rédigée par son père en 1999. Cette biographie est reproduite in extenso à la fin de ce bulletin.

Intermède

L'inévitable n'a pas d'importance. (Danielle Darrieux)



Correspondance

Au début de chaque année, René Fressinet adresse, au nom de l'Amicale, des vœux aux plus anciens d'entre nous. Les réponses qui lui parviennent sont reproduites ici.

De Gisèle Epron-Tymen née Hernandez, élève à l'OP de 1947 à ...

Cher René, merci à toi et au Comité de ne pas oublier les anciens et anciennes. Tous mes vœux 2013 à tous. Bien reçu le très instructif Cempuisien. Toujours aussi intéressant. Nous avons des souvenirs (bons et mauvais) qui nous reviennent constamment. Bien amicalement. Gisèle. PS : Je revois les visages des enfants rentrés en 1947, Reich (2 frères et une sœur), Rolland 2 sœurs), Duquesney (2 frères et une sœur) etc.

De Monique Taboga le 11 janvier 2013

Merci René de me transmettre les vœux du Comité. Tu es fidèle. Mon mari est décédé le 6 octobre 2012 après 5 semaines d'hospitalisation. Tu comprendras que les années à venir sont devenues, pour moi, source de profond chagrin. Cinquante années de vie commune ne peuvent s'effacer... Bonne santé à tous. Encore merci. Monique Taboga

De Monique Bernard

Cher René, Malgré une tendinite rebelle, je tiens à te remercier pour tes vœux ainsi que le Comité. Reçois les miens en retour. Encore Merci et à bientôt. Monique

De Louise Salmon, née Loesche

Merci des vœux pour 2013. On en a bien besoin actuellement. Je vous présente également les miens et que vive l'association. Louise Salmon

De Louise Salmon, née Loesche

Je suis très touchée de recevoir la carte d'anniversaire de Cempuis. Je vois que malgré les années qui s'accumulent (pour moi s'entend) vous ne m'avez pas oubliée. Encore merci et longue vie à l'Association. Louise Salmon

De Bernadette et Alain Fourrier

Cher René, après un mois d'absence de notre domicile, c'est avec plaisir que nous avons trouvé ton courrier. Nous t'en remercions, nous présentons à notre tour nos meilleurs vœux de bonheur et santé au Comité et à toi aussi, et en général à tous les cempuisiens. Amitiés cempuisiennes. À quand une réunion ? Alain et Bernadette

De Michèle Gautron

Cher Comité des Anciens, je te remercie infiniment de ta sympathique carte de vœux pour cette Nouvelle Année. J'adresse à tous les cempuisiens mes meilleurs souhaits de Bonne et Heureuse Année et de Bonne Santé. Merci pour le *"Cempuisien"*, toujours aussi intéressant et auquel je souhaite longue vie. Michèle Gautron, cempuisienne par hérédité (fille de Marcel, sorti en 1927 et décédé le 9 août 1945)

De Daniel Renaudin

Amis cempuisiens. Recevez tous mes meilleurs vœux pour 2013. Que le Bonheur, la Joie et la Santé vous accompagnent. Un grand merci à ceux du Bureau qui font un très bon boulot. Merci à toi, René, pour les cartes Anniversaire. Amitiés à tous.

De Raymond Jégou

Je remercie le Comité des Anciens de l'OP. Je vous présente mes Meilleurs Vœux pour 2013. Bonne Santé. Raymond

De Raymond Jégou

Bonjour, je remercie le Comité des Anciens pour sa carte à l'intention de mon anniversaire. Je garde de beaux souvenirs de l'OP. Raymond Jégou

De Georgette Bazin née Legoupil

Bonjour à tous. Merci de vos bons vœux pour 2013. Santé et joie pour vous et vos familles. Merci également pour votre gentille carte d'anniversaire. Amitiés au Comité. Georgette Bazin

De Reine-Huguette Guitoger née Chaduc

Cher René – A.A.E.I.G.P. Je vous remercie des vœux de nouvel an que vous m'avez adressés, encore merci d'avoir pensé à mon anniversaire, 92 ans, c'était hier ! Je vous présente à tous également mes sincères vœux de bonheur, joie et santé pour 2013. Veuillez me faire savoir où ? Et à qui ? envoyer les cotisations pour 2013. Bon souvenir à tous. Amicalement. A l'an prochain si Dieu le veut… RH Guitoger-Chaduc (à l'OP de 1928 à 1937)

De Annick Chapuis née Pestel

Cher René, je te remercie bien vivement pour tes vœux et ceux du Comité des Anciens de l'OP pour 2013. Je souhaite à toi et à tous nos amis cempuisiens une très belle année 2013, avec la joie de nous rencontrer à l'OP à la Pentecôte. Avec toute mon amitié. Annick Chapuis

De Edgar Duquesney

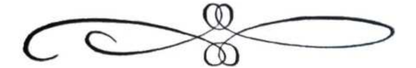
Mon cher René, je te remercie de tes bons vœux associés au Comité des Anciens de l'OP. Je te souhaite une très bonne année 2013 et te prie de bien vouloir transmettre mes vœux au Comité qui fait toujours un travail exceptionnel. Je ne t'ai pas remercié pour la carte d'anniversaire et je m'en excuse. Mes amitiés à tous les membres du Comité. Edgar

De Ginette Boterberg née Lallemand

Je remercie l'A.A.E.I.G.P. et son secrétaire, René, pour ses souhaits d'anniversaire. Bien fatiguée, j'espère en passer encore un ou deux. J'en profite pour présenter mes bons vœux pour l'an 2013 à l'ensemble du bureau et à tous les membres adhérents de l'Institution. J'espère que ma santé me maintiendra encore un temps suffisant pour rencontrer un ou plusieurs membres de mon Association. Je vous embrasse tous affectueusement. Ginette Lallemand

De Évelyne Pellier épouse Sautet

Merci à toi et au Comité des Anciens pour vos bons vœux pour 2013. A mon tour, je vous présente une chaleureuse année, accompagnée de mille vœux de bonheur et de santé. Évelyne



Puis à l'occasion de l'envoi de leur cotisation, quelques-uns glissent un mot gentil à l'intention de ceux qui font.

De Bergeron Claudine, née Mouchart

Je souhaite à tous de passer un agréable moment, ensemble, à la Pentecôte.

De Annick Chapuis, née Pestel

Chère Danièle, cette année nous ne serons pas avec vous à l'OP, ce que nous regrettons vivement. Sois gentille de transmettre à tous nos amis nos plus fidèles amitiés. Merci d'avance. Bises. Annick

De Simone Petit (née le 21 février 1914) chez Mireille Gadenne

Fidèle souvenir et grosses bises à tous ceux qui se rappellent de nous ! Maman ne bouge plus beaucoup. Mireille

De Évelyne Sautet née Pellier

Merci à toi Danièle pour tout le travail que tu réalises. Merci aussi à l'équipe que vous formez. Affectueusement. Évelyne

De Daniel Renaudin

Si cela était possible, rentrer en contact avec des Anciens de l'OP par Internet. Savoir ce que sont devenus ceux qui approchent les 80 ans ou plus. Amitiés à tous. Pour me joindre : daniel.renaudin@hotmail.fr ou 02 38 39 75 44

De Huguette Guitoger, née Chaduc

Ci-joint mon règlement de cotisation 2013 avec un petit plus. Merci mille fois au bureau des anciens de l'OP de continuer à faire vivre notre famille cempuisienne. J'ai quitté l'OP en 1937, 76 ans ont passé, je n'ai pas oublié, c'était hier... Je vous embrasse tous et toutes et merci. Huguette

De Marc Risser

Je vous souhaite à toutes et tous une bonne fête de Pentecôte. Cordialement. M. Risser

De Lucienne Campérot

Merci aux *"animateurs provisoires"* qui perpétuent la vie de l'Amicale et mon bon souvenir à tous. LC

De Louise Salmon, née Loesche

Ci-joint un chèque de 50 €. J'aurais bien voulu me rendre encore une fois à l'OP (j'y ai passé plus de 11 ans) mais le poids des ans se fait sentir... Bien à vous et surtout, continuez à maintenir cette amitié.

De Edgar Duquesney

Un grand merci à tous les membres du bureau de l'Amicale pour le travail exceptionnel qu'ils font. Amitiés à tous. Je vous embrasse. Edgar

De Robert Houlou

Pardon pour le retard. Des soucis de santé. Je voudrais déménager et par conséquent vendre, donc travaux et rangement à faire. J'avais prévu de vous adresser des photos que je recherche en témoignage de votre très aimable accueil. En attendant, bien à vous et à toute l'équipe. Bien amicalement. NB : Je ne peux pas venir le 18 mai 2013.

De Gilles Abdelmoumeni

Toutes mes amitiés à tous les membres de l'Amicale. Bon courage. Gilles

De Mauricette Loeby, née Monlien

Chère Danièle, il me faut longtemps pour t'écrire, alors je te fais ce petit mot pour t'embrasser ainsi que Roland, René, Guy et Gérard. Roland était de mon époque (1932-1942), il était plus jeune que moi.

De Gisèle Epron, née Hernandez (Tymen)

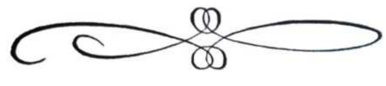
Merci... Toujours et même de plus en plus intéressant le Cempuisien. Quelle richesse de mots et de vocabulaire... Bravo, compliments et bises à tous. Gisèle

De Lionel Lebrun

Mon épouse est décédée le 15 février 2013 et je suis trop âgé pour prendre la route. J'aurais aimé revoir quelques Anciens, hélas. Amitiés pour toutes et tous. Cordialement. Lionel Lebrun

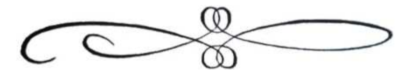
De Serge Fleury – n° 15

Cher tous, merci pour vos bons vœux. A mon tour, je vous fais parvenir les miens pour cette nouvelle année, avec un peu de retard, mais je suis actuellement débordé de travail. En mars, je sors 80 nouveautés dont un film de Godard avec Depardieu *"Hélas pour moi".* Je ne vous oublie pas cependant. Grosses bises. Dès que j'aurai un instant de libre, je vous adresserai quelques articles pour le bulletin et aussi ma cotisation. A très bientôt.



Intermède

Il ne faut pas que l'amour des mots vous écarte de la justesse des idées. (Eric de Montgolfier)



Jeu de mots

Christiane Boulay, élève à l'OP de 1963 à 1973

Le plus long mot palindrome de la langue française est *"ressasser".*

"Squelette" est le seul mot, non composé, masculin qui finit en *"ette".*

"Institutionnalisation" est le plus long mot lipogramme en *"e".*

L'anagramme de *"guérison"* est *"soigneur"* (en considérant toutefois que e = é…).

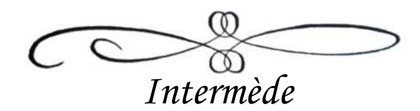
"Où" est le seul mot contenant un *"u accent grave".* Une touche du clavier est réservée à son seul usage !

Le mot *"simple"* ne rime avec aucun autre mot. Tout comme triomphe, quatorze, quinze, pauvre, meurtre, monstre, belge, goinfre ou larve.

"Amour", "délice" et "orgue", du genre masculin au singulier deviennent féminins au pluriel.

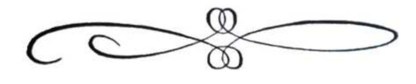
"Endolori" est l'anagramme de son antonyme *"indolore".*

"Oiseaux" est, avec 7 lettres, le plus long mot dont on ne prononce aucune des lettres. C'est aussi le plus petit mot de langue française contenant toutes les voyelles.



Intermède

Par quel côté doit-on manger un œuf à la coque ?
Le monde est partagé entre "petitboutiers" et "grandboutiers". (Entendu sur France Culture)



Nos comptes 2012

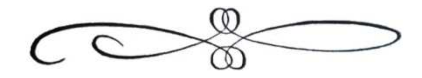
Comme chaque année, Danièle a dressé le bilan de l'année 2012. Un investissement est prévu au titre de l'année 2013 : une imprimante multifonctions à même de permettre, entre autres, à Danièle d'effectuer le tirage du Cempuisien.

Exercice 2012

Recettes		Dépenses	
Cotisations (72 cotisants)	1 800,00 €	Papeterie, consommables	166,80 €
Dons	640,00 €	Frais postaux	480,45 €
Retards cotisations	200,00 €	Caveau et cérémonies	185,00 €
Repas	938,00 €	Repas	1 417,16 €
Sous total	3 578,00 €	Sous total	2 249,41 €
Différence sur exercice		Différence sur exercice	1 328,59 €
Total	3 578,00 €	Total	3 578,00 €
Avoir au 1er janvier 2012		Avoir au 31 décembre 2012	
Banque	7 468,25 €	Banque	8 796,84 €

Intermède

Un enfant observe un homme qui taille la pierre à coups de burin. Celui-ci achève de sculpter un cheval. L'enfant demande alors : « Comment savais-tu qu'il y avait un cheval dans la pierre ? »
Lu sur le programme "Contes givrés de Bourgogne"



Vos réactions au CPS n° 212

Le CPS n° 212 a provoqué parmi vous quelques réactions. En particulier le texte de Guy "Lettre à mes parents" a parlé à certains d'entre vous.

Message du 25 février 2013 de Patricia Rembry-Maublanc à Guy Hachour :

Lettre à Guitou en réaction à sa *"lettre ouverte à mes parents".*

Mes années à Cempuis ont été martelées de larmes et de hauts de cœur. Elles m'ont forgé un petit cœur de pierre et ma vie d'adulte m'a quelquefois rappelé que rien n'était en mousse. La maub3 a donc appris à ne pas se laisser aller.

Mais cette fois, je dois reconnaître que je me suis laissée aller à pleurer en lisant ta lettre. Elle est tout simplement belle, sublime d'amour impossible et jamais reçu, et tu as laissé entrevoir tout ce que je ne connaissais pas de toi.

J'aime ton écriture, les mots, l'idée d'écrire à eux deux mais en ne parlant qu'à ton père. Cette pudeur qui nous dit qu'elle n'était rien pour toi mais tout à la fois... Oh là-là... Livre-toi encore mon Guitou.

Ta petite patate

Message du 25 février 2013 de Raymond Dupont à Guy Hachour

Cher Guy, j'ai lu et relu ta lettre ouverte à tes parents (cempuisien n° 212). Ma première réaction : une profonde douleur, je n'ai pas pu décrocher de ces lignes où avec lucidité et clairvoyance tu relates ton enfance à l'OP et en dehors de l'OP.

Tu as raison, seul un *"Opésien"* peut comprendre. A l'OP nous étions tous sur la même ligne, un peu comme les chinois sous Mao (tous en gris), ce qui n'était somme toute pas un mal (pas de jaloux). Bien que dans les années 50-60 nous n'étions pas maltraités, notre vrai plaisir était d'être entre nous à jouer dans la cour ou à faire des conneries ensemble dans le bois ou ailleurs, ce qui nous a liés plus profondément que les cours.

Combien je comprends ton regret de n'être pas resté à l'OP jusqu'au CAP ou plus car peut-être aurais-tu eu le choix de rentrer dans une école EDF, choix que M. Grenouillet m'a proposé, mais que bêtement j'ai refusé. Avec le recul, je pense qu'il n'a pas trouvé les bons arguments pour me convaincre (lui, il savait ce qui m'attendait en sortant). Il m'a simplement dit : *« Est-ce que cela t'intéresse de rentrer dans une école EDF ? »* sans autre détail.

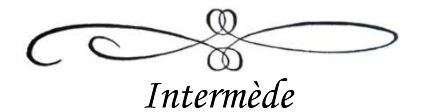
Depuis, j'ai appris à être méfiant surtout vis-à-vis des profs et plus tard de certains de mes responsables lorsqu'un poste m'était proposé. Mais je m'égare et je reviens sur ton parcours. Comme la plupart des *"Opésiens",* nous sommes devenus méfiants, pas forcément distants mais très réservés, ce qui ne nous empêche pas d'être ouverts et, comme tu l'as dit, généreux.

Tu dis que tes parents venaient te voir tous les mois, ce n'était pas le cas de tous les enfants. Moi, pendant des années, personne ne venait me voir ! J'ai même été opéré de l'appendicite aigüe à Beauvais, m'a mère n'est jamais venue. Si bien que lorsque ma mère venait me voir, cela m'emmerdait profondément, je préférais de loin la cour avec les copains (je n'ai jamais pu l'appeler maman). Depuis je considère mes copains *"Opésiens"* comme ma vraie famille. Je vois dans ta lettre que tu y attaches une grande importance également.

Ce passage à l'OP aura eu le mérite de nous forger le caractère, de savoir faire les bons choix et d'aller jusqu'au bout de nous-mêmes afin de réaliser ce que nous croyons être le

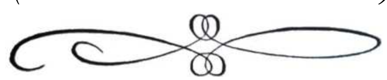
mieux pour nous. Je pense que de ce côté, tu as réussi ta vie, c'est tellement bon de réussir quand c'est difficile. Tu as bien fait d'écrire cette lettre, il y a des choses qu'il faut exorciser et je crois que le poids pour toi était vraiment trop lourd : te voilà libéré ! Mais un *"Opésien"* ne se plaint pas, nous sommes blindés, ta lettre m'aura permis de sortir des choses enfouies au plus profond de moi-même, elle aura eu ce mérite, je ne pouvais pas rester indifférent.

Petite précision : je suis resté à Cempuis de 1947 à 1958. Raymond Dupont



Intermède

Une définition de la poésie : Quand un mot en rencontre un autre pour la première fois.
(entendu sur France Culture)



La longue histoire du numéro qui ne voulait pas être le dernier

« En 1875, un ami de l'humanité, J.G. Prévost, léguait au département de la Seine un Orphelinat laïque qu'il avait fondé pour les deux sexes à Cempuis dans l'Oise. Déjà une centaine d'orphelins y ont, ainsi que ceux qui les dirigent, goûté une heureuse existence... »

« ... Je me rappelle la visite que tu as faite, avec tes camarades communiants comme toi, dans notre classe. Tu étais visiblement heureux et fier du costume que tu portais et de la fête que tu célébrais. Sincèrement, j'ai été heureux de votre joie, estimant que si vous faisiez la communion, c'est que cela vous plaisait ? Alors... »

Accoler le premier paragraphe du CPS n° 1 daté de 1882 avec le dernier paragraphe du CPS n° 212 est une idée singulière ; c'est sans doute pour cela qu'elle m'est venue...

Le lecteur trouvera ci-après la chronologie des interventions sur la Galerie photos après l'annonce par Guy que cette fois-ci était la dernière, que le n° 212 serait bien le dernier CPS qu'il confectionnerait et que, sans repreneur, la série des bulletins cempuisiens entamée en novembre 1882 cesserait en 2012, après 130 ans de parution résumés dans le tableau ci-dessous. Je profite ici de l'occasion pour redire combien est précieux le DVD réalisé par Guy et Bernard (Triquet) il y a quelques années.

130 années de parution du Cempuisien						
Série	0	1	2	3	4	5
Année de parution du n° 1	1882	1899	1908	1913	1917	1945
Dernier n° de la série	1	60	49	7	113	212
Année de parution du dernier n°	1882	1907	1912	1914	1940	2012
Moyenne annuelle de parution		7,5	12,3	7,0	4,9	3,2

L'exemplaire que vous tenez dans vos mains montre que le Cempuisien vivra au moins 131 ans.

09-02-12 Je viens de parcourir, pardon, de lire le compte-rendu de l'Assemblée Générale. Nous croyons que les belles choses durent éternellement (c'est à dire autant que nous-mêmes) et pourtant elles cessent parfois d'exister. La décision de Guy me semble ferme, même si je caresse l'espoir qu'il retardera encore un peu son départ... J'ai du mal à croire que je lirai le dernier Cempuisien dans quelques mois. J'émets une suggestion, sinon une requête : peux-tu, Guy, nous proposer un thème sur lequel nous pourrions écrire comme si c'était la dernière fois ? Un peu triste n'est-ce pas ? Mais la vie n'est pas qu'une longue suite joyeuse. Je rappelle tout de même que je suis d'un tempérament optimiste...Bien sûr, Régine pourrait...A suivre...

Gérard Weber

09-02-12 Bien triste, en effet, si le bulletin devait s'arrêter là, en 2012, sans un bruit, faute de repreneur à sa réalisation. Comme toi, Gérard, il me plaît d'espérer qu'un Ancien se portera volontaire pour prolonger l'aventure, à sa façon. Régine, Toi, peut-être ? Déjà présent et actif dans la préparation des bulletins, un bel entraînement pour se livrer à l'exercice, n'est-ce pas ? A suivre.

Christiane Boulay

11-02-12 Bonjour Gérard, bonjour Christiane. Je réfléchis, Gérard, à ta suggestion. J'ai deux, trois thèmes en tête. Lors de l'AG, j'ai rappelé à l'assistance une phrase prononcée par un Cempuisien il y a quelques années (il s'agit de Bernard Triquet au cours d'une réunion de Comité à la grande époque –2006– car déjà, depuis deux années, je demandais à être relayé dans la fonction) : «*...Il s'est toujours trouvé un Cempuisien pour reprendre le flambeau...* », c'est d'ailleurs lui qui l'a repris pour un an et demi, tu dois te le rappeler. Alors, moi aussi je suis optimiste ! Il me faut évoquer les conditions dans lesquelles j'ai succédé au gérant du *"Cempuisien"* en 1998, pour ma partie, la confection des pages intérieures du bulletin. Conditions on ne peut plus rebutantes que celles que trouverait un repreneur dorénavant (je fournirais le DVD archives contenant une somme de documents, bulletins, clichés, infos diverses, livres, enregistrements de la fanfare, statuts de l'Association, procès...) ; je rappelle juste pour mémoire qu'en 98 je n'avais aucun support, pas un bulletin, pas les statuts, pas un cliché, pas un seul document. Tiens, pour un peu j'envierais presque mon successeur ! Il est parmi les Cempuisiens des hommes et des femmes de qualité. Toutefois, je crois qu'au jeu des noms il ne faut rien attendre. Rien ne sert, selon moi, de dire ou écrire : untel ou telle serait un bon repreneur, il ou elle écrit bien, elle possède la technique, il manie l'outil informatique avec aisance et même dextérité... à mon avis deux critères sont indispensables : instinct (celui de survie peut suffire) et volonté ; le reste suivra j'en suis convaincu ; tout s'apprend. Je retourne la semaine prochaine en province, ça laisse quelque temps pour la réflexion. Bon dimanche à tous.

Guy Hachour

05-03-12 Bonjour, dans l'optique d'une parution dans le prochain bulletin *"Le Cempuisien"*, bulletin qui pourrait être le dernier, Gérard Weber me demande de vous proposer un thème sur lequel chacun, et qui le veut, pourrait s'exprimer. Afin d'offrir à tous la possibilité de s'exprimer, je vous suggère les trois sujets suivants : 1) Simple et ouvert à tous : Quel est votre meilleur souvenir de l'OP, votre plus mauvais ? (déclinaison au pluriel possible). 2) Maintenant que nous sommes adultes et que nous avons un peu de recul : *"Lettre ouverte à mes parents."* Peut-on les juger, doit-on les juger, méritent-ils d'être jugés... ? Qu'aurions-nous fait à leur place ? 3) Plus ardu et délicat, car faisant appel à la réflexion, l'objectivité, mais aussi l'imagination :

Imaginons ce qu'aurait pu être notre vie d'adulte sans notre passage à l'OP ? Ce semble être simple, mais c'est le thème le plus subtil (je ne m'y risquerais pas moi-même), car il faut non pas dire «*j'aurais été, boulanger, avocat, journaliste, fleuriste... »,* non, ce n'est pas le sujet, mais « *quel sens aurais-je donné à ma vie ? »*. Le *"Cempuisien",* en général, à la sortie de l'OP est devenu frileux et a cherché avant tout la sécurité, ce qui ne lui a guère permis de donner de sens à ses talents, compétences et appétits. Cependant, cette question mérite d'être posée, car elle laisse également la possibilité à ceux qui considèrent que Cempuis a été une chance, d'y répondre. En effet, le passage à Cempuis n'a pas été un échec pour tous et le pensionnat en a sauvé pas mal de la misère. Certains, les plus anciens, ont réussi leur vie d'adulte, professionnelle j'entends, grâce à un certif ou à un CAP. Plus tard (années 60 à fin 70), ces diplômes ne valaient plus grand-chose ; ils étaient juste bons à trouver un boulot assez rapidement, la sécurité en effet, ce qui ne laissait guère le temps à la poursuite d'études ou au développement intellectuel. Nous avons à l'OP, malheureusement, fait les frais d'un enseignement qui n'a guère évolué avec le temps, sans doute un peu trop marqué par l'empreinte de cette éducation libertaire qui a probablement freiné l'évolution des générations de l'après Robin. C'est bien dommage. Voilà les trois thèmes qui pourraient correspondre à la demande de Gérard. Il me faut fixer une date limite pour la réception des textes, déjà saisis de préférence, fin juin me semble un délai raisonnable. Vous remarquerez, au passage, que cela signifie une parution du bulletin à l'automne. J'espère que vous serez nombreux et nombreuses à vous exprimer. Bon courage. Merci de ne pas *"enterrer"* ce commentaire immédiatement afin que tous puissent en prendre connaissance. Je le remonterai régulièrement.

Guy Hachour

10-03-12 Désolé, mais je ne comprends rien à vos propos... La sénilité me guette ou quoi ? Pourquoi l'Amicale ne devrait pas perdurer ? Expliquez-moi !

Jacques Koch

11-03-12 Bonsoir Jacques, pour se maintenir l'Amicale a au moins deux contraintes : Voir ses effectifs se renouveler à défaut de progresser ; cela se fait tant bien que mal : nous étions un peu plus de cent en 2010, quatre-vingt-un en 2011. La seconde contrainte est plus délicate, il faut que quelqu'un, quelques-uns, l'animent et la fassent vivre. Parmi les *"animateurs"* actuels (Danièle Gareau, Roland Léonard, René Fressinet et moi-même), certains, après une longue période d'activité, souhaitent, comme tu as pu l'entendre lors de l'AG de janvier et le lire dans le compte rendu, être remplacés dans leurs tâches. Faute de successeurs il faudra en tirer les conclusions. Ange Filoreau s'est proposé pour le tirage du bulletin. Le prochain, n° 212, est donc assuré tant pour son élaboration, par mes soins, que pour le tirage. Quant au 213 et les suivants... Gérard, début février, craignant que le prochain bulletin ne soit le dernier, m'a demandé de vous suggérer un thème d'écriture, ce que j'ai fait il y a quelques jours. Ai-je bien résumé l'affaire ?

Guy Hachour

12-03-12 Bonjour Guy, je te remercie vivement pour la (les) réponse(s) faite (s) à ma demande. Le ressenti d'un pessimisme ambiant me gênait pour tout dire ; bien évidemment les équipes se renouvellent, comme dirait l'autre, encore faut-il qu'il y ait le volontariat réclamé pour faire survivre l'Amicale... D'aucuns diront, en lisant ces lignes : « *pourquoi n'agit-il pas ? »* Question légitime à laquelle je répondrai par un manque de capacités (informatique, orale et autres) et de temps, mais étant toutefois

d'accord pour apporter et donner selon mes possibilités ! Pour ne pas faire trop long, je pense sincèrement que dans le *"panel"* (bien restreint, je l'accorde) des Cempuisiens présents lors de la dernière assemblée, le potentiel de relève était là, à eux de se déclarer... Ceci étant, que dure encore l'Amicale et qu'elle arrive à son terme en temps voulu... Ça me semble un peu prématuré... Guy, je te renouvelle toute mon amitié, Cempuisiennes et Cempuisiens, vous restez dans mon cœur...

Jacques Koch

12-03-12 Bonjour à tous, beaucoup de regrets que les membres de l'Amicale ne continuent l'aventure cempuisienne. Nous savions bien sûr que cette décision mûrissait depuis deux ans. N'empêche que lorsque l'info tombe, elle reste toujours soudaine parce qu'on ne veut pas croire à cette possible échéance, d'autant plus lourde de conséquences pour le devenir de l'Amicale qu'elle est quasiment collégiale. C'est assurément une très difficile et contraignante charge, et je tiens à vous féliciter chaleureusement pour votre dévouement durant toutes ces années. Aussi, je trouve la réaction de Jacques bien légitime. En effet, même si la suggestion de Gérard est très intéressante, elle ressemble à une fin annoncée, d'où –comme le dit Jacques– cette impression de *"pessimisme ambiant"*. Vrai que ça fiche un p'tit coup d'blues, mais les faits sont là : qui prendra notamment la succession de Guy pour le bulletin ? J'ai lu plus haut que mon nom avait été avancé et vous en remercie. Tout comme Jacques, je ne pourrais (le conditionnel est volontaire) apporter qu'une modeste contribution à la vie de l'Amicale car le temps me manque. Quant au bulletin, je ne me sens pas du tout à la hauteur d'une telle tâche… même *"l'instinct"* et la *"volonté"* n'en viendraient pas à bout ! Il faut non seulement beaucoup de motivation mais –quoi qu'en dise Guy, par modestie sans doute– également savoir manier la plume. C'est de plus une responsabilité, une implication quasi quotidienne, qui est loin d'être aisée. Alors pour moi la réponse est non. Cependant, tout comme Jacques, je garde espoir pour la relève… Désolée Jacques si mon message n'est pas plus optimiste que cela ! Bises fraternelles. PS : J'aimerais bien qu'au printemps prochain nous réorganisions une sortie parisienne (la dernière fut un grand succès)… et pourquoi pas provinciale !

Régine Maublanc

14-03-12 Bonjour à tous, malgré un climat de nostalgie à l'approche de ce printemps pesant sur l'Amicale. Intéressants les sujets proposés pour le prochain *"dernier bulletin n°212"* ! A défaut, on pourra toujours *"se souvenir"* sur la Galerie photos, bien que tout le monde n'a pas Internet, malheureusement. C'est différent. Le bulletin représentait une longue histoire que l'on pouvait feuilleter à l'envi, une longue chaîne qui se termine bientôt peut-être. Je partage l'avis de Régine quant aux capacités techniques nécessaires pour mener à bien la réalisation du bulletin qui sont, pour ma part aussi, d'un niveau bien supérieur aux critères énoncés par Guy, tels la simple volonté et l'instinct. Comme Régine et Jacques K, je ne me sens pas apte à assumer cette tâche. Je le déplore. Comme beaucoup d'entre vous, je participe à la vie de l'Amicale, depuis peu, modestement, en fournissant quelques articles pour le bulletin, en animant la Galerie photos, ce que je fais bien volontiers. Même si nous apprécions avec une infinie reconnaissance tout le travail de Guy pour l'Amicale, notamment pour la réalisation du bulletin et la grande générosité qu'il y mettait, même si les nombreux remerciements de tous, bien mérités pour l'Amicale (Roland, Guy, Danièle, René) ne changeront pas la décision de Guy qu'il nous faut respecter et écouter, nous devons accepter qu'il ait envie de prendre du recul. Le temps est compté. C'est

ainsi, et va la vie. Au repas d'hiver, aucun volontaire ne s'est manifesté, même pour un essai. C'était hier. Comme le dit Guy, nous verrons bien. Y aura-t-il un successeur ? Nous le souhaitons tous vivement. Déjà, Merci à Ange de s'être proposé pour la partie *"tirage et assemblage"* du prochain bulletin. Si, par bonheur, un Ancien se décidait à la reprise du bulletin, on ne pourrait que lui en être reconnaissant de reprendre le flambeau pour prolonger la longue aventure du Bulletin des Anciens. Quels que soient ses méthodes, sa personnalité, son savoir-faire, il apprendra, il fera ce qu'il pourra, et ce sera Formidable ! Le bulletin sera toujours accueilli avec plaisir dans le foyer des Anciens. A l'abri des conversations du moment, des décisions à venir se murmurent, je l'espère.

Christiane Boulay

14-03-12 C'est sans doute pour augmenter notre peine que Guy a répondu de manière aussi structurée à ma demande en proposant trois thèmes. J'ai bien sûr envie d'écrire trois textes... En examinant le premier thème proposé, un rêve a traversé mon esprit : j'ai imaginé que Guy nous proposait (en complément des trois thèmes) un formulaire que chaque cempuisien se ferait un devoir de compléter. Ce formulaire comprendrait, outre les noms, prénoms, date de naissance, période passée à Cempuis, une appréciation globale, le meilleur et le plus mauvais souvenir, ce qui reste aujourd'hui dans notre esprit, en quoi nous sentons-nous encore cempuisiens ?... Je n'ai pas réfléchi de manière précise aux rubriques, mais nous pourrions le faire ensemble ? Il faut trouver une formule dans laquelle chacun ait envie de s'exprimer à sa manière, laconique ou enflammée. Qu'en pense Guy ? Je conserve la conviction que le travail mené par Guy depuis maintenant de nombreuses années, constitue une base de données unique et importante. Je termine en ce moment la lecture d'un livre *"La république des instituteurs"* de Mona et Jacques Ozouf. Ce livre a été écrit à partir d'une vaste enquête réalisée en 1962 auprès d'instituteurs que l'on interrogeait sur leur pratique antérieure à 1914, soit un appel à des souvenirs datant, à l'époque, de 48 ans... Peut-être que la date de juin est trop proche ? (mais non, Guy, je ne cherche pas, par un moyen détourné, à prolonger contre ton gré ton mandat même si cette prolongation reste mon plus cher désir). Je lis avec beaucoup de plaisir les commentaires de ce CR du 22 janvier 2012. Cette lecture me rend fier d'être cempuisien. PS : Je suis étonné de ne pas lire l'avis d'Arlette, ni celui de Gilles...

Gérard Weber

14-03-12 Comme toi, Gérard, ma plume glissera probablement sur les trois sujets. Nous avons jusqu'en juin pour nous souvenir… Le temps de la réflexion bien suffisant. Je partage entièrement ton avis et celui de tous concernant la base de données très complète que Guy a pu collecter durant toutes ces années et qui constitue un travail sans précédent ouvert à la connaissance de tous les Cempuisiens. Encore Merci Guy pour tout cela, tes réflexions, ton dévouement, tes connaissances au service de l'OP! Même si l'OP n'est plus, il restera toujours dans notre cœur, avec ses douleurs et ses joies ressenties. Les archives pour témoignage d'un autre temps.

Christiane Boulay

15-03-12 Bonsoir, Victor Amata nous avait proposé il y a quelques années de procéder à une *"enquête"* auprès des anciens Cempuisiens. Dans sa proposition, il reprenait des thèmes identiques aux tiens Gérard. À savoir (et de mémoire) : *"quel était mon meilleur camarade, mon instit préféré "*, des trucs dans ce genre. À l'époque, c'était il y a bien 7 ou 8 ans, cela m'a paru compliqué à mettre en place. Je venais de

dépouiller des questionnaires envoyés à tous les membres de l'association (voir CPS n° 199 page 21) ; j'ai pu prendre alors la mesure de ce qui était proposé, pour une exploitation que je ne saisissais pas. Mais tout ce que tu proposes, Gérard, n'a-t-il pas été écrit par chacun de ceux qui ont bien voulu s'exprimer, dans l'ensemble des bulletins ? Il est vrai que ta proposition présente un aspect un peu plus intellectuel « *en quoi nous sentons-nous Cempuisiens ? Que nous en reste-t-il ? »*. Cela enrichit les trois thèmes proposés mais ne répond plus à ta demande Gérard qui, je te le rappelle, était un thème à caractère *"quasi obligatoire"* afin que les sentiments et idées se fassent face (joli ! non ? comment appelle-t-on cette figure de style ?). Rien ne nous interdit de modifier le sujet. Si fin juin est trop proche, nous pouvons reporter la date butoir à octobre. Qu'à cela ne tienne je pourrais ainsi partir en juillet et août aux Seychelles avec, en septembre, une thalasso pour me remettre de la fatigue des vacances, je pourrai ensuite m'attaquer au bulletin. Il s'agit, vous le devinez, d'une plaisanterie, j'ai horreur des voyages ! Si je comprends bien et pour récapituler : ni Jacques K, ni Régine, ni Cricri ne sont candidats ; nous avons déjà fait un grand pas en sachant qui ne veut pas. Je pars demain pour une quinzaine, il y aura peut-être du nouveau d'ici mon retour. Passez une bonne semaine.

Guy Hachour

17-03-12 Bonjour, hébé ! Il y a encore matière à disserter ! Je ne sais si je m'exprimerai dans le prochain bulletin sur les sujets proposés. Personnellement, j'en suis encore à me demander ce qu'aurait été ma vie d'enfant si je n'avais pas été placée à l'OP, c'est dire, sans doute aussi parce que mon parcours cempuisien a été plus court que le vôtre. L'envie me manque aussi. Comme pas mal d'entre nous, après l'engouement des retrouvailles, j'ai un peu décroché. Pour ma part, je pense que le meilleur concentré de souvenirs cempuisiens se trouve dans les *"JMS",* idée lancée par Guy (en 2009 je crois) et qui a fait quelques adeptes au fil des bulletins. C'est une formidable forme d'expression par courtes phrases et un bel exercice de mémoire. Alors j'espère encore vous lire *"À la façon de... Je me souviens".* Concernant la succession de Guy, même si *"au jeu des noms il ne faut rien attendre"*, n'empêche que je souffle discrètement ton prénom Gérard W, avec le vif espoir que tu reprendras le flambeau. Bises et bon week-end à tous.

Régine Maublanc

03-10-12 Où en est-on avec le *"Cempuisien"* ? A quand sa parution ? A quand la nouvelle équipe pour faire *"tourner"* l'Amicale ? Que de questions... Et oui ! Très curieux il est le monsieur... Ceci étant, quelques commentaires des unes et des autres seraient les bienvenus pour faire vivre ce site... Passez toutes et tous une bonne soirée.

Jacques Koch

04-10-12 Message remonté le 4 octobre. Guy Hachour

05-10-12 Bonsoir à tous, bonsoir Guy, je prends au vol les derniers mots que tu as écrits plus haut. Quelle tristesse que le repas d'automne ou d'hiver ne puisse avoir lieu. C'était un rassemblement intéressant en cours d'année en plus de la Pentecôte à l'OP. Je comprends néanmoins que les membres de l'Amicale veuillent passer la main à d'autres anciens pour continuer de gérer et d'organiser les activités entre nous. Même si tu as eu malheureusement peu de réponses sur les sujets proposés par Gérard, le bulletin est déjà bien étoffé de 80 pages environ, les rédacteurs ont eu la plume agile, bravo ! A te lire, tout tourne autour du bulletin, si pas de bulletin, pas d'équipe, les deux étant étroitement liés, les bonnes volontés se faisant rares. Bon,

imaginons le pire : plus de bulletin (tout du moins pour un certain temps), la charge semblant trop lourde à reprendre pour chacun d'entre nous pour diverses raisons. Cependant, la Galerie photos reste active, tu en conserves la gestion, c'est déjà beaucoup pour garder le lien nous informant des prochaines activités, même s'il n'est pas suffisant pour ceux sans Internet, un courrier pouvant y suppléer (1 intervenant). Ensuite, un ou deux repas par an à organiser par une nouvelle équipe... Le tour n'étant pas joué, sans être trop enjoués, il nous faut réfléchir chacun avant Mars 2013 et converser plus souvent pour débattre entre nous sans attendre l'échéance. Amitiés à tous.

Christiane Boulay

09-10-12 Je remonte le message du 4 octobre, tout le monde n'en avait peut-être pas encore pris connaissance. Bonjour à tous, concernant la parution du bulletin n°212. Le 5 mars, à la suite d'une demande de Gérard, je vous proposais trois thèmes d'expression que je rappelle ci-dessous : 1) Simple et ouvert à tous : Quel est votre meilleur souvenir de l'OP, votre plus mauvais ? (déclinaison au pluriel possible). 2) Maintenant que nous sommes adultes et que nous avons un peu de recul : *"Lettre ouverte à mes parents."* Peut-on les juger, doit-on les juger, méritent-ils d'être jugés... ? Qu'aurions-nous fait à leur place ? 3) Plus ardu et délicat, car faisant appel à la réflexion, l'objectivité, mais aussi l'imagination : Imaginons ce qu'aurait pu être notre vie d'adulte sans notre passage à l'OP ?... Le 15 mars je reportais la date butoir : « *Si fin juin est trop proche, nous pouvons reporter la date butoir à octobre…* ». Après 7 mois, qui ont laissé le temps à qui le veut de s'exprimer, trois Cempuisiens m'ont proposé leur texte ; il me faut cependant attendre la date limite pour boucler le bulletin. Ensuite il s'agira de saisir, mettre en forme, organiser, relire, rerelire, soumettre au correcteur, imprimer, envoyer… tout ça ne se fait pas sur un pied ! Comptons sur une parution début janvier. Il y a quelques années je proposais de transmettre le bulletin sous forme de fichier PDF. Sans demande, j'ai cessé de le proposer ; je peux néanmoins renouveler la suggestion. Le bulletin comporte actuellement un peu plus de soixante-dix pages, une quinzaine sont encore à saisir ou parfaire. S'il était nécessaire, je rappelle qu'il s'agit pour moi du dernier bulletin que j'élabore. Nul ne s'est manifesté pour reprendre la suite… pour l'instant. La seconde question que tu poses Jacques est intimement liée à la première : plus de bulletin, plus d'équipe plus d'équipe, plus de bulletin ! « *Il s'est toujours trouvé un ancien, une ancienne, pour reprendre le flambeau* » espérons que cet axiome de Bernard Triquet devienne vérité. Je profite de ce message pour vous annoncer qu'il n'y aura cette année, ni repas d'automne, ni assemblée générale. Nous projetons une réunion des adhérents en mars 2013 pour faire le point et décider de ce que nous, tous, ferons. Mes amitiés.

Guy Hachour

13-10-12 Depuis quelques mois je m'interroge, je n'ai pas répondu à l'invitation de Régine parce que les choses n'étaient pas figées dans mon esprit. Après quelques échanges avec Guy et une longue réflexion, je prends la décision de me porter volontaire pour prendre en charge l'élaboration du prochain bulletin avec l'espoir qu'il ne sera pas le dernier. Il est entendu que je livrerai un produit informatique et que la confection des exemplaires papiers sera à la charge d'Ange Filoreau. Qui sera chargé de l'expédition ? Danièle ? Les détails seront à régler dans les prochains jours avec l'aide de Guy.

Gérard Weber

13-10-12 A chaud, je me permets de te dire tout simplement merci Gérard... Il me fait chaud au cœur de voir une réaction que j'aurais tendance à dire enfin *"positive"...* Tout simplement merci... Mais quel baume au cœur...

Jacques Koch

13-10-12 Excellente initiative mûrement réfléchie ! Bravo Gérard ! Merci pour tous les Anciens, notamment tous ceux non connectés à Internet qui pourront continuer à suivre également, à travers le bulletin, les infos cempuisiennes.

Christiane Boulay

14-10-12 Bonjour d'un paria qui vous propose une idée (pas géniale mais j'ai pu constater que le génie me manque encore...). Nous savons tous que la gestion, l'édition et la distribution de la revue pose un problème de gestion de personnels et de temps. Aussi ne serait-il pas envisageable d'éditer *"Le Cempuisien"* sur le net ? Chaque membre pourrait consulter tout ou partie de ce document et en imprimer ses propres choix... Par contre, il serait indispensable que la totalité de la publication reste au secrétariat, au format papier, ce qui enrichirait la mémoire commune sans surcharger de boulot le/les responsable/s d'édition. Ce type d'édition permettrait aussi à chacun de *"voir"* les différentes photos du document autrement que photocopiés et dont le résultat n'est pas toujours à la hauteur du reste de la revue. La proposition de Gérard Weber de *"livrer un produit informatique"* pourrait ainsi prendre tout son sens tout en dégageant du temps et des efforts aux valeureux imprimeurs et expéditeurs... La question du format employé serait à négocier, et pourquoi pas en plusieurs formats, pour satisfaire le plus grand nombre de lecteurs. Il existe beaucoup de formats compactables et autant de décompacteurs gratuits (personnellement, j'emploie *"7zip"* qui *"ouvre"* une trentaine de formats compressés). Techniquement, il faudrait vérifier la taille de chaque photo, l'ajuster au plus près, pour une gestion optimale du poids du fichier publié. Et si ce poids était encore trop important, le hachage de ce fichier permettrait quand même de l'expédier par mails en plusieurs fois mais grâce aux listes de diffusion, c'est simple, rapide et efficace. Et pour ceux qui ne disposent pas d'Internet, une version papier pourrait leur être expédiée par la poste après qu'ils en aient fait la demande. Gain de temps et d'argent ! Pour ceux qui, comme moi, ne cotisent pas, un mot de passe avant téléchargement résoudrait les problèmes de *"téléchargement pirate"...* Encore que ! Bonne réflexion et bises à tous.

Jacques Bard

14-10-12 Bonjour Jacques, bonne idée de faire débat sur le site et d'apporter ton avis pertinent en la matière. Effectivement, l'envoi automatique du bulletin papier aux Anciens non-internautes de l'Amicale doit se poursuivre. Pour les Anciens internautes, ils pourraient recevoir le bulletin sur leur ordinateur à l'aide d'un mailing (adresses collectées sur un fichier à créer) comme tu le suggères. Toutefois, les habitudes étant prises depuis toujours avec la réception du bulletin papier à la maison, celles de le toucher, le lire, le ranger dans ses affaires cempuisiennes, certains seront peut-être déçus par ce changement, à défaut d'imprimante pour les uns. Mesure sans doute nécessaire si plus personne ne se portait volontaire pour l'impression et l'envoi du bulletin dans un proche avenir. Déjà, nous pouvons remercier chaleureusement Gérard d'avoir fait un grand pas vers tous pour poursuivre la longue aventure du bulletin. Cet hiver, nous ne lirons plus le dernier bulletin, mais celui concluant l'année, en attendant de feuilleter le prochain en 2013

contenant vos articles, auteurs de l'OP à la plume agile, avec un nouvel élan ! Bon dimanche à tous.

Christiane Boulay

28-10-12 Bonsoir Gérard, je comprends que tu aies eu besoin de mûrir ta réflexion, sachant qu'il faut beaucoup s'investir et donner de son temps pour l'élaboration du bulletin ; ce n'est pas Guy qui me contredira et que je félicite pour son travail. C'est une très bonne nouvelle. Un grand Merci à toi ! Bonne soirée à tous

Régine Maublanc

27-11-12 *"Une"* du prochain bulletin, en cours de tirage.

Guy Hachour

28-11-12 Un très beau travail sans aucun doute, des photos d'un autre temps, à bientôt de le lire avec grand plaisir, amitiés.

Christiane Boulay

29-11-12 Pour faire remonter l'info. Bientôt dans vos boîtes aux lettres... Le bulletin sous le sapin, comme un conte de Noël pour petits et grands, avec des histoires vraies aux accents graves et tristes, habillées de quelques notes claires et joyeuses pour les meilleurs souvenirs à l'OP *"Avec le temps, va, tout s'en va..."* Léo Ferré l'a si bien chanté. Avec le temps, tout s'adoucit. Merci à tous les acteurs et auteurs du bulletin, présents et à venir, à Guy, pour un dernier hommage, avant de passer le relai à Gérard, aux commandes l'an prochain avec un élan tout neuf, poursuivant la longue aventure de l'existence du Bulletin des Cempuisiens.

Christiane Boulay

09-12-12 Bonjour, Ange, désormais en charge du tirage et de l'expédition du bulletin, a envoyé les premiers exemplaires du Cempuisien n°212. Félicitons-le, le travail est de qualité.

Guy Hachour

10-12-12 Bonjour à tous, Ange, au sujet du bulletin, j'en profite pour me joindre à Guy pour t'encourager chaleureusement et te dire Merci, Bises

Christiane Boulay

22-12-12 Je viens de recevoir ce matin notre Bulletin *"Le Cempuisien",* l'édition de l'hiver, à lire pendant les congés de Noël et retrouver des parfums de notre enfance à l'OP, aux épices douces amères. Joyeuses Fêtes aux gars et filles de l'OP Merci à tous.

Christiane Boulay

28-12-12 Bonjour à tous, qui d'autre aurait reçu le bulletin ? Claudine, Christiane, oui, qui encore ? Bonne fin d'année. Je profite de l'occasion pour attirer votre attention au sujet de livres *"cempuisiens"* vendus sur des sites de vente aux enchères. S'il s'agit d'une édition récente –en achat immédiat– vous aurez probablement affaire à un *"imprint"* (impression à la demande) ou à un revendeur spécialisé dans cette activité. En général au prix fort... En aucun cas vous n'aurez une édition originale (ou originelle). Dans le meilleur des cas vous aurez une impression PDF. Un bel exemple en ce moment sur Ebay, faire une recherche avec *"Cempuis ; Ducation Int Grale"* (sic). Gaffe !

Guy Hachour

10-01-13 Bonsoir à tous, tout d'abord, merci à tous les auteurs et acteurs du bulletin n° 212 ! Des récits riches, poignants, plein de sensibilité ! Dans ce dernier bulletin que je

viens de lire avec plaisir et beaucoup d'émotions, des textes vécus sur notre enfance, nos parents, notre vie après l'OP, sont autant de témoignages et de confidences touchantes, crues, abruptes, profondes et parfois effrayantes qui nous rappellent nos origines, bien misérables souvent. Ces récits des anciens de l'OP auraient pu être écrits par d'autres enfants placés en maisons de correction, orphelinats et internats comme il en existait beaucoup à notre époque et plus ancienne. Je retrouve quelquefois des similitudes à travers ces lignes que j'aurais pu écrire moi-même tant j'ai vécu à certains moments des expériences semblables, avec les mêmes peines, les mêmes joies. De beaux récits de vous, enfants de l'OP devenus grands, auteurs d'un jour. A lire et relire pour se souvenir toujours !

Christiane Boulay

19-01-13 Bonsoir, après des vacances bien méritées Ange a repris activement l'envoi du bulletin. Désormais tout le monde (presque ?) devrait l'avoir reçu d'ici la fin de semaine prochaine. Et toi, l'as-tu reçu ?

Guy Hachour

24-01-13 J'ai reçu le *"Cempuisien"* il y a maintenant un peu plus d'une semaine et il m'a fallu un peu de temps pour le lire, non pas que ma vitesse de lecture ait diminué, mais parce-que je tenais à le déguster. Cent deux (en fait 106) pages sur un papier de grande qualité, ça ne se lit pas, ça se feuillette avec des allers retours, des relectures, des recherches... On le pose pour ne pas manger tout d'un coup, pour savourer et non se goinfrer. Je ne doutais pas que Guy allait frapper un grand coup, mais là je reste pantois. Pas facile la relève... Ange s'est hissé à la hauteur de l'évènement en confectionnant un ouvrage irréprochable et combien agréable à tenir, une référence qui prendra une place à part dans ma bibliothèque. Bravo et merci à tous deux.

Gérard Weber

25-01-13 En lisant le dernier commentaire de Gérard, je me suis laissée aller à écrire quelques lignes. Cependant, le texte s'allongeant, je le garde pour le prochain Bulletin, à intercaler dans la conversation du moment (le 25.01.2013). Pour ce faire, je propose à Gérard de reporter dans le prochain numéro du Bulletin, le 213 en 2013, tous les différents commentaires ci-dessus (ainsi que d'autres commentaires ayant trait au bulletin, ces derniers mois) en remerciements chaleureux pour Guy H et Danièle G, notamment, pour tout leur travail fourni pendant ces longues années, ainsi que des félicitations et encouragements pour le nouveau tandem dont tu fais partie, Gérard. Un véritable engagement, la réalisation du Bulletin ! Au service de tous ! Pour ceux qui n'ont pas internet et nous autres internautes, pour se rappeler sur le papier, prendre date ! Amitiés à tous.

Christiane Boulay

27-01-13 Bonjour mes amis, le mois de janvier est déjà bien entamé mais je ne peux le laisser passer sans vous présenter mes vœux pour cette année 2013 et vous remercier de tous vos efforts pour maintenir notre Amicale à flot. Merci aussi pour la carte reçue par l'intermédiaire de notre ami Fressinet. Gérard prend la succession de Guy et c'est un gros travail ! Merci à toi Guy pour toutes ces années consacrées à l'OP et que tu as su faire vivre avec beaucoup d'humour, de ténacité et de fermeté lorsqu'il l'a fallu. Merci aussi à toi Danièle pour le temps passé à gérer tous ces bulletins, ces courriers, et ces factures. Courage à la nouvelle équipe. Amitiés cempuisiennes.

Annick Chapuis

06-03-13 De Gérard Weber, le 13.10.2012 « …Après quelques échanges avec Guy et une longue réflexion, je prends la décision de me porter volontaire pour prendre en charge l'élaboration du prochain bulletin avec l'espoir qu'il ne sera pas le dernier. Il est entendu que je livrerai un produit informatique et que la confection des exemplaires papiers sera à la charge d'Ange Filoreau. Qui sera chargé de l'expédition ? Danièle ? Les détails seront à régler dans les prochains jours avec l'aide de Guy. »… Depuis, pas de nouvelles mesures à lire sur le site à ce sujet pour nous informer. Donc, tout roule et se met en place peu à peu, je l'espère ! Entre-temps, le Bulletin n° 212 est paru, le dernier pour Guy à sa réalisation, le premier pour Ange à sa confection ! Coup d'essai réussi et confirmé ! D'où les nombreux compliments unanimes écrits par les abonnés cempuisiens, à lire sur ce site. Ange, sans hésitation, essai à transformer et à renouveler absolument. Le Bulletin n° 213 devrait suivre, le premier pour Gérard W et le deuxième pour Ange, avec Guy, présent en cas de besoin. Sur ma lancée, ravie, j'ai déjà envoyé un petit papier à Gérard, comme peut-être certains d'entre vous. Une nouvelle équipe, un nouveau bulletin, tout en continuité dans l'esprit cempuisien ! Je me réjouis déjà… Tous mes encouragements et mes remerciements vont principalement à Gérard et Ange pour cette belle entreprise ainsi qu'à tous les participants du Bulletin.

Christiane Boulay

11-03-13 Bonsoir à tous, je me dois Christiane de répondre à tes interrogations et aussi de tempérer, hélas, ton enthousiasme. Il y a déjà plusieurs semaines, lors d'une conversation téléphonique où nous faisions le point sur l'envoi du bulletin, Ange m'a annoncé que ce bulletin, le n° 212, était le seul qu'il confectionnerait : *« trop de volume ! »* Je lui ai fait part de mon étonnement, car j'avais compris, ou interprété comme tous les présents, lors de la dernière AG, qu'il s'engageait à imprimer le bulletin sans notion de durée. D'autant que Ange nous a proposé à plusieurs reprises et avec insistance de s'en occuper ! Comprenne qui pourra, moi je renonce. Le problème de tirage du bulletin reste donc entier. Je ne crois pas que Danièle acceptera de reprendre le *"truc";* elle l'a fait avec dévouement et abnégation durant 20 ans, qui aurait le courage de lui demander de reprendre le chemin ? Pas moi. Reste le tirage extérieur par des pros, genre *"copy-top",* avec les coûts que cela suppose ! Nous pourrions faire l'impasse sur la couleur et la reliure. Demeurera la gestion de l'envoi. Nous avons encore un peu de temps pour réfléchir à tout cela puisque, je crois ne pas beaucoup m'avancer, Gérard envisage la publication du bulletin pour la fin de l'année. La réunion que nous envisagions courant mars n'a plus guère lieu d'être, nous serions de nouveau une vingtaine à nous dire « *qui va reprendre ceci et cela ?* » sans que quiconque ne se propose (depuis 2008 nous n'avons pas avancé, à l'exception notable de la confection du bulletin), sauf pour le plaisir de se rencontrer... Tout cela est bien triste.

Guy Hachour

16-03-13 Bonsoir Guy, et tous les amis cempuisiens, merci de ta réponse, hélas, triste comme tu l'écris. Après l'effervescence de fin d'année à la réception du dernier bulletin fort bien réalisé par l'équipe de toujours, Danièle, toi, pour la dernière fois et tous les autres (soutiens, correcteurs, rédacteurs de toutes plumes…), notamment Ange, venu faire un essai pour la confection du bulletin. Et quel coup de maître ! Dommage que ce ne soit qu'un seul essai ! Pour lequel nous le remercions vivement, cependant. Néanmoins, un peu surprise, je pensais aussi qu'Ange s'était engagé pour quelques numéros à venir. Je suis contente tout de même de savoir Gérard toujours dans

l'aventure pour la réalisation du bulletin. Reste à savoir si papier il y aura ou pas. Mais bon, la réflexion est relancée, le casse-tête reste entier…

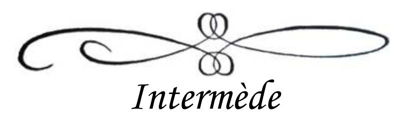
Christiane Boulay

17-03-13 Bonjour à tous, j'espère que le bulletin 213 sera daté de l'année 2013. Cela signifie pour moi que l'exemplaire informatique sera prêt avant Noël. Le tirage et l'envoi pourront intervenir au début de l'année 2014. Nous réfléchissons aux solutions possibles et nous trouverons certainement... Si je devais être inquiet, ce qui n'est pas mon genre, je le serais plutôt à propos de vos participations car le bulletin ne peut exister que par vos écrits. Les meilleurs forgerons nantis des plus beaux outils ne produisent rien s'ils n'ont pas d'acier et pour l'instant, je n'ai reçu que peu de textes. Mon rêve est d'étendre le cercle de ceux qui écrivent dans le Cempuisien. Pour le satisfaire, il faudrait que chacun fasse au moins l'effort d'écrire un petit morceau de ce qu'il a à dire (c'est en écrivant que ressort ce que nous avons en nous). Une bonne méthode consiste à s'y mettre tout de suite, puis à relire de temps à autre pour enfin décider de publier où non sa contribution. Dans tous les cas l'exercice est profitable. N'écrivez pas pour être lus, mais... écrivez pour être lus. Bonne journée à tous et à vos plumes ou à vos claviers, je prends les deux...

Gérard Weber

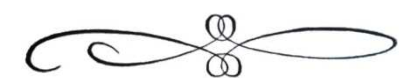
Bonjour à tous, quelques cinq mois plus tard, la seule chose qui a changé, c'est que j'ai maintenant la certitude que le Cempuisien n° 213 sera bouclé avant la fin de l'année. Si l'automne est maintenant trop proche pour que vous espériez participer aux concours des prix littéraires, Le Bulletin est plus souple et vous pouvez toujours m'envoyer le résultat de vos efforts. Avant le 30 octobre serait bien. Que les hésitants se lancent... A bientôt de vous lire.

Gérard Weber



Intermède

La probabilité d'un évènement qui peut se produire de plusieurs façons différentes est le carré du module de la somme des contributions complexes associées à chacune de ces alternatives. Feynman



Les nouvelles de la Galerie photos

Guy Hachour, élève à l'OP de 1955 à 1963

En suivant ce lien :

http://guy.hachour.free.fr/

vous pourrez accéder aux enregistrements de la Fanfare en waw et mp3, à divers documents élaborés par des Cempuisiens, à une vidéo de Mers (en trois tailles), à la procédure pour consulter votre dossier aux Archives de Paris.

Concernant cette dernière, trois retours d'Anciens m'incitent à vous mettre en garde. Sachez qu'en consultant votre dossier vous pourrez découvrir des éléments *"perturbants".* Vos certitudes peuvent en être fortement déstabilisées.

La Galerie photos comporte plus de 6 000 clichés répartis ainsi : 43 Albums Cempuis qui regroupent 2 135 photos d'époque, 18 Albums Mers les Bains qui contiennent 1 037 photos d'époque. Le reste, 50% environ, se répartit entre photos contemporaines et albums personnels.

Insérer un commentaire sous un cliché ne peut se faire qu'après s'être identifié. Deux possibilités pour cela, en utilisant l'onglet *"s'identifier"* à gauche :

1 – Entrer *"cempuisien"* comme identifiant et *"gabriel"* comme mot de passe (pas de majuscule).

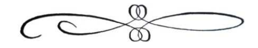
2 – S'inscrire sur le site. Pour cela il faut me préaviser par un commentaire *"cempuisien"*, avec la méthode indiquée en 1. Nous conviendrons alors de la démarche à effectuer.

Pourquoi cette procédure étrange ? Je n'autorise plus en effet les nouvelles inscriptions tant les sollicitations farfelues étaient nombreuses, plusieurs centaines par jour, et je ne pouvais faire le tri entre les demandes sérieuses et les autres.

Pour rédiger un commentaire *"circonstancié",* il est conseillé de préparer celui-ci dans le bloc-notes, Word... mais vous savez tout cela.

Après avoir validé votre commentaire, vous pouvez le rééditer puis le modifier en cliquant sur le ⓔ à droite, voire le supprimer (notamment s'il est en double) en cliquant sur le ⓧ, toujours à droite.

Selon les périodes, la Galerie est plus ou moins *"animée",* d'une douzaine de commentaires au quotidien à... trimestriel ! Nous avons connu des moments d'échange remarquables. Un commentaire dont je me rappelle souvent : un ancien répond à une instit qui lui demande s'il se souvient d'elle, « *Je ne me souviens pas de vous, car vous ne m'avez pas fait de mal* » éloquent ! Á vous de vous exprimer si vous le désirez !



Le fichier vidéo *"Mers années 60"* est disponible en téléchargement libre sur un serveur de Free, ici : *http://guy.hachour.free.fr/Vid%e9o/.*

Le lien est également disponible sur la page d'accueil de la Galerie photos où un copier/coller sera plus facile à exécuter. Pour enregistrer un fichier sur votre disque dur, cliquer droit sur le lien puis *"enregistrer la cible du lien sous"*. L'enregistrement dans l'espace *"bureau"*

est recommandé afin de ne pas avoir à rechercher *"où ce satané fichier a bien-t-il pu être enregistré ?"*.

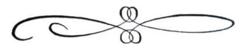
Il s'agit d'une vidéo issue d'une cassette VHS qu'avait fait réaliser Danièle Gareau à partir de films super 8, datant probablement des années 65, 64 et 62 (pas 63), que lui avaient confiés Jean et Simone Petit il y a une douzaine d'années. Sa durée est de 21 minutes. Elle est présente en 3 capacités :

320x240, 80 Mo 480x360, 150 Mo 640x480, 460 Mo

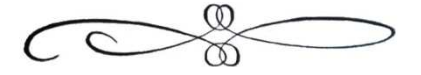
Vidéo MPEG-4 (Xvid), audio MP3 128 Kbps pour les trois. Les formats les plus souples en lecture. Elle est lisible sur PC, platine de salon, tablette, lecteur vidéo... Pour *"La Pomme"* je ne sais pas ! Le temps de téléchargement dépendra de la qualité de votre liaison Internet. La bande-son, une symphonie un rien triste, de la cassette originelle a été modifiée au profit de musiques plus adéquates.

Nom des enfants reconnus : Michel Strady, Gilles Lebras, les deux Wlaminck, Serge Jarkoff, Jacques Bard, Serge Laubert (dit Tagada), Jean-Claude Henriet, Olivier, Jean, Simone et Mireille Petit, Florence et Marie-France Foret, Danièle Corbier, Marie-Claude et Marie-Hélène Mesloub, Renée et Jacqueline Borodine, Danièle Gareau, Jeannine Bonin, Serge Mardirossian, Robert Bitoune, Chantal Hamelin, Monique Huart, Didier Magne, Cécile Langronne, Guy Abdelmoumeni, Patricia Knop, Jeannine Le Buhé, Fatima Maleck (peut-être), Jean-Michel Mesloub (peut-être), Jean-Thierry Linard, Thierry Halnais... et d'autres visages familiers sans que je puisse leur donner un nom... et quelques monos sympas.

Vous trouverez sur le même serveur : Des enregistrements de la fanfare. Enregistrements fournis par quelques amis cempuisiens : Danièle Gareau, Jacques Duchart, Gérard Weber, Alain Fourrier, Arlette Maroux. Et aussi : *"Carnet de notes"* et *"Schumacher-1870-1905 Réflexions et Souvenirs sur Cempuis"*, deux documents élaborés par Daniel Reignier.

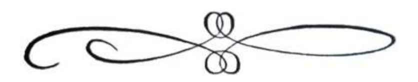


Quelques sites Internet proposent à la vente d'anciennes cartes postales de l'OP Il y a quelques années, ces cartes étaient proposées à des tarifs *"raisonnables"*. Aujourd'hui, ces cartes atteignent pour certaines des prix considérables. Qui peut bien s'intéresser à l'OP et faire grimper les prix ainsi ? Le même phénomène commence à s'engager pour Mers/Le Tréport !



Intermède

Richard Feynman, physicien américain (1918-1988) était d'un naturel optimiste. L'un de ses collègues a dit de lui : Feynman déprimé était juste un peu plus gai que quelqu'un d'exubérant.



Compte rendu du rendez-vous de la Pentecôte 2013

Christiane Boulay, élève à l'OP de 1963 à 1973

C'est aujourd'hui, ce samedi de Pentecôte, notre journée de retrouvailles avec les Anciens de l'OP ! Cette année, Sylvain Lansard m'a emmenée à Cempuis où nous sommes arrivés un peu en avance. Nous en avons profité pour faire un petit tour dans le village, respirer les odeurs des fleurs de colza bordant les fermes alentour, nous imprégner quelques minutes de cette campagne quittée depuis si longtemps. Comme si, en fermant les yeux un instant, tous les souvenirs de l'enfance allaient refaire surface, avant de nous retrouver tous réunis dans la Cour d'Honneur.

Dès notre arrivée, nous n'avions pas encore franchi le seuil du grand portail de la Cour d'Honneur, que Roger Le Blevec, suivi de Lucien Duflot, que je ne connaissais pas, nous tendaient les bras pour un accueil très chaleureux. Avec Lucien, nous nous sommes entendus tout de suite, dès le premier sourire, comme si nous avions grandi ensemble, alors que 10 ans nous séparaient à l'OP. Une complicité, un lien commun, notamment à travers le sport, le lancement du javelot, une histoire commune à bien des cempuisiens.

Après les joyeuses embrassades avec tous les anciens, nous nous sommes réunis dans la Cour d'Honneur pour écouter le discours écrit et prononcé par Roger Le Blévec, accompagné de sa sœur Andrée, rendant hommage à tous ceux morts pour la France durant la guerre de 39-45, dont leur père, René, mort au champ d'honneur en cette période noire, laissant trois orphelins, placés à l'OP.

Ensuite, nous nous sommes dirigés vers le Caveau de Gabriel Prévost où Didier Magne a prononcé un discours en hommage à Gabriel Prévost. Nous avons ensuite tous déposé un brin de muguet près du Caveau. Deux discours très émouvants, de circonstance.

Chemin faisant, à travers le bois de l'OP, dans l'ombre des grands arbres, nous avons rejoint le réfectoire pour le déjeuner de Pentecôte. Après avoir levé le verre de l'Amitié pour fêter nos retrouvailles annuelles, je préparai rapidement l'affichage du Livret de Pentecôte, réalisé grâce à tous les récits des Anciens que j'avais pu collecter. J'en faisais circuler également 2 exemplaires à travers les tables. Une animation nouvelle bien appréciée par tous et dont les récits seront publiés sur le prochain bulletin des Anciens de l'OP. Maryvonne Le Galle avait aussi apporté quelques photos de l'OP dans un classeur. Les conversations allaient bon train.

Après ce repas copieux, un remerciement orchestré par Didier Magne sous les applaudissements de tous fut adressé aux cuisinières de l'OAA. La tombola organisée par Maryvonne eut beaucoup de succès auprès de tous. Les enveloppes partirent très rapidement. Quelques airs d'harmonica furent joués et la chorale, formée au pied levé et sous la houlette de Maryvonne, chanta des airs d'autrefois, connus de tous, dont la fameuse *"Cempuisienne"*.

Dans l'après-midi, tout le monde se dispersa par petits groupes, pour certains déjà le retour, pour d'autres, une promenade dans le village, avant de se retrouver pour le dîner préparé par l'Amicale représentée par Danièle Gareau et René Fressinet. Et, déjà, la nuit est là, il nous faut nous quitter en nous disant, pour ceux qui ne dorment pas à l'OP : « *À l'Année prochaine, avec grand plaisir !* » Demain, nous ferons un petit tour à Mers, malgré le temps maussade annoncé.

La pluie commence à tomber. C'est déjà le temps du retour, loin de la Picardie de notre enfance. L'OP se détache peu à peu de l'horizon. J'emporte dans mes bagages et dans mon

cœur de beaux souvenirs de la Pentecôte, vos sourires et la joie d'être ensemble, par-delà les années et la vie dure à l'OP. Beaucoup d'images à partager pour raconter au-delà des mots, des conversations, l'ambiance joyeuse de cette belle journée de retrouvailles, à découvrir et à revoir…

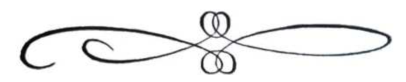
En adressant un grand merci : aux OAA pour le déjeuner, les gerbes de fleurs, le prêt des panneaux d'affichage, à l'Amicale pour le dîner offert, la gerbe de fleurs, à Roger Le Blevec et à Didier Magne, pour leurs discours, à Maryvonne pour la Tombola, la chorale et son album photo, à son ami pour les airs d'harmonica, à tous les rédacteurs du Livret de Pentecôte et à tous les Anciens présents pour faire la fête. Nos amitiés cempuisiennes à ceux qui n'ont pu venir. En espérant vous voir l'année prochaine ! Bel été à tous.

Les 38 présents au rendez-vous de la Pentecôte ont déjà lu le *"Livret de Pentecôte"*.

Viviane Barberi (Triquet)
Christian Bard et Sonia
Monique Bernard
Madeleine Cuillere (Kramp)
Marie Chantal Duez et Patrick
Lucien Duflot et son épouse
Raymond et Monique Dupont
Ange Filoreau et son épouse
Alain et Bernadette Fourrier

René Fressinet
Andrée Galliot (Le Blévec) et Rémy
Roger Le Blevec
Danièle Gareau
Régine Hecquet (Maublanc)
Jocelyne Job
Jacques Koch
Christiane Lagoutte (Boulay)

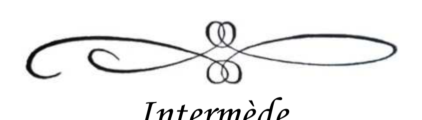
Sylvain Lansard
Philippe Lavacquerie et Mme
Didier Magne
Maryvonne Plichon (Le Galle) et Jean Claude + deux amis
Patricia Rembry (Maublanc)
Thierry Ruello et sa compagne
Evelyne Sautet (Pellier) et Guy



Le livret de la pentecôte 2013 - Préambule

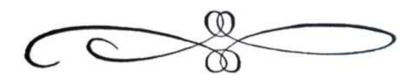
Quelque temps avant le rendez-vous de Pentecôte, Christiane Lagoutte-Boulay a eu la bonne idée de demander à tous les cempuisiens qu'elle a pu joindre (ils sont nombreux), de lui adresser un texte dans le but de confectionner un livret destiné à être exposé à Cempuis le 18 mai 2013. L'ensemble de ces écrits trouve naturellement sa place dans le Cempuisien n° 213.

Afin de satisfaire ses vœux et de ne pas lui ravir le mérite qui lui revient, l'ordre des textes proposé par Christiane (en fait l'ordre chronologique dans lequel ils lui sont parvenus) a été conservé. La présentation est restée aussi proche que le permettent les contraintes de mise en page. Ce livret commence ici avec le texte de Christian Bard et se termine avec l'abécédaire de Christiane (page 59).



Intermède

La discussion de bistrot est au débat intellectuel ce que le bon sens est à la décision motivée par la synthèse harmonieuse des éléments tenant de la doxa d'une part, de l'épistémè d'autre part, en conservant un point de vue ontologique. (GW)



Handicapé de l'affectif !

30 avril 2013

Christian Bard, élève à l'OP de 1958 à 1967

J'ai besoin de chercher dans ma mémoire, creuser dans mes souvenirs, sans cesse m'accrocher à des odeurs, des harmonies, des situations pour me remémorer ce que j'ai vécu à Cempuis : mais rien ou presque rien ! De courts moments gravés dans ma mémoire, souvent sans queue ni tête, juste des instants que mon cerveau à bien voulu mémoriser et j'ai passé une bonne partie de ma vie à essayer de comprendre pourquoi ce mécanisme a fonctionné chez certains, mais pas chez moi.

Il m'en a fallu du temps pour reconstituer cet immense puzzle, ces pièces rapportées, les trier par appartenance, les répertorier, les classifier ! Une véritable enquête de police. Mais pourquoi ? Pour qui ? Qui était présumé coupable ? Mes parents ? L'institution ou moi tout simplement ?

À l'image de l'oisillon poussé hors de son nid alors qu'il n'était pas encore pourvu des plumes nécessaires à son envol, je suis tombé du nid ; pas fini ! Pas capable de ressentir mon propre développement, soumis à tout en sachant que tout n'était pas bon, mais sans savoir précisément ce qui l'était et ce qui ne l'était pas !

Le temps passant, l'évidence s'est cruellement imposée : j'ai été comme certains de Cempuis ou d'ailleurs victime de carences. Par définition la carence n'est qu'une alerte facilement traitable à condition d'être bien définie, marquée, comprise avant d'être soignée.

Mais lorsque cette carence n'est pas comprise donc pas soignée, elle se transforme généralement en handicap et le poids de ce handicap est proportionnel aux délais encourus pour le traiter.

De ce fait, je suis devenu un handicapé de l'affectif. Mon cerveau n'a retenu de Cempuis que les courts moments où mon équilibre affectif a été respecté et j'ai beau chercher à contredire cette pensée, tous les faits sont convergents : là où je n'avais pas cet équilibre, mon cerveau n'enregistrait pas et pendant l'équilibre, mon cerveau enregistrait.

Par exemple, je me souviens de certains jours à Cempuis où ma mère venait nous visiter mon frère et moi, où nous passions la journée à rire, à nous toucher, à nous embrasser entre deux phrases et à nous aimer, et puis, le soir venait, implacable annonçant l'heure de la séparation.

Le moteur du car grondait déjà, les parents montaient les uns après les autres en s'installant près des fenêtres pour nous faire les derniers signes d'amour qu'ils confiaient à nos cerveaux afin d'être enregistrés et réutilisés pour maintenir nos équilibres.

Nous, de notre côté, nous ne disposions bien souvent que d'une main pour leur retourner nos gestes d'affection, car, dans l'autre, nous avions le bouquet final de ces journées d'attention : le colis !

Ah le colis ! Quelle puissance il représentait : à la fois, moyen de reconnaissance, monnaie d'échange, reste du lien affectif, compensation matérielle de séparations déchirantes et souvenirs.

Pour ma part, les choses étaient relativement simples : une grosse partie était partagée avec les *"cops",* souvent un paquet ou un objet était gardé quelques jours comme une relique de cette belle journée, support de réminiscence à prolonger ce moment partagé, et puis il y avait le paquet du soir, celui que je gardais pour moi tout seul lorsque j'étais *"iglooté"* sous mes draps, partagé entre sensations du bonheur de cette journée, de tristesse pour cette

soirée et du sentiment de mélancolie qui m'envahissait et colonisait souvent mes rêves de ces nuits.

Cempuis ça a été aussi cela pour moi : l'incapacité de gérer mes émotions !

Aujourd'hui, ne me demandez pas ce que je pense de Cempuis ! Je ne saurai vous répondre. Ce que j'ai compris avec le temps, c'est que l'égalité des chances n'est qu'un leurre sans l'affection des parents et qu'un enfant pour se construire a besoin d'être aimé au quotidien, accompagné dans la société et que c'est ce lien qui déterminera plus tard ce que sera l'adulte. La première richesse c'est le lien familial !

À Cempuis, nous avons vécu les liens de camaraderie ; c'est bien, mais ce n'est pas suffisant.

Alors, où est le coupable ? Ce n'est pas nous, c'est sûr ! Peut-être pas Cempuis non plus. Peut-être nos parents, mais, sommes-nous là pour les juger ?

Souvenirs de Cempuis

3 Mai 2013
Alain Fourrier, élève à l'OP de 1946 à 1960

Raconter un souvenir, une anecdote ? Je devrais en connaître en pagaille, puisque je suis un des cempuisiens qui ont passé le plus de temps à l'OP : 14 ans, sans compter le retour à chaque permission militaire et encore le refuge après la quille !

Finalement, l'Institut Gabriel Prévost a été ma *"Maison familiale",* ma famille. C'est sans doute pour cela que je n'ai jamais rompu le lien. Je n'ai rien connu d'autre. Les cempuisiens sont mes frères et sœurs. Ils sont très importants pour moi, ils comptent énormément.

Après avoir narré ma jeunesse, je vais vous raconter une anecdote qui me revient. Je repassais mon C.A.P. Cette année-là, j'étais un peu à part des autres élèves, je possédais ma petite chambre dans le bâtiment de la direction, à côté de la chambre de Léon LECLERC. Monsieur OULERICH, le professeur de sport, m'avait demandé de faucher l'herbe de son jardin qui se trouvait au fond du bois. Muni d'une serpette, j'ai commencé à couper l'herbe, qui était assez haute. Très novice en la matière, comme nous l'étions tous un peu à Cempuis, je n'ai pas imaginé, un seul instant, que pouvaient se trouver dans ces grandes herbes, des arbres ou des conifères… et vous ne pouvez ignorer la passion de Monsieur OULERICH pour les conifères et sapins de toutes les formes et couleurs qu'il plantait dans l'établissement. Encore aujourd'hui, son savoir-faire, est présent partout.

Lorsque je me suis rendu compte qu'un conifère avait été scalpé, je n'étais pas fier du tout de moi, mais j'ai préféré en avertir tout de suite Monsieur OULERICH, ce qui m'a peut-être légèrement disculpé de ma maladresse ; il n'était pas très content, mais ne m'a pas trop disputé et ne m'en a pas voulu. En conclusion, je dirais que ce geste maladroit m'a desservi dans la vie. Depuis, je fais très attention à tout ce que j'entreprends.

Comment devenir l'épouse d'un Cempuisien ?

3 Mai 2013
Bernadette Fourrier

Le hasard de la vie tout naturellement… Alain termine son Armée à HYERES, il a sympathisé avec des appelés de son contingent… et un de ses meilleurs amis se marie quelques jours

après la *"quille"*. Alain est invité à la cérémonie et il a même comme cavalière : la sœur unique du marié, un honneur !

Bernadette sort avec un petit groupe d'amies en région parisienne. Une des copines va se marier. Tout le groupe est invité… et voilà comment Bernadette et Alain se sont rencontrés et aimés. Un *"coup de foudre"* qui dure depuis 1962. L'année prochaine, nous fêterons nos *"noces d'or"* (50 ans de mariage).

Épouser un Cempuisien n'a rien de particulier pour moi, c'est une personne comme toutes les autres. Bien sûr, quelques petites réflexions venant de notre entourage, du genre : *« il n'a pas de parents, tu ne sais pas qui sont ses ancêtres »* ou *« il n'a pas eu de vie de famille, il ne saura rien faire dans une maison »*.

Heureusement, l'amour est plus fort que tout et solide. Je savais que je faisais le bon choix, et que je pouvais lui apporter beaucoup de bonheur et combler un peu ce dont il lui manquait depuis sa naissance : de l'amour. J'ai compris sa situation, très difficile à surmonter, l'absence de parents c'est terrible. Sa maman est décédée lorsqu'il avait un an. Alain a toujours ce manque aujourd'hui et il ne s'effacera jamais…

Dans son malheur, Alain a eu la chance d'avoir une famille de substitution : l'I.D.G.P. Il y est très attaché. Je peux dire qu'il a reçu une assez bonne éducation. Nous avions donc deux familles à fréquenter : la mienne et la sienne. C'est pourquoi nous n'avons jamais rompu ce lien. Sa maison maternelle c'était Cempuis, ce qui nous a permis de créer de solides amitiés cempuisiennes… et Alain en a besoin. Son visage s'illumine dès qu'il est en compagnie d'anciens. Des souvenirs lui reviennent… il est heureux.

Après 50 ans de vie commune, je suis fière de mon Cempuisien, il a su se faire une place dans la société, malgré plus de 20 ans de collectivités. La vie extérieure lui faisait très peur, mais avec du courage et de la volonté nous pouvons l'affronter et évoluer. De plus, son C.A.P. d'ajusteur lui a permis de gagner sa vie correctement. Je ne sais pas si c'est dû à sa profession, mais Alain est très bricoleur, il manie aussi bien le bois que le fer. Il a toujours la solution pour réparer une pièce cassée. Ceci est un défi envers les mauvaises langues ! Et c'est une qualité parmi tant d'autres.

En conclusion, un Cempuisien c'est génial, à moins qu'Alain ne soit une exception. Il est gentil, serviable, honnête, fidèle. Nous sommes satisfaits de notre parcours, même avec les aléas de la vie. Nous avons élevé nos enfants du mieux que nous pouvions en essayant de leur offrir la possibilité d'un meilleur métier que le nôtre. Notre chemin continue et nous espérons qu'il sera encore très très long... Amitiés Cempuisiennes

Salut les Opésiens de la Pentecôte 2013

5 Mai 2013
Jacques Bard, élève à l'OP de 1958 à 1963

Des souvenirs ? Des bons et des mauvais, comme chacun de vous...

La nature humaine, le temps et l'âge font que les mauvais souvenirs s'estompent dans nos mémoires, que les bons sont amplifiés et qu'on pourrait presque croire, à lire quelques commentaires sur la Galerie photos, que l'OP était un lieu des vacances permanentes ou la belle vie était quotidienne. Mais nous savons tous que ce n'était pas le cas !

Mais qui parlera de ses galères, de ses frustrations, de ses manques ? Très peu d'entre nous, car nous avons tous eu les mêmes à quelques différences près. La mémoire humaine est

ainsi faite qu'il lui est plus facile de se remémorer les bons moments que les moins bons et sans vouloir être négatif pour l'OP, ça prend moins de temps...

L'OP, pour nous tous, n'a pas été un choix, mais un passage obligé par les circonstances de vie de nos parents qui, souvent, n'ont pas pu jouer socialement leurs rôles comme ils l'auraient souhaité. Donc, pas de regret à avoir sur *"l'Institution cempuisienne"*. Sur le contenu au quotidien, c'est différent. On a tous été formés à *"fermer sa gueule"* et à exécuter les consignes ou ordres aussi tordus soient-ils.

Et comme on a bien appris notre leçon, on a fait la même chose entre nous. Cherchez bien dans vos mémoires, n'avez-vous pas *"obligé"* –d'une manière ou d'une autre– d'autres à faire –à se mettre quelquefois à votre service– ce qu'ils ne souhaitaient pas alors que vous étiez, vous aussi, sous la coupe de plus grands, plus forts ou plus *"démerdes"* que vous ? Faites-vous partie de ces veinards –la majorité quand même– qui ont pu choisir leur professionnalisation ? Faites-vous partie de ces handballeurs qui sortaient régulièrement pour les matches ? Faisiez-vous partie de la fanfare ? Ou n'étiez-vous que *"le reste",* la majorité ? Pourquoi se poser ces questions, parce qu'on a tous, à un moment ou un autre, fait partie d'une *"élite"* que ce soit en classe, en sport ou au jeu de billes... Qu'on s'en souvient comme de quelque chose de bon...

Que nous reste-t-il de tout cela : le fait d'être ancien de l'OP, avec l'avantage de ne plus avoir de classe d'âge, de dortoir imposé, d'être au même niveau alors qu'on y a vécu des périodes différentes étalées sur nombre d'années. Comme chaque année à la Pentecôte, vous vous retrouverez un week-end dans un endroit qui a bien changé depuis *"votre époque"* et passerez la majeure partie de votre temps à parler d'autre chose que de l'OP ce qui est bien normal, car votre vie s'est déroulée plus en dehors de l'OP qu'à l'intérieur.

Pour finir, comme le dirait mon frère Christian : *« prenez du bon temps »,* et j'ajouterai soyez bien ensemble sous le soleil (météo Grandvilliers me dit que le temps ne sera pas trop couvert et la température entre 16 et 20 °). Bon week-end et bises à tous. Jac



Début des années 60 - Quelques noms : Jacques Bard, devant,
Jacqueline Borodine, Robert Bitoune, Gérard Hémery, Monique Kitsais

À Cempuis, l'OP

6 Mai 2013

Claudine Mouchart, élève à l'OP de 1948 à 1960

Nous avions obligation de terminer nos assiettes. Un jour, une annonce m'a réjouie : Le Mou façon *"bourguignonne"* serait banni de notre alimentation. *"Le Mou = poumons"*.

Je détestais, ainsi que bien d'autres Mets.

À Mers-les-Bains

Les sucettes Léon étaient renommées. Nous étions autorisées une fois par séjour (je crois me rappeler) d'acheter une sucette à 1 franc de l'époque.

Quelle réjouissance : pour les yeux, toute une palette de couleurs et pour le palais, toute une gamme de parfums. Je crois me souvenir que la sucette à l'Anis avait ma préférence.

En rang sur le trottoir, devant la boutique, nous attendions notre tour pour entrer une à une et choisir. Bien sûr, il y avait aussi le rituel de tester les différents goûts en faisant une lèche sur les sucettes des copines. Il y avait tout de même un côté triste : les élèves n'ayant pas leur compte approvisionné ne pouvaient que regarder.

Je ne sais pas pourquoi j'ai gardé tant de souvenirs de mes premières années à l'OP et de ma petite enfance.



1959 - Lucette Viganeau et Claudine Mouchart

Repas de Pentecôte

8 Mai 2013

Guy Hachour, élève à l'OP de 1955 à 1963

En 1965, j'ai quinze ans, je suis sorti de l'OP il y a à un peu plus d'un an. Avec ma sœur Muriel, nous décidons d'aller à l'OP pour la Pentecôte. Nous prenons le car à la gare du Nord en compagnie de nombreux autres anciens (Gisèle Lenoble, Christian Mesloub, Daniel Juillet...).

Arrivée à Cempuis. Cérémonies dans la cour d'honneur puis au caveau de Gabriel Prévost.

Vint l'heure du repas. Il y avait à l'époque une bonne centaine de convives. Tous s'étaient inscrits auprès de l'Association pour le déjeuner. Tous sauf deux : Gisèle Lenoble et moi. Ce n'était pas de la désinvolture de notre part, juste de la méconnaissance des règles, très strictes à l'époque. Aujourd'hui de nombreux anciens participent sans s'être inscrits et sont acceptés au pied levé lors des réunions de l'Amicale. Quel sort, crois-tu, nous fut réservé ?

On nous pria d'aller voir ailleurs si la soupe était bonne ! Nous allâmes au village manger un morceau chez Fergand ; finalement, comme je trouvais Gisèle fort jolie, ce fut un moment très agréable et, près de cinquante plus tard, je me dis que j'ai été un peu corniaud de ne pas tenter ma chance auprès d'elle, ce *"châtiment commun"* nous rapprochait !

Étrangement, je ne fis pas grand cas de ce *"rejet"* cempuisien. Il m'a cependant conforté par la suite dans mon attitude *"autonomiste"* en la développant par ce bel exemple *"fraternel".*

Cependant et bizarrement, j'avoue qu'aujourd'hui je l'ai un peu mauvaise !

Il me fallut trente-deux années pour refaire le chemin vers Cempuis.



Pentecôte 2009 Daniel Reignier, Guy Hachour

Les oiseaux

8 Mai 2013

Marie-Jo Descharles, élève à l'OP de 1951 à 1960

Cela paraît une éternité, mais pour moi, ce long séjour passé à l’OP a été plus bénéfique que néfaste. Grâce à cette Institution je me suis construite et *"armée"* pour la vie.

J'avais environ 10 ou 11 ans et j'étais dans le dortoir des *"moyennes".*

Un jour que j'avais *"fugué"* dans le bois, j'ai découvert un petit nid avec des oisillons qui venaient juste d'éclore. J'étais très attendrie et, pensant bien faire et surtout me faire plaisir, j'ai enlevé ces petits du nid.

Dans une boîte ronde en fer du genre *"bonbons Pulmol"* je crois, je les ai installés sur du coton et, avec des restes de pain, je pensais les nourrir. Le soir, au dortoir, pour ne pas me faire remarquer par la *"pionne",* j'ai mis la boîte sous mon polochon. Avant de m'endormir, j'entendais des *"cui-cui"* et j'étais heureuse.

Seulement, au matin, stupéfaction ! Les petits n'avaient pas survécu. Je ne me souviens plus de la façon dont je me suis *"débarrassée"* de cette boîte, mais ce souvenir est toujours présent à ma mémoire puisque je vous le relate.



OP 1959 : Marie Josée Descharles, Georgette Poisson, Maud Fels, Monique Minel, Georges Lenoble, Lucette Vigano. Assises : Pierrette Eliot, Monique Palacio

Jours de France

8 mai 2013
Jacques Koch, élève à l'OP de 1962 à 1971

Lors de promenades, sur les bas-côtés des chemins, dans les ornières et les fossés, traînaient souvent des morceaux de pages déchirés, froissés, en décomposition...

Les filles et les gars de l'OP étaient accoutumés à voir ces déchets, ils faisaient partie de l'environnement ; nous n'y prêtions aucune attention. Les souvenirs remontent à la surface, telle la remontée des pierres et des métaux enfouis par l'histoire du temps.

En ces années 60 et 70, une revue glacée et de haut de gamme était distribuée à tous les administrés du département de l'Oise, financée par le député Dassault*, elle était la revue la plus éditée du département et s'intitulait *"Jours de France"*. Mensuelle ou trimestrielle, on la retrouvait dans les salles d'attente du docteur ou du coiffeur...

Un souvenir restant, Jacques Faizant (l'humoriste) y dessinait des grosses dames aux jambes filiformes... Rappelez-vous ! Dassault, l'avionneur, y laissait toujours la photo d'un mirage. Peut-être, aujourd'hui, la revue existe-t-elle encore ?

*Marcel Dassault était le patron de la revue *"Jours de France"*; quant au député, c'est Olivier Dassault, et ce, depuis 1988, comme quoi les amalgames peuvent être vite faits.



Norah Tennah et Jacques Koch

NDLR : créée en 1954 par Marcel Dassault, disparu en 1989, Jours de France est réédité depuis août 2013 par le Groupe Figaro, propriété de Serge Dassault.

Petites galères à l'OP

9 Mai 2013

Philippe Lavacquerie, élève à l'OP de 1958 à 1963

Lorsque je suis arrivé à Cempuis en septembre 1958 à l'âge de 7 ans, cela a été très dur.

D'une part j'arrivais de ma cambrousse à seulement 10 kms de l'OP, Agnières, dans la Somme. D'autre part, j'avais l'habitude, tous les jours, d'aller en toute liberté voir, soit mes copains, des habitants (sur la centaine), les animaux de ferme dans les herbages, ou bien encore d'accompagner le vétérinaire en tournée, etc.

J'allais aussi, avec mon grand-père, à pied, voir sa femme à l'hospice de Grandvilliers, deux fois par semaine. Elle était très gravement malade, c'est d'ailleurs juste après son décès que je me suis retrouvé placé à Cempuis.

Pour sortir un peu de cette galère je me suis arrangé pour faire du *"caté"*, et rentrer dans la fanfare de Monsieur Aubertin. Pendant un certain temps, j'ai eu le privilège de sortir le chien de Madame Dabat.

Un jour, un pion m'a tabassé si violemment que j'ai été hospitalisé à Beauvais ! Je tais son nom, il se reconnaîtra sûrement s'il lit mon récit, d'autant qu'à 18 ans passés, comme promis, je lui ai mis une petite trempe bien méritée !

Bien entendu, c'était de naissance que j'avais eu ça ! Et puis quoi encore ? Cempuis n'étant pas responsable, voyons ! *« Ce garçon ment ! ».* C'était le Docteur Robert, notre médecin de famille à Agnières qui venait aussi à l'OP. Amusant, n'est-ce pas ? Donc, il me connaissait très bien puisqu'il venait également soigner ma grand-mère à notre domicile avant sa rentrée à l'hospice.

Comme beaucoup de gens à l'époque, il me surnommait *"le bâtard",* ce qui dans mon village ne me dérangeait pas outre mesure, mais m'a dérangé à Cempuis, tout du moins au début. Après, je me suis fait des copains et copines dans le même cas, voire pire.

Un jour, discutant de cela avec le très regretté Jean Saïdi, il me dit : « Cela vient peut-être du fait que toi et tes copains de classe êtes tombés sur la période considérée la plus dure, car des pions (anciens paras) étaient sous l'influence des évènements d'Algérie ».

Il est vrai que je me souviens très bien de plusieurs copains ayant eu des problèmes graves, dont un, tombé de l'échafaudage du château d'eau sur lequel il ne voulait pas monter à cause du vertige et un autre, par une claque magistrale, a eu un tympan détruit. À l'occasion d'une fin de sieste *"tête obligatoire sous couvre-lit",* un gars ne se réveillant pas, le pion n'a pas trouvé mieux que d'utiliser une fléchette qui s'est plantée dans une tempe du dormeur.

Que dire encore des vexations subies par les garçons et les filles à l'occasion malheureuse d'une diarrhée ou d'un pipi au lit. Sans oublier les passages à tabac en fonction des critères connus des seuls pions. Ou bien, encore, d'une partie de la nuit passée à genoux sur une règle en bois de 1 cm de section ? Et, de bonne heure, j'avais fanfare.

Il y avait aussi les coups de chaussons sur le dessus ou dans la paume de la main. Non sans oublier les cognons organisés par des pions, ainsi que le brossage des coups de pieds avec une espèce de brosse à cornichons pour enlever les traces noires se mettant dans les gerçures dues aux galoches…

Ne pouvant tout mettre ici de mes souvenirs positifs (très peu) ou négatifs, juste une dernière un peu plus gaie : en arrivant à Cempuis, je parlais un mélange de patois picard et de français *"normal".*

Monsieur Grenouillet, notre Directeur, venant dans la classe, demanda dans une phrase de remplacer l'adjectif *"chevaux vigoureux" ;* je lève le doigt et dis : *"costauds".* Je fus la risée de la classe et piquais un fard.

Dans sa lancée, il demanda de faire une phrase avec le mot *"pluie".* Moi, dans la mienne, pensant me rattraper, je dis : *« J'me trouvouai sous une pluie mouillante et pénétrante ».* Ce à quoi, passant sur mon patois, il me dit : *« Philippe, explique-toi sur une pluie qui ne mouille pas ! »* Je me suis embroillé et la classe a encore ri. Pour ne pas perdre la face, j'ai fait de même.

La communion

J'ai été placé à Cempuis pour rejoindre ma demi-sœur chez une nourrice alcoolo de première. Lorsqu'elle achetait trois steaks, l'un était pour sa vieille mère, un autre pour le gentil chien Pompon, le dernier, pour elle-même.

Nous, trois enfants en tout, avions du mou, pas toujours bien cuit, à manger. Quand nous parlions de cela aux voisins ou à l'école, nous n'étions pas crus et quant à Mr le curé, n'en parlons pas !

Et pour cause : le frère de cette nourrice était séminariste, elle-même était très pratiquante, de fait, nous aussi par la force des choses ; de plus, elle était en admiration devant Jean XXIII. Le jour de ma communion, pour protester, j'ai mis de la gouache rouge sur mon aube et cassé le cierge en chahutant avec un copain. Du coup, le curé a voulu me faire réciter trois *"Pater Noster"* et trois *"Je vous salue Marie"* me disant que j'étais odieux. Je lui réponds avec humour, *déjà ?... « Au Dieu, ha ! ha ! ha !, je pensais qu'il était unique ».* Ce qui ne m'a pas empêché de refuser de continuer à réciter le premier *"Je vous salue Marie"*, prenant conscience de ce que l'on me faisait dire, elle ne pouvait être à la fois la Mère de Dieu le Père et du Christ, son fils.

Devant l'insistance des uns et des autres, j'ai quand même fait ma communion, trouvant dans les cadeaux un motif valable.



Communion de Gisèle Steiner et sa sœur, Renée Chicard, le 3 juin 1956



Philippe en compagnie de Guy Sautet

Un malentendu consigné dans les archives cempuisiennes

10 Mai 2013

Gérard Weber, élève à l'OP de 1952 à 1961

La consultation des archives cempuisiennes me concernant m'a laissé sur ma faim. Toutefois, Christiane s'est montrée si convaincante que je viens, en cette Pentecôte 2013, partager ce souvenir avec vous. Si Gérard Gachelin est présent, il se souviendra certainement de cette affaire...

Voici tout d'abord un fac-simile de deux rapports rédigés le 23 mars 1955. L'un de la main de M. Carcaly, Surveillant Général, l'autre de celle de M. Girard, Surveillant.

Rapport à Mr le Directeur

G. Weber - Le mardi 22 mars à 18h15 j'aperçois de la fumée sortant des W.C garçons
Une rapide enquête m'apprend que G. Gachelin et G. Cuyoulueyns ont allumé des chiffons.
Je vais à la fanfare, j'interroge Gachelin et je lui prends une boîte d'allumettes (vide naturellement).
- A ce moment G. Weber, qui se trouve à côté me dit : "Ah! la vache".
- Cet élève refuse de donner toute explication et de faire des excuses.
Le lendemain il récidive - (Injure à un surveillant Voir rapport ci-joint
- J'exige pour cet élève la privation de vacances de Pâques. Il y a environ un an que je ne suis pas fait insulter. Je ne veux pas que cela recommence. Le SG
23-3-1955.

Le 23/3/55.

L'élève Weber, non seulement refuse de rejoindre les rangs avant l'entrée au réfectoire, mais se montre grossier et profère des jurons à l'adresse du surveillant. (M.... alors !..)
Je demande qu'il soit sévèrement puni. De façon générale, l'élève Weber manifeste son mauvais caractère au moindre ordre qui lui est enjoint
- A organisé le chahut au N.N. le 22-3-55 à 21h15.
et ne se prive pas de manquer de respect même par des insultes -

R. Girard

R. Girard.

- Vu Le SG

Je me souviens de manière très précise de l'incident qui s'est déroulé comme le décrit M. Carcaly, sauf que je n'ai pas refusé de donner une explication : je n'ai pas su. A Cempuis, en ce temps-là, l'expression *"Ah ! La vache"* était couramment employée pour manifester notre étonnement, notre enthousiasme ou encore notre sidération, elle signifiait quelque chose comme *"ah ! Ben ça alors "*. J'ai bien essayé de dire à M. Carcaly que je ne parlais pas de lui(1) mais il n'a pas admis mes explications, embrouillées il est vrai(2), et les a considérées comme un refus de répondre. J'ai également refusé de *"faire des excuses"*, mais c'est parce que je n'en comprenais pas l'objet et m'excuser revenait à reconnaître que je l'avais assimilé à un bovin ce qui était à des années lumières de ce que je pouvais penser de lui (nous le jugions sévère, mais nous l'estimions).

---

(1) Je le craignais bien trop pour oser une comparaison animalière douteuse, même si, comme l'a justement rappelé un Cempuisien dans un écrit récent, M. Carcaly ne frappait jamais un élève.

(2) Tout ce que j'ai trouvé pour essayer de le convaincre a été "*Ah ! La rosse*"; il n'a pas jugé ça mieux...

J'ai donc été privé de vacances sur un malentendu. A 9ans, je n'avais pas encore compris que les mots et les expressions n'ont pas le même sens pour tout le monde. Cette punition m'a légèrement contrarié mais pas autant que quelques années plus tard, lorsque le Directeur m'a obligé à partir chez mes parents alors que j'avais demandé avec insistance de passer mes vacances à Cempuis.

Pour parfaire mon portrait (document de droite), j'ai été repéré ce même jour, comme un dangereux fauteur de troubles doublé d'un grossier personnage. J'ai *"organisé le chahut au Nord-nord"*, je n'avais pas 10 ans et je faisais déjà très peur à ce M. Girard dont je ne me souviens que du nom. Heureusement, j'ai fini par m'assagir ; aujourd'hui, je ne fais plus peur à personne, je me demande même si je ne suis pas devenu poli...



Au premier rang : Fernande Estival, Monique Minel, Michelle Grégoire et Gérard Weber
Au second rang : Thérèse Lopert, Jacqueline Weber et Monique Palacio

Les vacances à Mers et les visites à l'OP

10 Mai 2013
Jeannine Le Bué, élève à l'OP de 1957 à 1969

A la Pentecôte, nous vendions les vêtements que nous avions fabriqués avec le professeur de couture. Les Anciens, venus se joindre à nous pour les Fêtes de Pentecôte, nous jetaient des bonbons.

Je préférais la colo de Mers-les-Bains plutôt que les vacances chez ma mère, c'est dire les bons souvenirs que je garde de ces nombreuses années à Mers et un bon souvenir de Mr et Mme Petit, nos directeurs de la colo. Les baignades, les sorties où je pouvais aller acheter des bonbons, etc.

L'OP, ce qui me reste comme souvenir, c'est surtout l'attente derrière les vitres à voir si ma mère venait me rendre visite. Ça, c'était dur !



Lili, Monique Henriet, Danièle Gareau, Janine Le Buhé, Christine Eger, Fatima Maleck

Ritournelle

12 Mai 2013
Anonyme OP années 60

J'entends ce soir, 9 mai, une chanson que nous écoutions au début des années 60 à l'OP. *"Green Fields"*, reprise aujourd'hui par les Brothers Four.

Il me semble qu'à l'époque elle était chantée en français ; mais par qui ? Peut-être Les Compagnons de La Chanson ? J'éprouve, à cette écoute, de la nostalgie, pas de regrets.

Musique assez emblématique de cette décennie, ressemblant aux jours passés à l'OP, des jours franchis un à un comme des vagues et que l'on oublie vite, pour avoir le courage de vivre ceux qui suivront ; une douceur apparente, mâtinée des tourments de l'incertitude du lendemain.

Verte campagne
Où je suis né
Verte campagne
De mes jeunes années



La ville chante
Mais je ne l'entends pas
Et moi, je rêve de toi, oh mon amie
Et moi, je rêve de toi, oh mon amie

Orphelinat Gabriel Prévost

Discours prononcé à la Cérémonie de dépôt de fleurs au Caveau de G.P. à la Pentecôte 2013

Didier Magne, élève à l'OP de 1963 à 1973







L'œuvre humaniste de l'Orphelinat Prévost, issue du siècle des lumières et des penseurs libres du 19e siècle finissant était, à l'origine, de nourrir, d'abriter et de protéger, d'instruire et d'élever une population d'orphelins et de cas sociaux, issus du sous-prolétariat voire des couches sociales les plus défavorisées.

Cette mission, à l'origine visionnaire, à l'opposé des courants éducatifs, politiques, sociétaux, défendus par des hommes précurseurs et engagés, aura connu un naufrage dans ce qui est parfois la face la plus sombre de l'être humain, cette lumière obscure qui pour garder bonne conscience ne pourra en justifier ni les déviances, ni les violences, et surtout pas le repentir.

C'est l'enfance qui donne à nos vies en devenir son ciel, ses paysages, la douceur des saisons à traverser. Cette enfance pure, jouet sordide pour des mains dépravées et violentes,

enfance pure et sans défense aux brûlures déviantes, enfance sauvée, car digne d'elle-même par-delà les sévices indignes.

Ces dix années passées à attendre de l'amour auront été comme une nuit qui attend l'aube : une recherche à jamais d'aimer le beau, de se porter vers l'autre sans en connaître toujours la raison, de transmettre cette part d'humanité humiliée, et finalement, de donner ce qui aura manqué. Comme l'exemple sain de ce qui aurait pu être…

L'enseignement à l'OP

12 Mai 2013
Pierre Cazenave, élève à l'OP de 1968 à 1974

La musique mérite d'être la seconde langue obligatoire de toutes les écoles du monde (Paul Carvel)

Le sport et la musique nous ont permis d'apprendre à jouer en équipe, à s'accepter et à se respecter.

L'enseignement scolaire était de qualité. Malgré des conditions parfois difficiles, surtout en hiver, nous avons bénéficié d'un environnement socialisant avec l'accompagnement d'une équipe pédagogique compréhensive.

Merci de m'avoir permis de me construire une vie qui me convient. Joyeuse Fête de la Pentecôte à tous depuis l'île de la Réunion.



1971 - Répétition de la fanfare avec Mr Simon sur la cour



Années 70 – Jany Lucas, Jean-Claude Poletto, Didier Lecutiez, Roland Guillaume, Patrice Blouin, Jean Delmas, Claude Ménager et Pierre Cazenave

Retour à la pension

12 Mai 2013
Régine Maublanc, élève à l'OP de 1964 à 1968

Je me souviens de ces sombres journées où nous reprenions la route de la pension, après de belles vacances, le nez collé contre la vitre, l'estomac tirebouchonné.

Nous avons pourtant fait ce parcours de nombreuses fois durant toutes ces années, sans doute parfois agrémenté de jolies couleurs champêtres, mais mon seul souvenir reste celui d'un triste paysage picard aux infinis champs de betteraves sous un ciel bas, avant qu'il ne pleuve des larmes.



Régine M, Marie-Jeanne L, Josiane B, Christiane B
et les garçons

Fêtes de la Pentecôte à l'OP

13 Mai 2013
Daniel Renaudin, élève à l'OP de 1937 à 1948

Cela me rappelle de nombreux souvenirs.

Le réfectoire était décoré de guirlandes en papier crépon. Il nous était servi à cette occasion un repas amélioré. La table des *"huiles"* avec le Directeur, les enseignants et le Président de l'Association ne nous intimidait pas. Ensuite, c'était la Fête. Durant ces deux jours-là, la discipline était relâchée.

C'est pendant une fête de Pentecôte que j'ai retrouvé un copain que je n'avais pas revu depuis près de quarante ans ! Une belle surprise ! Surtout que c'était à l'OP.

Epidémie à l'OP

Je me souviens avoir passé de nombreux séjours à l'infirmerie, étant de constitution fragile. J'étais un peu le chouchou de Madame Foubert, l'infirmière.

Et une année, il y a eu une épidémie. Il y avait des malades partout, les dortoirs étaient pleins ainsi que les couloirs et la grande salle. Des infirmiers sont venus chercher un de nos camarades pour l'emmener à l'hôpital. Il se cramponnait après la rampe d'escalier. Il s'appelait Jean Brunot. Il est décédé peu après à l'hôpital de Beauvais. Une de nos camarades en était restée handicapée, c'était Miriam Boutin. L'épidémie qui sévissait cette année-là était la poliomyélite ; elle avait fait beaucoup de ravages à l'époque !

Malheureusement, je ne peux venir à l'OP pour la Pentecôte cette année. Amitiés à tous les Anciens !

Au dortoir des moyennes

14 Mai 2013
Joëlle Maublanc, élève à l'OP de 1964 à 1968

On était encore chez *"les moyennes"* et j'avais une copine qui me faisait beaucoup rire ! PP était en effet tellement amusante ! Nous étions dans le même box au dortoir.

Un soir où on avait dû subir parmi d'autres, les affres de la surveillante B…, on avait eu droit au DTT pour venir à bout des poux. On avait donc, ce jour-là, décidé avec PP de nous amuser après l'extinction des lumières… et on avait eu l'idée que je viendrais dans son lit et que pour tromper la vigilance de la surveillante, je mettrais sur la tête de mon gros baigneur en celluloïd… que je n'ai d'ailleurs jamais récupéré, la serviette dont on nous avait affublées afin de retenir le produit anti-poux. J'avais remonté le drap sur la tête de mon baigneur, subterfuge dont j'ai entendu parler le lendemain…

PP avait une petite lampe de poche et nous nous étions collées sous ses draps pour nous raconter des histoires drôles… Nous avions imaginé un troupeau de moutons que nous emmenions chez un marchand de chaussures… On s'était payé des fous rires… imaginant que chaque mouton avait beaucoup de mal à rester assis sur les chaises du magasin, une marchande débordée… des boîtes à chaussures étalées partout, et un troupeau de bêêêêê… duquel elle ne venait pas à bout… courant partout et trébuchant dans les boîtes… On avait beaucoup ri de nos bêtises !

On avait fini par s'endormir dans le lit de PP… jusqu'à la visite du Surveillant Général (il devait bien être minuit et je m'étais demandé ce qu'il faisait à cette heure tardive dans le dortoir des moyennes !…). Ils s'étaient postés au bout du lit de PP (avec B…), le surgé m'avait collé la lumière de sa lampe sur le visage, ce qui m'avait bien entendu réveillée avec ordre, sans ménagement, de retourner dans mon lit. On en reparlerait le lendemain matin…

On avait pris un bon savon lorsqu'ils s'étaient aperçus que pour tromper la vigilance de la surveillante, mon baigneur avait servi de subterfuge… Pour la énième fois d'ailleurs, j'avais eu droit de la part de B…, le lendemain soir, à une bonne coupe… et je n'ai pas oublié le tapis de cheveux autour de la chaise qui trônait au milieu de sa cabine… Il y a des gens qui ont un don pour laisser la marque de leurs *"talents"* … et celle-là, je vous jure, elle n'en manquait pas !

Je passe sur la psychologie perverse du surgé… qui avait –mais je ne l'avais appris que bien des années après, de ma mère– fait le *"diagnostic"* qui était tombé à l'oreille du Directeur. Mes parents avaient donc été alertés à la visite suivante, sur la nature des *"relations"* dans lesquelles je pouvais me *"fourvoyer"*… ! Un peu médecin malgré lui le monsieur !!

Ah ! Ils s'étaient bien trouvés ces deux-là !



Dortoir des filles, presque pareil…

Tranches de vie à l'OP

15 Mai 2013
Annick Pestel, élève à l'OP de 1947 à 1956

Il est 3h du matin, le vent souffle rudement dans les arbres des alentours et je n'arrive toujours pas à m'endormir.

Ma chère Christiane, tu es ma *"tourmenteuse"* ! En effet, tu as mis ton énergie à nous demander de t'envoyer quelques souvenirs de notre enfance, et pour moi c'est très difficile. Je ne voudrais pas te décevoir en te laissant tomber, et le temps passe, passe, et rien ne vient. Alors cette nuit, au lieu de m'endormir sagement, j'ai essayé de faire remonter du fond de ma mémoire et de presque 60 ans de silence quelques anecdotes. Mais hélas, je suis à sec. Je vais donc laisser mes doigts écrire ce qui me passe par la tête, un peu à la façon de Prévert…

La première chose est l'arrivée à l'OP le 09 octobre 1947, avec un contingent de petits gars et de petites filles, qui se demandaient bien où ils arrivaient et ce que l'on allait faire d'eux. J'avais six ans et demi mais déjà toute une vie de misère et de souffrances. Après avoir revêtu l'uniforme scolaire dont cette magnifique paire de galoches qui montait au-dessus des chevilles (et allait me laisser dès ce premier hiver un horrible bracelet de croûtes dû aux crevasses, que les pionnes s'ingéniaient à nous faire frotter pour le nettoyer, mais sans succès). On mettait dessus de la glycérine, les jambes devenaient rouge feu, et la sensation de brûlure était insupportable et déclenchait de grosses crises de larmes dans les lavabos.

Donc, lors de cette arrivée à l'OP nous étions la cible des regards des plus anciens, et je me sentais très inquiète. Or, la tradition voulait que les plus grandes filles de l'OP choisissent une petite nouvelle, mais aussi un petit nouveau je crois, pour devenir *"leur petite mère"*. J'ai donc eu droit à la mienne. Cependant, d'un caractère très indépendant et rebelle, je l'ai vite découragée et je ne garde aucun souvenir de cette période qui aurait pu m'aider à m'adapter plus facilement. Je crois bien que cette tradition s'est éteinte très vite dans les années suivantes.

Ce que j'aimais beaucoup c'était les jours de promenade. L'hiver, nous étions en galoches bien sûr, avec des chaussettes qui avaient la désagréable habitude de me tomber sur les chevilles, d'où les bracelets de crevasses ! Mais nous avions aussi des capes noires ou bleu marine, comme les orphelines que nous étions presque, pour beaucoup d'entre nous, dont la capuche était resserrée autour du visage. Cela nous tenait chaud, et nous marchions le long de la route, en rang 2 par 2, en chantant selon l'humeur du jour. Au début des beaux jours, nous avions la chance de cueillir de jolis boutons de coquelicots blancs ou roses. Je n'en ai jamais revu de semblables depuis. Et puis l'été, nous prenions quelques épis de blé, égrenés et que nous mâchions longtemps jusqu'à en faire du chewing-gum. J'ai aimé ces promenades.

Lors de nos rencontres de la Pentecôte, ces dernières années, mes copes me disaient que nous allions souvent au Mont Saquin. Mais moi, je n'ai aucun souvenir de cette promenade ! D'ailleurs, mes souvenirs de l'OP sont enrobés dans une sorte de brouillard. Les seules promenades dont je me souvienne sont celles que nous faisions le long des routes. Il est vrai que dans les années 40 et 50 les voitures étaient presque inexistantes et ce n'était pas dangereux.

Les dortoirs ! J'étais au 1er étage droit du Tournaire avec les petites filles. Quatre rangées de lits, une grande armoire contre le mur du fond, dans laquelle nous mettions nos valises

pour les prochaines vacances, et un box pour la pionne qui nous surveillait. Et de l'autre côté de cette cloison, côté gauche du bâtiment, le dortoir des petits garçons.

Comme beaucoup de petits nous avions des moments de jeu intense, où nous oubliions d'aller au WC, tellement pris par nos activités. Balle au prisonnier sous le préau, glissades sur la glace provoquée par les seaux d'eau répandus par les gars la veille au soir, etc., et aussi ce talus en terre glaise (comblé par la suite pour devenir les WC actuels) que nous nous amusions à descendre en glissant, au grand dommage de nos petites culottes. Donc, le soir après la toilette au lavabo, la pionne faisait l'inspection du linge avant de nous coucher. Au pied du lit, nous devions montrer l'état de notre culotte et la sanction tombait ! Celles qui s'étaient oubliées en mouillant leur culotte, ou en glissant sur le talus de glaise étaient punies. À poil, en ligne les unes derrière les autres, la culotte sale sur la tête, on nous menait dans le dortoir des garçons et on nous faisait défiler devant eux. Je n'ai jamais eu aussi honte de ma vie.

Une fois par semaine nous faisions briller le carré (espace libre au bout du dortoir près des lavabos et du ciroir). Nous avions des patins et nous devions astiquer le plancher énergiquement afin de le faire briller.

Les repas étaient un bon moment, sauf pour ceux qui n'aimaient pas les plats servis. Par chance, je n'ai jamais été difficile et tout se passait plutôt bien. Je ne me souviens pas d'avoir eu faim, alors que des garçons dans l'adolescence devaient avoir toujours la dalle. L'odeur du café au lait du matin est encore dans mes narines.

Comme copes de classe j'avais ma cousine Evelyne Pellier, Nicole Caplet, Christiane Vieillescazes, Arlette Petit (externe), Anne-Marie Castano, Michèle Grégoire, Maryvonne Le Gall, etc., et chez les garçons je ne me souviens plus trop en dehors de Totor. D'autres noms me viennent à l'esprit, ma meilleure amie Renée Chicard, dite Chiquette, Andrée Gapennes et sa sœur Denise, Raymonde Tournemine, Marie-Josephe Duquesney, Monique Berthelot, Claude Delugeard, Christiane Brillat, et d'autres …

J'étais plutôt bonne élève, dans les 5 premiers de la classe en général et comme j'étais la plus jeune j'avais droit aux félicitations du Directeur lorsqu'il passait inspecter les classes en fin d'année scolaire. Mais je n'avais pas grand mérite, car j'étais assoiffée de connaissances et je passais mon temps à lire dès que mes devoirs étaient faits. Je m'amusais à apprendre les pages roses en latin du dictionnaire, et je lisais tout ce qui me tombait sous la main.

En récré, dans mes premières années d'OP nous apprenions à tricoter. Il fallait cueillir des branchettes de troène que nous rendions lisses afin d'enlever toutes les aspérités, et nous tricotions des gants, des moufles, des chaussettes, des écharpes… Nous faisions aussi des pantins, des pompons… Cet apprentissage ludique m'a servi toute ma vie et je continue toujours à *"bricoler"*.

J'allais oublier la musique ! Et pourtant quel bonheur de participer à la fanfare, tous les matins et soirs à apprendre à jouer, ensemble, en rythme, juste, et de voir M. Aubertin avec ses grands bras diriger son orchestre. Il était d'une patience admirable. C'est le professeur que je n'oublierai jamais. Grâce à lui, j'ai pu évoluer dans le bon sens.

Et les fêtes de la Pentecôte aussi ! Il fallait préparer le spectacle pour les anciens qui venaient nous rendre visite et faire revivre leurs souvenirs ! C'étaient de bons moments.

Mers, période estivale qui nous permettait de connaître les joies de la mer, du Tour de France, des grandes promenades là encore…

Voilà ce que je pouvais écrire cette fois-ci. Cependant je pense qu'il y a en moi, enfoui au plus profond, d'autres souvenirs qui ne demandent qu'à émerger. Mon médecin traitant souhaite (pour améliorer mon état de fibromyalgie) que je fasse des séances de psychothérapie. Je vous souhaite à toutes et tous une très belle Pentecôte. Avec toutes mes amitiés, Annick Pestel-Chapuis.

Moniteur éducateur à l'OP

15 Mai 2013
Gilbert Pruvot, surveillant à l'OP de 1972 à 1974

Plus de 40 années se sont écoulées. Les souvenirs sont flous, mais après quelques instants de concentration, les images reviennent peu à peu et avec elles un ressenti très tendre de cette période. Je suis arrivé avec mes cheveux longs, blonds et bouclés en septembre 1972, je n'avais pas 18 ans. C'était mon premier Job *"moniteur éducateur"*, pion pour les élèves. Si les images se font plus nettes, les noms et prénoms ne sont plus accessibles, sauf celui de C., une élève très sympa, brillante et pétillante. La plupart du temps, elle jouait au hand sur la cour. Elle pratiquait aussi le javelot. On chahutait souvent ensemble. J'entends encore sa voix, son rire étincelant. Tout le monde l'appréciait. Une mèche rebelle lui tombait sur le front, les manches retroussées, les chaussettes tombantes sur les chevilles. C'était sa dernière année à l'OP. Nous étions jeunes, nous avions presque le même âge… Je crois qu'elle m'aimait bien.

Des souvenirs me reviennent par flashes. Je vais procéder par extraction d'images, d'instants choisis, de ma mémoire pour les transcrire en texte. Je me rappelle m'être fait remonter les bretelles pour avoir conduit une Renault 8 grise appartenant à un collègue, dans l'enceinte de l'OP, alors que je n'avais pas le permis. Du voyage à Samoëns en 1973, 15 jours, dont 8 de pluie, à faire des goulottes autour de la tente. Des chansons à la guitare, on chantait toute la journée Moustaki *"Avec ma gueule de métèque"*… Avec L'OP, j'ai découvert la montagne. Depuis, j'y suis souvent retourné, en famille. Des extinctions des feux au dortoir qui n'en finissaient pas, des mises en rang difficiles (toujours une balle de hand qui passait) pour aller au réfectoire. Des soirées télé, sur ces sièges en bois, pliables, mais inconfortables, des répétitions appliquées de l'orchestre, sous la baguette de Monsieur Roger Simon. Je crois que C. jouait du bugle. On entendait souvent *"Petite fleur"* et *"Les oignons"* de Sidney BECHET.

Dans ma petite chambre au 1er étage, on n'avait pas encore la télé, je jouais un peu de guitare et j'écoutais des disques de Deep Purple, Status Quo, les Who, les Beatles, Maxime le Forestier, dans une ambiance tamisée, par les petites lampes rouges et bleues que j'avais installées. À l'OP, j'y suis resté 2 ans. Je m'étais juré qu'un jour j'y retournerais, et puis la vie en a décidé autrement, jusqu'à maintenant. J'embrasse ceux qui se souviendraient de ce jeune pion aux cheveux longs et mes amitiés aux amis Cempuisiens.



Gilbert Pruvot et Alain Berneron, pions, en 1973 devant la salle des fêtes



Fan de batterie et de musique,

Chorale de l'OP

15 Mai 2013
Hugues Rémy, élève à l'OP de 1965 à 1973

Jamais réactualisé, cet hymne, ce chant de guerre, cette chanson sur musique militaire reste dans ma tête depuis quelques dizaines d'années après l'avoir chantée dans les rues du village, ce qui avait pour effet de faire souffler un vent de panique sur ce petit bourg de l'Oise.

Un professeur de musique, bien plus jazzman que ses prédécesseurs, réussit à l'enlever du répertoire de l'harmonie pour les concerts donnés à l'extérieur de l'enceinte de brique rouge qui nous faisait frontière. La musique s'en trouvait adoucie, avec des accents plus jazz.

Mais une fois l'an, la réunion des Anciens durant les Fêtes de Pentecôte, ou bien une fête religieuse, nous obligeait à faire surgir de nos poumons l'air nécessaire pour que tous écoutent…

"La Cempuisienne"
Paroles et Musique de Marcel Aubertin

Marcel Aubertin et son épouse



Epais brouillard

16 Mai 2013
René Fressinet, élève à l'OP de 1962 à 1968

Souvenirs ! Souvenirs !

J'ai presque tout oublié. Est-ce bien ? Est-ce mal ?



Mêmes les paroles de la "Cempuisienne" ? Pentecôte 2012

L'hiver à l'OP

16 Mai 2013
Evelyne Pellier, élève à l'OP de 1948 à 1956

Qui se souvient des hivers rudes à Cempuis ?

Le soir, les garçons versaient de l'eau chaude devant la salle des fêtes jusque devant la cordonnerie et le lendemain, nous pouvions glisser sur la glace en file continue. Mais il faut savoir que pour mieux glisser, il fallait avoir des semelles lisses. Alors, que faire ?

Et bien, nous retirions le fer à cheval de caoutchouc sous nos galoches et je peux vous dire que c'était efficace. Parfois, la semelle se fendait et nous pinçait la plante du pied ! Qu'importe !

Ensuite, visite à la cordonnerie, je ne vous dis pas tous les compliments du *"bouif"* !



La cour sous la neige - hiver 1941-1942.
Mauricette et Odette Monlien



Gouache d'une élève de CE1
Classe de Madeleine Hospital - Années 60

Voyages à Cempuis, avec mon ami Claude Landard

16 Mai 2013
Roger Le Blévec, élève à l'OP de 1945 à 1955

La Pentecôte à Cempuis a toujours été chère à mon cœur, depuis ma sortie en 1955. Je crois avoir fait cette sorte de pèlerinage un nombre de fois assez conséquent, toujours avec le plaisir de rencontrer mes anciens camarades garçons et filles, d'anciennes *"copes".*

Les voyages pour l'OP étaient en train à vapeur puis en micheline jusqu'à Grandvilliers, puis à pied, avec sac à dos et couchage pour le camping en bordure du terrain de foot.

Je me souviens des trois jours de Pâques 1958 avec mon cher copain, Claude Landard, qui vient de nous quitter, reçus par le nouveau Directeur, Mr Grenouillet, installé depuis le 2 octobre 1957, de nos repas avec les élèves au réfectoire et le couchage dans une chambre de pion libre.

Mme Dabat était Surveillante Générale et nous considérait comme ses enfants.

Quel merveilleux séjour ! Merci l'OP



Brouette n°1 : Georgette Poisson, brouette n°2 : Fernande Estival
Roger Le Blevec, Claude Landard, Serge Greiner

Dur, dur, la vie à l'internat !

16 Mai 2013
Roland Guillaume, élève à l'OP sorti en 1972

J'ai cherché quoi écrire, je n'ai rien trouvé, qui soit conforme à quelques désirs d'un lecteur de jadis.

Je ne garde de ces 11 interminables années d'internement que des souvenirs sporadiques, morcelés, fugaces et confus. Ils ont cependant tous un point commun : ils sont tous insupportables, ils incommoderont bien davantage qu'ils ne distrairont.

Je me souviens avoir traîné un million de paires de chaussures à tourner en rond dans cette inoubliable cour de récréation ; seuls les ours dans leur cage s'ennuient autant, sauf qu'ils n'en ont peut-être pas conscience.

L'internat à l'OP était un calvaire dont je ne me suis jamais complètement rétabli. Dans cette école des pauvres, j'ai appris à détester mes semblables, à présent.

L'OP, c'est une nausée permanente, ma vie en est pourrie jusqu'à la fin des temps.

L'OP, un certain regard

16 Mai 2013

Sylvain Lansard, pion à l'OP de 1972 à 1973

J'ai été pion à l'OP avant de partir à l'armée en décembre de la même année.

Premières impressions en arrivant à l'internat : l'austérité des bâtiments, tout en brique, la grande cheminée, et ma chambre sous les toits sombres et tristes. Souvenirs succincts, en vrac :

Le vocabulaire en argot cempuisien : *"T'es secquenne"*, je n'en connais pas l'orthographe, ce que me disaient souvent les filles pour me dire que j'étais maigre. *"Aller à pommes"*, *"Avoir un ou une cop"* ;

Les garçons qui se bagarraient pendant les récrés, les mains entourées de papier de verre ;

Les répétitions de la fanfare : j'ai toujours l'air en tête, et le fredonne de temps en temps ;

Les soirées entre pions, on écoutait Brel, Brassens, Reggiani, Le Forestier, Lama, Led Zeppelin, Pink Floyd... ;

Les surveillances de cantines, pas toujours *"fastoches"* ;

Le jour où un jeune de mon groupe s'est ouvert le genou sur un silex en jouant au foot (il me semble que c'était Jean-Marc Lebas) ;

L'épidémie de grippe en février 73, on avait réquisitionné un dortoir pour servir d'infirmerie qui affichait complet ;

Les dimanches de visite, on partait avec les jeunes qui n'en avaient pas…

Et la vie continuait.



Sur la pelouse, Francis R, Christiane B
Sylvain L (un mono), Joëlle M, Thierry R

Le secrétariat avec Mlle Vacher

18 Mai 2013
Andrée Le Blevec, élève à l'OP de 1945 à 1949

Lors du décès de Mlle Vacher, des anecdotes me sont revenues à l'esprit, puis, je les avais gardées en pensée ; elles rappelleront peut-être des souvenirs à certains de mes camarades, aujourd'hui.

J'ai eu la chance d'avoir Mlle Vacher comme professeur, pendant trois années scolaires. Mes camarades de ces années, J. Kubacka, G. Hernandez, D. Lardant, J.Billo, R. Sautereau, R. Noël, R. Monnier, se souviennent comme moi de sa gentillesse et de sa douceur pour faire passer son éducation à ses élèves.

J'avais une certaine complicité avec elle : parfois, elle me demandait deux à trois cheveux pour raccommoder ses bas filés. Il faut dire que la couleur blonde de mes cheveux s'harmonisait avec celle de ses bas.

Une autre fois, alors qu'elle logeait dans une chambre sous les toits, elle était malade, il m'est arrivé avec une camarade de lui faire une infusion et de lui poser des ventouses.

Puis est arrivée la date de passage de l'examen du C.A.P. d'employée de bureau, pour les filles. L'épreuve avait lieu à Paris où elle nous a accompagnées, nous étions deux. Nous avions mangé un sandwich dans un square du 20e entre deux épreuves. J'ai l'impression que c'était hier, et pourtant !

Malgré le bon enseignement de Mlle Vacher, ma paresse a eu le dessus, je n'ai pas eu mon C.A.P.

Je l'ai revue souvent après ma sortie sans jamais oublier une carte en vacances et une en fin d'année.

Quelques années après, pour me consoler d'une déception amoureuse, elle m'offrit en cadeau un dé à coudre en argent. J'avais été très touchée par ce geste. Encore maintenant, lorsque je couds, mes pensées vont vers elle. Mais j'ai oublié complètement la sténo.

Merci encore Jenny, je ne vous oublierai pas.

Des souvenirs bien lointains

18 mai 2013
Raymond Dupont, élève à l'OP de 1947 à 1958

Les plus marquants ?

Ce fut après ma sortie, mes premières vacances à Sète avec Roger Guillot et François Augendre. Nous avons traversé la France, eux en scooter et moi en mobylette : nous avons mis trois jours. À Sète, nous avons revu Michel Sirot et avons passé trois semaines mémorables. Nous avions déniché un petit restaurant et tous les midis nous y allions déjeuner : la patronne nous avait *"à la bonne"* et nous appelait les mangeurs de frites.

Puis ce fut l’armée de l’air comme radariste et destination l’Algérie, mais bizarrement je n’ai que de bons souvenirs. Je suis resté un an à Oran. J’ai pris l’avion assez souvent, c’était au moment de l’Indépendance. Le Colonel de la base nous envoyait à la plage et un jour,

surprise : en sortant de l'eau je tombe sur Jean Saïdi ! Je lui dis « *mais qu'est-ce que tu fais là* ? Il me répond : *ben, comme toi, je me baigne* » !

Puis à mon retour du service militaire, je me suis installé dans un foyer de jeunes travailleurs et là, je tombe sur un cempuisien : Alain Fourrier qui est maintenant comme un frère, puis deux autres cempuisiens se sont joints à nous (Gérard Weber et Michel Cointrelle) et comme je suis un sportif dans l'âme, je les ai accompagnés. Pendant au moins deux ans, nous avons fait de l'athlétisme. Cela nous a bien occupés et finalement on s'entendait bien. Au début j'ai eu du mal à m'y remettre, car j'avais vingt-deux ans et le sport de l'OP était loin.

Ma vie a été jalonnée de cempuisiens. Une année, nous sommes allés à Cempuis pour la Pentecôte, c'était en 1967 et là, j'ai rencontré ma future femme (une cempuisienne, Monique Minel). Nous nous sommes fréquentés deux ans environ puis la décision a été prise : mariage en 1969 (défense de rigoler).

Je vous le redis, mon existence a été marquée à vie par l'OP car j'ai été invité au mariage d'Alain et Bernadette Fourrier puis témoin du mariage de Gérard Weber qui lui était témoin de mon mariage.

J'ai aussi quelques petites anecdotes à vous raconter :

J'ai involontairement mis le feu au hangar du verger ; nous faisions un feu à côté pour griller et manger un merle. Nous étions quatre à le partager ; mes copains ne m'ont jamais dénoncé, mais Mme Dabat n'était pas dupe !

Un autre jour, j'étais perché dans un arbre (un grand hêtre) avec un copain, nous étions occupés à clouer des planches pour notre cabane quand tout à coup, attiré par le bruit, le directeur M. Contini nous a demandé de descendre. Nous faisions le *"mort"* puis au bout de cinq minutes, nous décidons de voir si le directeur était toujours au pied de l'arbre : je laisse tomber une planche volontairement pour voir sa réaction et, le directeur étant toujours là, il nous ordonne de descendre, ce que nous fîmes. Nous avons été réprimandés seulement verbalement (il portait vraiment bien son nom de Petit Père). Il était gentil de nature, ce qui n'était pas le cas de sa femme. En effet, un jour à Mers, elle nous ordonne de la débarrasser de trois ou quatre chatons qui avaient élu domicile près de chez elle. Nous les avons jetés par-dessus la falaise : j'espère qu'ils n'ont pas souffert. Aujourd'hui, c'est elle qui passerait la falaise.



Michel Cointrelle, Raymond Dupont et Gérard Weber
sur la jetée du Tréport

Un hommage aux Morts pour la France de 1945

Le 18 mai 2013

Discours prononcé dans la cours d'honneur par Roger Le Blévec, élève à l'OP de 1945 à 1955



Roger Le Blévec dans la Cour d'Honneur de l'O.P
lors de la Cérémonie de Pentecôte 2013.

Mesdames, Messieurs, Chers Amis,

Le 21 décembre dernier, la fin du monde programmée par le calendrier Maya, puis démentie par les spécialistes de cette civilisation et repris dans un pataquès médiatique, nous prouve que l'homme a toujours été angoissé, qu'il joue *"à se faire peur"*. Un historien disait même que cela fait partie de notre patrimoine culturel.

Cette peur, nos anciens –dont les noms sont gravés dans le marbre– l'ont surmontée par leur courage et leur sacrifice, pour la liberté et la paix des peuples.

Avec ma sœur Andrée, aujourd'hui présente avec nous, je voudrais joindre à cet hommage, notre papa René Le Blévec, tué sur le champ de bataille en 1945, laissant notre maman veuve et trois orphelins. Je vous lis son dernier courrier :

« Chers enfants,

Recevez de votre papa en campagne tous ses souhaits de Bonne et Heureuse Année et d'être bien sages pour ne pas faire enrager votre maman. L'année 1945 sera décisive pour la fin de la guerre, et le prochain Noël, nous serons tous ensemble.

Votre papa qui vous embrasse bien fort, embrassez votre maman pour moi ».

Ce Noël, c'est ici, dans ces murs que nous l'avons passé, sans lui.

Notre pensée va vers tous ces braves.

Si vous le voulez bien, observons une minute de silence.

Les années cinquante à l'OP

18 Mai 2013
Lucien Duflot, élève à l'OP de 1953 à 1963

Cempuis, dix ans de mon enfance et adolescence entre 1953 et 1963.

Je me rappelle des grands dortoirs, au réfectoire de grandes tables où étaient mélangés grands et petits ; ces derniers avaient du mal à manger à leur faim. À son arrivée, le nouveau directeur, Mr Grenouillet, institua des box de quatre dans les dortoirs, et des tables de six où la répartition de la nourriture était plus équilibrée. Nous mangions les produits du potager et du verger.

Pour ma part, j'ai appris la menuiserie avec Mr Billy, la musique avec Mr Aubertin, dix ans de solfège, chorale, le sport avec Mr Oulerich (que j'aurais bien aimé revoir) avec les disciplines de l'athlétisme, le hand-ball et le volley. Grâce à l'Institution, j'ai toujours pratiqué le sport course à pied, cyclotourisme et j'adore la musique tous genres confondus.

Mes vacances étaient bercées entre Mers-Les-Bains, Méribel-Les-Allues et Saint-Martin d'Ardèche où nous pratiquions le canoë-kayak.

Nos parents venaient nous rendre visite une fois par mois.

À ma sortie de l'OP en 1963, Étienne Gunther et son épouse Jeannine (tous deux décédés) m'ont hébergé pendant un an, trouvé un emploi et un foyer et m'ont guidé durant toute ma vie d'adulte. Je leur rends ici hommage. De la même façon, Henriette Tacnet, Mr Mme Paris ont aidé bien d'autres élèves. L'association I.D.G.P., à l'époque, avait ce but. Les temps ont changé.

J'ai été heureux de revoir quelques anciens et l'OP durant cette Pentecôte.



OP début des années 60 : à l'extreme gauche de profil Gérard Hemery
au centre Daniel Juillet Lucien Duflot Jean Pierre Jarkoff

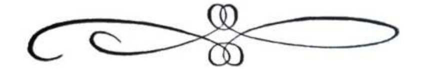
Abécédaire d'une cempuisienne

Christiane Boulay, élève à l'O.P. de 1963 à 1973
16 Mai 2013

Amitiés de l'enfance, le temps de jouer à la marelle,
Bonbons partagés, les roudoudous et les sucettes,
Caramels mous et carambars,
Dominos, osselets et malabars
Étoile en décalcomanies posées comme un tatouage,
Farandoles et rondes joyeuses,
Guirlandes multicolores et lumineuses,
Hirondelles des fenêtres aux beaux jours du printemps,
Iris mauves du jardin près de l'étang,
Jacques a dit "lever la main" "1, 2, 3, soleil"
Karaoké des refrains de Claude François, Jo Dassin
Liberté rêvée les soirs de spleens, au clair de lune
Mers-Les-Bains en été, le bonheur à la colo
Nuages à l'horizon du haut de la falaise,
Orphelinat Prévost derrière les murs de briques,
Photographies jaunies dans l'album de souvenirs,
Que reste-t-il de nos amours d'adolescence,
Rythmant nos jours et nos nuits tourmentées,
Soupirs et larmes retenues à la Gare du Nord,
Toupie en bois peint nous invitant au vertige,
Uniforme, communauté, en rang par deux à l'internat
Village du Beauvaisis, Cempuis, pour dix ans, nos racines
Wagner aurait pu y écrire une tragédie, un opéra
X, la belle inconnue de nos devoirs de maths
Yoyo, petit jouet à élastique, qui monte et qui descend,
Zou, c'est la quille ! Adieu l'O.P.



Jour de visite avec ma Maman Arlette, j'ai 10 ans.



Parcours d'un surveillant de l'OP

Bernard Lefère, Surveillant à l'OP de 1963 à 1964, Mono à Mers de 1966 à 1978

Ne pouvant venir à la Pentecôte me joindre à vous, je vous joins mon témoignage de Mai 2009, celui d'un Cempuisien de cœur.

Ayant raté mon bac, mes Parents m'avaient donné le choix : devenir Surveillant pour gagner un peu d'argent et refaire une année au lycée ensuite, ou alors, c'était *"la vie active"* ! Je suis donc arrivé à Cempuis à l'âge de 18 ans et je peux vous assurer que de voir ces murs en briques rouges et cette cour fermée avec des tours ressemblant à des miradors, j'avais l'impression d'entrer dans un camp de concentration ! (je comprends les terribles angoisses des petits de 5 ans arrivant là ...).

J'ai été *"briffé"* par un pion plus ancien (un Breton alcoolique dont je tairai le nom) qui faisait la *"paire"* avec moi chez les *"Benjamins"*. Il m'a fait *"voir"* comment il fallait s'y prendre pour se faire craindre et respecter... je ne m'étendrai pas plus longtemps là-dessus. J'ai essayé de mon mieux durant cette année d'intéresser les enfants et de donner du sens à ces balades pas folichonnes (ex. le petit Mont-Saquin, voir sur la Galerie photos, et la croisée des routes de Grandvilliers et Cempuis où je me trouve, appuyé sur un petit dont je ne me souviens plus du nom (on était allé voir ce jour-là le château de Fontaine-Lavaganne).

Mon bac en poche, je suis devenu étudiant, puis professeur d'EPS, et ayant mon diplôme de Moniteur de colonie de vacances, c'est tout naturellement que je fus amené à *"officier"* à Mers comme mono (avec Gil Arnaud et Gérard Vergely comme Directeurs). J'ai alors tout fait pour que les petits Cempuisiens oublient leur internat et j'ai essayé (avec mes collègues bien entendu) de leur apporter un peu de bonheur, de rêves par les jeux, les chants, les veillées, les activités manuelles (*"aller à moules"*, fabriquer des montgolfières en papier japon...) et les distractions (petits chevaux de Madame Verdier sur l'esplanade –salut à toi Francis Rochemir et merci pour ce bon souvenir–). Vous devez aussi vous rappeler des bonbons que vous donnait la grand-mère de celle qui est devenue ma femme... elle avait une cabine juste à côté de celle de la colo !

Pour terminer, je vous remercie pour vos commentaires élogieux à mon égard. Je regrette de ne pas être Cempuisien –comme l'a écrit Gérard Knopp sur la Galerie photos–, mais Cempuis m'a beaucoup marqué après tant d'années passées avec vous. Ça me fait chaud au cœur de vous voir tous aussi soudés dans le souvenir en lisant vos commentaires sur la Galerie photos et le bulletin du Cempuisien. Mes amitiés à tous.



Pique-nique au Bois de Cise, Années 60
Simone, épouse de Jean Petit le Directeur de la colo, le jeune debout xx, Bernard Lefère, le mono, Didier Magne, Christian Poletto, Loïc Gallais, Daniel Cailleux, Alain Omari, Alain Bouchichit, Francis Rochemir, Philippe Ballinger, Jacques Koch et Christian Benguigui

Un Cempuisien au Régiment en 1948

Roland Léonard, élève à l'OP de 1934 à 1944

C'était en 1948. A l'époque le service militaire était obligatoire. Je travaillais à la Compagnie des Compteurs (eaux et gaz) à Montrouge comme dessinateur petites études et je gagnais bien ma vie. Je n'avais aucune envie de faire mon service militaire, mais voilà, je suis convoqué au régiment comme artilleur à Alger. J'avais 20 ans.

J'avais proposé à l'état-major à Alger de payer pour éviter de faire mon service militaire à l'armée que je n'aimais pas (suite à mon éducation à Cempuis). Ma proposition fut refusée et je dus partir en Algérie.

Le transfert vers Alger se faisait sur un bateau plat de débarquement de la dernière guerre, LAITA. La traversée fut horrible : la mer était mouvementée et le bateau gitait à près de 45° ; nous nous demandions s'il n'allait pas couler. J'étais déjà dégouté de l'armée !

A Alger, je fus détaché au commandement du Fort de l'Empereur, situé en hauteur d'Alger. Je devins le dessinateur du colonel Blanchet qui avait été professeur de géographie. Ma tâche était de dessiner une carte géographique de toute la côte, de Tunis, Alger, Casablanca, où étaient installés les différents régiments.

Il y avait un adjudant-chef corse (Gudicelli) qui ne m'aimait pas beaucoup du fait que je travaillais avec le colonel. Souvent il voulait que je fasse des corvées et me supprimait des sorties (heureusement les murs du Fort n'étaient pas très hauts et il était assez facile de *"faire le mur"* !).

Parfois, j'allais en ville pour acheter du matériel de dessin : rouleaux de papier canson, crayons etc. En rentrant, j'étais chargé de mes achats. Le précité adjudant se trouvait devant le portail du Fort. Quand je voulus passer sans saluer, il m'arrêta en me demandant de le saluer. J'avais beau lui expliquer que je ne pouvais pas du fait que j'étais chargé du matériel pour le colonel, il y en avait rien à faire. J'ai donc salué en faisant tomber tous mes achats. Quand il m'a demandé de les ramasser, je n'ai jamais voulu le faire et je lui ai dit de voir le colonel ! Il était donc obligé de les ramasser lui-même. Depuis, j'avais un Corse comme ennemi dans le Fort de l'Empereur. Je lui avais expliqué que nous étions au régiment par obligation et que j'avais même voulu payer pour ne pas être obligé de faire mon service militaire d'un an, que lui était un engagé depuis beaucoup d'années. Je lui ai demandé pour quelles raisons il était toujours sur le dos des appelés. Il était probablement frustré d'être un simple adjudant d'après tant d'années de service.

Le jour de grandes manœuvres à Cherchell sur la plage au bord de la mer, il y avait un autre régiment avec des canons de 125 Flack pour des exercices de tirs. C'étaient des artilleurs et nous étions le poste de commandement sur un monticule les surplombant. Nous étions en campement avec des tentes et le soir, nous dormions à même le sol avec des températures dans la journée de 3O à 35 °C ! Cet adjudant nous faisait faire des marches forcées, avec le fusil sur l'épaule, crosse en l'air. Si bien que certains de mes copains n'en pouvaient plus et risquaient de tomber. J'ai donc refusé de continuer à marcher et lorsque l'adjudant est venu vers moi pour m'obliger à marcher, j'ai refusé de nouveau et je lui ai mis mon fusil sur le ventre en lui disant que c'était imbécile de nous faire marcher sous une telle chaleur... Je fus consigné et obligé de faire la garde de nuit sous un froid glacial. Souvent je tombais de sommeil et cet adjudant contrôlait régulièrement que j'étais à mon poste.

Le lendemain je devais prendre mon poste de commandement, c'est-à-dire, m'installer sur un promontoire avec une table et des écouteurs pour écouter les deux télémètres qui se

trouvaient à distance afin de déterminer le point de jonction pour suivre l'avion qui traîne une chaussette rouge et blanche afin que le lieutenant puisse donner ordre de tirer aux artilleurs installés sur la plage. Je m'installe donc sur ma place à côté des officiers. J'avais entendu qu'un général devait venir pour l'inspection. Je somnolais à moitié et le lieutenant me demandait ce que j'avais. Je lui disais que j'avais les yeux brouillés car j'étais de garde de nuit auparavant et que je n'étais pas capable de faire mon travail correctement. Il me demanda qui m'avait fait faire la garde de nuit. Je lui précisais que c'était l'adjudant Gudicelli. Il rentra dans une colère noire et le convoqua de toute urgence en le traitant de tous les noms et en lui expliquant que le général de la Place d'Alger allait venir pour assister aux manœuvres. L'adjudant n'a pas bronché et est reparti tout penaud. Je m'étais vengé ... provisoirement !

Après discussion avec le lieutenant, j'ai repris ma place pendant que l'avion avec sa chaussette survolait la mer et que les télémètres m'avaient donné les coordonnées de la chaussette, je pouvais déterminer l'angle de tir et indiquer au lieutenant qu'on pouvait tirer. Celui-ci transmettait au colonel qui donnait l'ordre de tirer aux artilleurs sur la plage. Malheureusement pour le général qui observa le manœuvre, la chaussette ne fut pas abattue au grand désespoir des officiers présents …

Cet épisode confirma que l'adjudant m'en voulait encore plus et profita de l'affaire du *"fusil sur le ventre"* pour porter plainte à l'état-major d'Alger qui ne pouvait faire autrement que de me coller 8 jours de prison avec *"la boule à ras"*. Je couchais dans ma cellule avec un chat comme compagnon et dans la journée, je pouvais continuer à dessiner ma carte dans un bureau près du colonel ce qui ne faisait, bien sûr, pas l'affaire de l'adjudant qui devenait de plus en plus teigneux auprès de mes copains.

Un jour, un nouveau lieutenant revenant de l'Indochine devint le responsable du Fort auprès du colonel. Un homme très ouvert, un baroudeur avec lequel je me suis bien entendu. Je lui montrai le travail que je faisais, c'est-à-dire la carte géographique de toute l'Afrique du Nord avec les installations militaires. L'ambiance dans le régiment avait complètement changé. Il comprenait bien que nous étions des appelés et que nous n'étions pas forcement *"passionnés"* d'être là. Peu de temps après l'arrivée de ce lieutenant, une circulaire parut qui indiquait le départ des quelques engagés. Sur cette liste, l'adjudant Gudicelli était mentionné. Au moment du départ de ce groupe sur un camion vers le port d'Alger, je suis venu le voir pour lui souhaiter de revenir et que là-bas il puisse faire son vrai métier de soldat, sans emmerder les appelés que ne demandaient rien d'autre que de rentrer chez eux.

Dans le régiment il y avait des Parisiens de tous les milieux. Il y avait en outre des appelés venant de Belleville : des débardeurs qui montaient du matériel dans les immeubles de plusieurs étages à mains nues, donc très costauds. L'un d'entre eux avait pris la décision de me prendre sous sa protection quand certains appelés m'embêtaient (étant de petite taille 1.60m). Il y avait aussi deux jumeaux de 1,80 m dont la ressemblance était si parfaite que quand l'un des deux était malade à l'infirmerie, l'autre le *"remplaçait"* de temps à temps. Au Volley-ball je me trouvais en milieu pour les passes entre Francis et Claude. Je criais : *« à toi Francis ! »* et je passai à Claude ce qui déroutait souvent les adversaires (c'étaient les officiers). Chaque semaine nous descendions à Alger pour faire du volley.

Chaque semaine, nous avions la permission d'aller en ville. Lorsque je recevais un peu d'argent de la Compagnie des Compteurs, j'invitais mes camarades, à Alger, pour manger des frites. Lors de l'une de ces balades en ville, une voiture roulait lentement à côté de nous pour nous accidenter. Un des débardeurs de Belleville arrêta la voiture et la souleva à l'avant tout seul. Les passagers eurent tellement peur qu'ils quittèrent la voiture en courant…

Nous étions 6 copains et un de mes amis, Powel, fils d'un concessionnaire de voitures à Alger, nous promenait parfois en voiture et nous payait des repas. Un autre était responsable dans la cuisine et nous passait des tablettes de chocolat à nous rendre malades (crises de foie !).

Nous étions aussi chargés d'éplucher des patates qui diminuaient de volumes pour devenir un carré ; il y avait plus d'épluchures que de pommes de terre...

Un autre jour, nous sommes convoqués par l'état-major d'Alger pour défiler sur la Grande Place. Le commandant Larret nous réunit dans le Fort pour nous expliquer la procédure du défilé. Malheureusement pour lui, en arrivant sur la place où nous étions tous réunis, nous nous aperçûmes qu'il portait son callot à l'envers ! Nous fûmes pris d'un fou rire et il repartit comme il était venu.

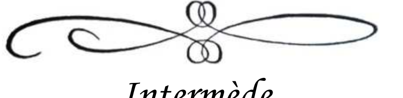
Je fus désigné comme serre-file, c'est-à-dire qu'en marchant je dois établir la cadence : *"une-deux-une-deux"* et la troupe suit la cadence du serre-file. Pour l'occasion, nous étions tous bien habillés avec une chéchia rouge sur la tête, une ceinture en tissu rouge, des guêtres blanches, nous étions superbes. Arrivés à la Grande Place d'Alger, tous les régiments étaient réunis en ordre de marche. A la tête de chaque régiment se trouvait son commandant à une distance de 10 mètres du régiment en marche. Sur la Grande Place il y avait une estrade où se trouvait tout l'état-major, le préfet, le gouverneur et toutes les sommités d'Alger.

Au moment de passer devant l'état-major, le serre-file doit indiquer *"tété droite"*. Puis le régiment reprend sa marche et comme serre-file je donnais la cadence. Malheureusement, ayant eu un retard dans mon pas, le régiment avançait à contretemps, comme un troupeau de moutons, en vagues successives. Je n'ai pas pu corriger le *"une–deux"* malgré tous mes efforts pour redresser la situation ! Le colonel Blanchet, superbe dans son costume élégant de colonel, ne se doutait de rien !

Arrivé au Fort de l'Empereur, le colonel –ayant reçu un blâme de l'état-major– nous priva de sortie à Alger pendant 8 jours (ce qui ne nous empêcha pas de faire le mur).

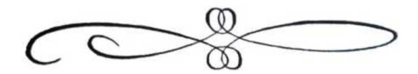
A mon départ pour la France, je fus nommé sergent-chef par le colonel Blanchet pour services rendus !

NDLR : Dans le Cempuisien n° 194, Roland raconte la période 1939-1944 dans *"Exode d'un Cempuisien"* puis sa sortie dans *"La vie après Cempuis"*.



Intermède

« C'est ce livre que je veux ! » Et Lulu l'eut et enfin Lulu lut. (Raymond Queneau)



Essai sur la politesse

Gérard Weber élève à l'OP de 1952 à 1961

Texte sans titre, écrit en 1958 ou 59 (j'avais 14 ou 15 ans), conservé par les Archives de Paris dans le dossier de Gérard Weber et retranscrit mot pour mot. Sans doute écrit comme punition à la demande de ...?

Je vais essayer de définir une partie de la politesse, non pas comme je pourrais la penser, car je suis incapable de fournir une explication sensée à la suite d'un raisonnement personnel, et cela, ce sont les gens polis et spirituels qui le disent. Je vais donc tenter de reproduire ce que doit être la politesse d'après certaines expériences dont j'ai subi les conséquences.

Il est certain que je ne suis pas poli du tout, je suis même insolent. Il me suffit donc de déterminer mes impolitesses pour savoir ce qu'il ne faut pas faire et, par déduction, la façon dont il faut se tenir pour éviter les si fréquentes visites au bureau dont je suis sujet.

Une des grandes règles de la politesse, c'est de ne jamais contredire la parole d'un supérieur. Pour donner un exemple concret, je vais vous raconter une aventure. Je jouais au ballon contre le mur du préau, je précise que c'est de la main dont j'usais pour lancer le ballon, lorsqu'un monsieur digne et supérieur donne l'ordre de cesser le jeu. Bien sûr, c'est moi qui possédais la balle à ce moment. Je lâche donc la balle, mais je grommelle en moi-même, je sors en ouvrant la porte du pied. Ô malheur à moi ! Jupiter est outragé de ce geste et me rappelle en levant la main droite. C'est alors que ne trouvant pas ce surcroît d'attention logique, je provoque la mort elle-même en refusant de venir aux pieds du grand homme. Et, bien sûr, il me dit la phrase immortelle : *« Weber, va au bureau »*. J'en demande la raison, ma question passe bien au-dessous de l'élévation d'esprit du monsieur. Je suis donc bien obligé d'aller au bureau. Là, la politesse exige encore que *"l'état-major"* me donne tort sans aucune forme de procès.

De même, si les collègues du monsieur dont je viens de parler veulent être polis, il faut, qu'à son exemple, ils me *"harponnent"* à la première occasion. Cette politesse, si resserrée en certains points s'élargit considérablement en d'autres.

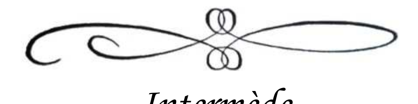
Par exemple, une personne qui connaît la vie privée de mes parents et c'est normal, se permit de la raconter à un surveillant qui, je suppose, n'a pas à la connaître. Je vous écris la phrase telle qu'elle fût dite : *« Il est vrai que lorsque les parents sont en désaccord !... »*. Elle expliquait, je crois, les raisons de mon inconduite. N'auriez-vous pas été indigné de ces paroles à ma place ? Pourtant, la politesse exige que je les accepte sans aucun rictus ni désappointement.

Et pourtant, je suis poli avec mes professeurs, c'est une consolation ! Mais non, c'est simplement parce qu'ils me notent. Si je ne *"léchais pas les bottes"*, je ne serais pas si bien classé. A tout hasard, je signale que je tire cette observation d'une confidence que l'on m'a faite sur mon esprit. Bien sûr, la politesse veut que celle-ci soit vraie...

Je ne vous ai peut-être pas dit pourquoi j'écris cela en ce moment ? Et bien voilà : un monsieur m'a demandé de lui montrer un illustré ; il m'a bien précisé qu'il ne voulait pas me le prendre, il voulait donc que je lui prête. Or si je ne connais pas la loi à fond, je crois pouvoir affirmer que le prêt d'un objet n'est pas obligatoire ? Cela n'empêche nullement que la politesse exigeait que j'exécute l'ordre, car c'était un ordre, sans discuter. J'ai osé refuser et la politesse a encore voulu que j'aie tort.

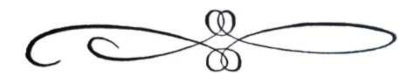
Cette même politesse va peut-être me reprocher mes libéralités d'écriture. De toute façon, je ne pouvais pas faire ce qui m'était demandé. Si j'avais été poli, je n'aurais pas critiqué certaines personnes qui se reconnaîtront. Cependant, au mensonge, au faux repentir et à la flatterie, je préfère la vérité, même si elle m'est néfaste car malgré tout ce que l'on dit de moi, j'ai tout de même une personnalité et des idées propres et personnelles. Si je critique toutes ces vérités, je n'en demanderai jamais la réforme, car le monde entier est basé sur la flatterie et l'excès de zèle. Regardez autour de vous, parlez, souriez à vos subordonnés, vous verrez, ils parleront, ils souriront comme vous.

Cette politesse a été définie il y a déjà longtemps par un grand écrivain français : La Fontaine.



Intermède

Aujourd'hui est le premier jour du reste de ma vie. (Victor Hugo)



Peu de temps avant sa mort, Roger Grappey nous a adressé ce qui restera son dernier texte.

« Cher Gérard, Cela nous ferait plaisir de voir ces quelques lignes paraître dans le Cempuisien. A l'avance merci (R. Grappey 611 Parc Foch 77100 Meaux) »

Année 1935

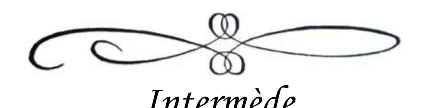
Roger Grappey élève à l'OP de 1942 à 1952

A l'hôpital situé à côté de la rue de la Gare du Nord, Maman s'y trouve pour mettre au monde un garçon, trois ans après avoir donné la vie à ma chère sœur Jeannette. Le nord de la France étant envahi, ma Maman a trouvé de me placer dans les Landes dans une maison tenue par des sœurs d'Eglise.

J'y suis resté jusque l'année 1942 où j'ai été dirigé à Cempuis. Trois ans se sont écoulés et toute l'école, y compris les instituteurs et les surveillants, a été obligée de partir car les Allemands s'étaient installés à l'OP.

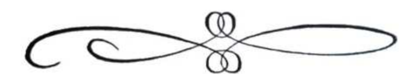
Arrivés en Dordogne, ma sœur a été emmenée par une famille demeurant à Tayac, à côté de l'Eglise, mon frère Robert à Tursac et je me suis retrouvé à Cournazac chez M. et Mme Graffeville où j'y étais comme le fils de la maison. Il y avait une fille Gaby et maintenant elle est toujours mariée avec un homme charmant, Henry Miquel. Ils résident toujours à Cournazac. Josette et moi espérons y retourner bientôt.

Roger Grappey Josette Zemlianoy



Intermède

Le mouvement est beau par lui-même, il n'a pas besoin de traduire un sentiment ou une émotion. (Merce Cunningham)



La cour des grands

Joëlle Maublanc, élève à l'OP de 1964 à 1968

Je n'ai pas partagé la joie des retrouvailles Cempuisiennes cette année, mais j'ai pensé à vous tous ! J'ai cette conviction de la nécessité de maintenir ce *"lien indéfectible"* entre nous. J'espère de tout cœur que nous aurons l'occasion de nous rencontrer de nouveau cet automne ! Aujourd'hui, comme une excuse, une petite *"revue de case"*[5] cependant !

Lorsque je suis revenue entre nos murs, un an après avoir quitté l'OP avec mes deux sœurs en 1968, j'avais appréhendé ce retour *"aux sources"*. J'y avais mis, malgré moi, une distance qui m'avait attristée, allez savoir pourquoi. Attristée par le sévère regard que j'avais posé sur nos quatre années cempuisiennes, au point qu'elles m'étaient devenues étrangères... Je crois que je m'en étais trouvée *"spectatrice"*. Heureusement j'avais, depuis, eu l'occasion de voir de bien meilleurs films... Enfin, je crois.

C'est à l'occasion du départ en retraite de M. Aubertin, un an plus tard encore il me semble, que j'avais fait mon petit voyage en train. J'avais raté la descente à Grandvilliers, ce qui m'avait amenée à presque minuit bien loin de ma destination (à Aumale peut-être ?). J'y avais trouvé le *"vieux"* Monsieur, conducteur du train. Son petit cartable à la main, il s'était approché de moi, étonné de me voir seule sur le quai de la gare à une heure si tardive. Je l'avais suivi après qu'il m'ait proposé de m'accueillir pour la nuit dans sa maison toute proche. La chambre de sa fille était inoccupée puisqu'elle aussi, était interne. Comme elle ne rentrait qu'une fois par mois, je pourrais y dormir. Il avait été aussi rassurant que j'avais été confiante (naïve ?).

Sa femme m'avait accueillie très gentiment. Je me souviens avoir dormi dans cette petite chambre, pas chauffée, dans un joli lit bateau, dans de lourds draps bien trop frais, recouverts d'un énorme édredon. Tout ceci m'avait finalement réchauffée et rassurée ! Le Monsieur devant reprendre son service, m'avait proposé de repartir très tôt le lendemain matin, direction Paris, avec un arrêt à Grandvilliers. Oh ! C'était très très tôt le matin que j'avais dû descendre du train ! Il m'avait bien fallu attendre avant de trouver le moyen de me rendre à l'OP. Je n'en ai plus le souvenir. Mais j'avais été très reconnaissante à cet inconnu d'avoir su protéger cette gamine... un peu paumée quand même. A force de rire avec ceux qui moquaient ma voisine de train qui fumait comme un crapaud cigarette sur cigarette, j'avais trouvé le moyen de voir passer ma station. Acte manqué ?

J'avais mis une grande distance entre l'OP et moi. Je ne sais plus la raison pour laquelle j'y retournais pour la seconde fois. Pour me renforcer dans l'idée que je m'y rendais libre peut-être, comme une *"grande"*, comme tous les grands qui se mesuraient à l'adversité aussi. D'ailleurs, le sentiment de beaucoup n'était-il pas, *« je suis parti vers la vraie vie, et vous n'avez plus aucun regard sur la mienne… regardez comme je suis libre… Souvenez-vous comme nous quittions ces lieux … Regardez comme nous y revenons…»*

On la traînait quelque temps cette liberté… avant de réaliser que personne alors, ne pouvait plus décider pour vous… Personne ne pouvait plus avoir de regard sur vos faits et gestes… saluer, se mettre en rang, rester immobile au coup de sifflet qui vous intimait de ne plus bouger… faire la statue… ne pas rechigner sur l'absurdité, la méchanceté… ne pas protester sur la violence infligée à certains parfois. Toutes ces *"petites choses"* qui font que nous ne traversions plus la cour de la même manière en y revenant. Je me rappelle les regards

---

5 La "case" était le casier où nous rangions nos affaires. Case de vêtements au dortoir, case de bureau en classe. L'expression "Revue de case" était couramment utilisée par les surveillantes.

croisés de certains de nos surveillants les plus coriaces… S'étonnaient-ils que nous ayons pu, en si peu de temps, retrouver une colonne vertébrale ? Comprenaient-ils qu'ils ne pouvaient plus rien… qu'ils ne représentaient plus que des pions dans une cour trop grande pour eux ?

Je pensais aux tabassages auxquels j'avais assisté, et auxquels deux ou trois salopards s'étaient livrés sur des ados de 16, 17ans. Quel crédit pouvaient-ils avoir à nos yeux ? C'est peut-être de ce constat que nous avons tiré nos premières fiertés d'adulte. La frustration de n'avoir pu leur dire viendra pour beaucoup bien plus tard… ils s'en déferont. Le retour était donc un pied de nez à tous ces abus de pouvoir de personnels ignorants, incompétents, qu'on avait mis là pour remplir une mission… mais laquelle ? Mesdames, Messieurs, s'il vous venait à l'idée de nous lire !…

C'est ainsi que le repas du dimanche de Pentecôte avait été l'occasion de faire nos *"adieux"* à Monsieur Aubertin. Il prenait sa retraite et nous avions chanté pour lui dire : *« Adieu Monsieur le Professeur... on ne vous oubliera jamais »*... Je suis sûre que beaucoup s'en souviennent... J'avais été comme mes camarades, très émue. Mais comme nombre des anciens sans doute… c'était dire *« Adieu l'OP, je ferai tout pour t'oublier ».*

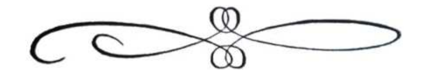
Adieu le concert de la Mairie du 5ème, sous la direction de Monsieur Aubertin. Chaque mois de mars, c'était l'évasion durant cette belle journée que nous attendions et préparions avec tellement de fierté et de joie. Pour certains, leurs parents seraient là et finalement, nous serions tous heureux. N'était-ce pas une fenêtre sur l'extérieur qui nous donnait le sentiment d'exister autrement qu'entre nos murs ? On avait donc fermé la parenthèse.

Ce fut mon dernier aller-retour à Cempuis, avant d'y revenir une fois, bien des années plus tard.... Monsieur Giovanoni en était devenu *"le maître des lieux"*, il nous avait reçus mon compagnon et moi, un certain dimanche. J'avais trouvé la cour bien vide, puis j'en avais aimé la raison. Les élèves partaient le week-end, rejoindre leur famille !

J'avais pensé... *"Un grand bond en avant quand même"* ! Un soulagement ! Une vision sur l'extérieur… l'occasion de dire, de dénoncer, de se révolter, pour ceux qui y vivaient encore. Et peut-être déjà n'était-ce plus nécessaire… car les salopards avaient été virés, remplacés ; remerciés peut-être pour service rendu aux *"pupilles de la nation"*… Qui sait s'ils ne s'en étaient pas enorgueillis ! Ne se sont-ils pas vantés de leurs frasques éducatives : euh… *« Travail pédagogique au sein de l'Institution ; encadrement d'enfants en difficulté familiale, psychologique ; euh… animation culturelle ; travaux de rapprochement avec les familles ; euh… animation de jours de visite mensuelle pour le bien-être des enfants etc. etc. ? ».* Imaginez !

Quelques 45 ans plus tard, les faits avérés de l'enfance maltraitée envoient les gens en prison, leur interdisent toute activité professionnelle liée à l'enfance, leur en interdisent la proximité… Que sont-ils devenus ces *"professionnels"* d'abus de pouvoir sur les enfants, adolescents qui leur ont été confiés durant des années ? Comment se déclinent-ils aujourd'hui ? Ont-ils eu la conscience de leur ignorance, de leur incompétence, de leur perversité ? Certains sont là pour leur rappeler que la cour –dans laquelle ils se délectaient d'un tabassage pour un mouchoir perdu, retrouvé par le numéro cousu sur nos vêtements– est toute petite et que, peu importe ce qu'ils sont devenus, ils ne feront jamais partie de la cour des *"grands"*.

A bon entendeur !

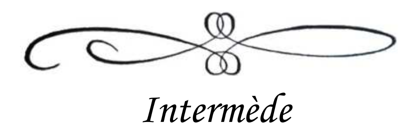


Nouvelles du collège Marcel Callo

Danièle Gareau m'a adressé un court article paru dans "Le Magazine d'Apprentis d'Auteuil" du mois d'août 2013. Cet article est reproduit in extenso ci-dessous.

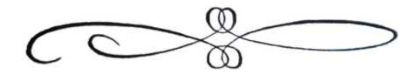
Deux nouveaux dispositifs :

« A la rentrée 2013, le collège Marcel Callo, à Cempuis, se dotera d'une classe relais et d'une classe de français langue étrangère (FLE). Ces deux nouveaux dispositifs permettront aux équipes de mieux appréhender la spécificité des mineurs isolés étrangers. Dans le cadre du dispositif FLE, durant huit heures hebdomadaires maximum, les jeunes apprennent la langue française et découvrent la culture et la société françaises à travers des contenus tels que l'histoire, l'histoire des arts, l'éducation civique. Cet enseignement, qui fait alterner travail individualisé et en groupe, est complété par des sorties en lien avec le projet professionnel du jeune. Les acquisitions en français seront validées par la passation des épreuves du Diplôme d'études en langue française. Cempuis / Oise (60). »



Intermède

On cherche le renouveau et on ne trouve que la nouveauté. (Robert Musil)



« Le repas d'automne aura-t-il lieu cette année ? »…

Régine Maublanc, élève à l'OP de 1964 à 1968

…s'interrogeait encore l'Amicale une semaine avant la date prévue, regrettant que trop peu d'inscrits, malgré une participation financière des adhérents fixée à 10 €, la contraindrait sans doute à annuler la traditionnelle rencontre automnale. La relance de Guy, appuyée par la ténacité de Christiane, nous permit finalement de nous retrouver ce dimanche 20 octobre au nombre de 25 au restaurant de l'hôtel Ibis, Porte de Gentilly.

Non sans regrets, nos plus anciens et plus fidèles participants à nos réunions, et ce depuis des décennies, ont de plus en plus de difficultés à se déplacer pour des raisons personnelles et bien légitimes. Qu'ils soient chaleureusement remerciés d'avoir permis aux *"jeunes"* générations de maintenir ce lien fraternel.

Même si nous assurons difficilement la relève, ne désespérons pas, nous avons bravé d'autres tempêtes ! Alors aujourd'hui, permettons à nos plus anciens de nous lire encore longtemps et apportons-leur les nouvelles de nos joyeuses retrouvailles comme celles de ce dimanche d'octobre 2013.

Parmi nous, amicalement vôtre, Roland Léonard, Danièle Gareau, Guy Hachour et René Fressinet nous faisaient le plaisir de leur présence.

Le confit de canard aux pommes de terre rissolées ne fut pas boudé et un grand merci à Danièle pour son dévouement dans cette parfaite organisation.

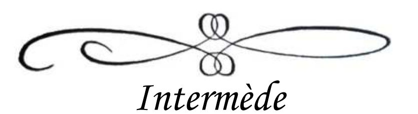
Les discussions allèrent bon train au point qu'une joyeuse cacophonie s'empara rapidement des lieux. L'après-midi passa ainsi, agréablement.

Christiane nous fit la gourmande surprise d'offrir à chacun d'entre nous des confitures maison, bio de surcroît.

Nous nous sommes quittés vers 17h, après quelques échanges d'adresses, avec la promesse de nous revoir toujours...

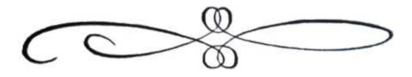
Étaient présents :

Mireille et Daniel Aubertin, Gisèle Bonin (Shih Yen Sheng), Viviane Barberi (Triquet), Monique Bernard, Bernard Billy et son épouse, Lucien et Mireille Duflot, Jocelyne Job, Philippe et Evelyne Lavacquerie accompagnés de leur fils, Christiane Lagoutte (Boulay) et un ami, Joëlle Maublanc, Patricia Rembry (Maublanc), Jean-Yves et Régine Hecquet (Maublanc), René Fressinet, Guy Hachour et Danielle, Danièle et Monique Gareau, Roland Léonard.



Intermède

Durant la seconde que vous venez de vivre, des milliards de choses se sont passées,
autant que durant votre vie ou que ce que durera l'humanité.
Cette seconde, à laquelle vous n'avez accordé aucune attention particulière, n'est ni plus ni moins
importante que ce que sera votre vie ou celle de l'humanité. (GW)

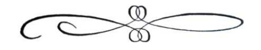


Repas d'automne suite

Christiane Boulay, élève à l'OP de 1963 à 1973

Profitant d'être rassemblés autour d'une belle tablée d'Anciens, 25 participants, je revêtis l'habit de l'OP, ma blouse d'écolière à carreaux, et distribuais une feuille blanche sur laquelle chacun pouvait écrire quelques lignes à propos *"des derniers jours passés à l'internat"*, lignes qui viendront enrichir le bulletin.

Certains, enjoués, posèrent rapidement une petite anecdote, d'autres refusèrent fermement, quelques-uns réfléchiront davantage... Comme pour prendre date avec l'OP.



1944 Le jour de mon départ, j'étais dans le bois, grimpé sur un arbre (*"arbre à clous"*), je regardais passer sous moi le Surveillant Général avec son crâne rasé.
Roland Léonard entré en 1934

1961 Le jour de ma sortie de l'Orphelinat de Cempuis "Gabriel Prévost", ma mère est venue me chercher pour me mettre dans un foyer de jeunes travailleurs (ALJT). J'étais accompagné d'un copain qui sortait aussi de l'Orphelinat, Fernand Hisler, qui lui est sorti sans personne pour le conduire. Où est la différence ?
Bernard Triquet entré en 1950

1963 Dix ans de bagne, très peu de bons souvenirs mis à part Méribel et Mers. Quand même content de revoir quelques cempuisiens. Lucien Duflot entré en 1953

1964 Je ne voulais pas rentrer à Cempuis et lorsque ma mère m'a sorti de l'IDGP, je ne voulais plus en sortir. Bizarre, vous avez dit bizarre...
Philippe Lavacquerie entré en 1958

1967 J'ai perdu la mémoire. Monique Gareau entrée en 1958

1968 Plus de souvenir. Roger Fressinet entré en 1962

1968 Le jour de mon départ, mes copains partaient au bois de l'OP et moi je restais à l'internat. Une pionne m'a demandé ce que je faisais là, car mon regard était fixé sur la porte entre les deux gros marronniers, pour voir ma mère arriver. Je lui répondis : *« J'attends ma mère*. Elle me rétorqua : *Maublanc, elle ne viendra pas ».* No comment.
Patricia Maublanc (Maub3) entrée en 1964

1968 Quel bonheur ! Joëlle Maublanc entrée en 1964

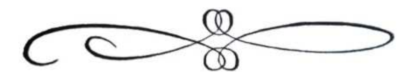
1968 La fanfare reste un de mes plus beaux souvenirs de Cempuis. A notre sortie, j'ai eu le choix et la chance de pouvoir continuer la musique. J'ai refusé, comme tout ce qui me rappelait le pensionnat. Régine Maublanc entrée en 1964

1969 Après l'OP, je ne voulais plus voir personne. Trop de misère.
Jocelyne Job entrée en 1960

1973 Juin s'achevait. Le CAP passé et réussi, une immense joie m'envahissait, j'en avais fini avec l'OP et ces longues années d'internat. Je bouclais mes valises avant le grand départ vers une vie nouvelle. En avant l'aventure ! Mais d'abord les vacances ! Voilà, c'est le jour du départ de l'internat, l'enfance envolée, déjà rangée dans les souvenirs de l'OP. Christiane Boulay entrée en 1963

Intermède

L'avenir ? C'est du passé en préparation. Pierre Dac



Joseph Gabriel PREVOST

(1783 – 1875)

Joseph Gabriel PREVOST est né le 22 Août 1793 à Cempuis dans l'arrondissement de Grandvilliers, à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest de Beauvais, en direction d'Amiens.

Son père, Nicolas PREVOST, né vers 1750 à Cempuis, était un propriétaire cultivateur relativement aisé. Il avait épousé Marie Madeleine Duez.

Comme ses quatre frères, Nicolas, Jean-Baptiste, Louis Alexandre et Casimir Théodore, Gabriel fréquenta l'école paroissiale du village. En 1810, il quitta sa famille pour travailler à Paris comme commis chez un marchand-mercier, ami de son frère Louis Alexandre qui exerçait cette profession dans la capitale depuis cinq ans.

Gabriel racontera à la fin de sa vie que lors de son départ, son père lui tint ce discours :

« Cher enfant, tu vas nous quitter pour aller à Paris. N'oublie jamais les conseils de tes père et mère. Si Dieu permet que tu arrives à un grand bien-être, que l'orgueil ne s'empare pas de ton Esprit. Souviens-toi que tu es parti de Cempuis sans fortune à 17 ans. »

La famille devait toutefois être relativement aisée car lorsque Gabriel fut appelé à servir l'armée en 1813 son père finança son remplacement. Le père, Nicolas, mourut en 1814.

En 1816, ayant épargné suffisamment, et sans doute aidé par Louis Alexandre, Gabriel décide de s'installer à son compte. Il était connu sous le nom de *"Prévost jeune"*. Il était manifestement fort entreprenant car il n'hésita pas à louer les cinq étages d'une maison située au coin de la rue du Marché-Saint-Martin et de la Place de l'Ancien-Marché-Saint-Martin (dans le IIIème arrondissement sur l'emplacement de ce qui deviendra l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures). Son commerce occupait le rez-de-chaussée et le 1er étage de l'immeuble. Il le baptisa *"Au Moine Saint-Martin"*.

Le 25 Juin 1816, Gabriel épousa une de ses voisines, Agnès Colette Josèphe Vandenbulke. Agnès était également marchande-mercière ; elle était installée 3 rue du Marché-Neuf-Saint-Martin. La cérémonie nuptiale eut lieu à Saint-Nicolas-des-Champs. Le contrat de mariage évalua à 16 000 francs les biens de Gabriel (dont 10 000 francs de dettes) ; l'apport de la fiancée était estimé à 6 000 francs.

Agnès Vandenbulke était issue d'une famille de négociants lillois. Deux de ses frères étaient commerçants à Paris, Adrien Charles Hippolyte, installé 88 rue d'Hauteville (Xème), et Pierre Désiré Joseph, 12 rue du Vieux-Marché-Saint-Martin.

Gabriel et Agnès eurent cinq enfants, tous morts (« *du croup* », indiquera leur père dans sa note biographique de 1872) à leur naissance ou peu après leur naissance ; les noms de quatre d'entre eux figurent sur les registres paroissiaux de Saint-Nicolas-des-Champs : Alphonse, né le 20 octobre 1819, Alfrède, née le 18 octobre 1820, Désiré, né le 28 juillet 1823, Ernestine, née le 11 décembre 1827.

Agnès mourut d'ailleurs des suites de son dernier accouchement, le 25 décembre 1827. Ernestine ne lui survécut que trois semaines.

Profondément choqué par cette série de catastrophes, Joseph Gabriel se réfugia pendant quelques semaines à Lille chez sa belle-famille, mais il rentra très vite à Paris pour s'occuper de ses affaires. Il semblait tellement désemparé pendant les mois qui suivirent que sa belle-famille tenta de le convaincre de se remarier. Joseph Gabriel raconte qu'au retour de la

messe de l'an pour sa femme (en décembre 1828), son beau-frère lui proposa d'épouser une nièce de 24 ans (il en avait 34). Elle habitait Lille ; il la fit donc venir à Paris, mais après *"six semaines de résidence"* (sic), il renonça et la renvoya chez elle. Il avait trop souffert du décès de sa femme et ne voulait pas prendre le risque d'affronter une nouvelle tragédie personnelle. C'est alors qu'il cessa de suivre les pratiques religieuses auxquelles il était très attaché jusque-là et se laissa tenter par la propagande saint-simonienne animée par le père Enfantin.

Pour expliquer la fascination que les théories saint-simoniennes ont exercée sur un homme comme Gabriel qui n'avait qu'une instruction très sommaire, il convient de rappeler que le Comte de Saint-Simon était un personnage fort populaire parmi les propriétaires terriens de Picardie. C'est dans la région de Péronne (origine de sa famille) et Beauvais qu'il avait en effet monté en 1791/92, sous le nom de Claude Bonhomme, avec l'appui de la Banque suisse Perrégaux, une grosse opération immobilière en achetant en gros des biens nationaux qu'il revendait au détail aux petits paysans. Il avait également créé à Cambrai diverses sociétés populaires de type mutualiste et son arrestation en novembre 1793 provoqua une énorme inquiétude dans la région. Il n'est donc pas exclu que la famille Prévost ait acquis certaines de ses terres de Cempuis dans le cadre de ces opérations ; mais même si ce ne fut pas le cas, le nom et les activités du Comte de Saint-Simon leur étaient certainement fort connus.

Il faut ajouter que Gabriel faisait précisément partie de cette classe de nouveaux entrepreneurs sortis des couches pauvres de la nation en qui le Comte de Saint-Simon voyait l'avenir du pays ; ce sont eux qui, par leur esprit d'entreprise et leur ardeur au travail, devaient donner une nouvelle impulsion à la création nécessaire de la richesse nationale ; mais proche de leurs origines populaires, ils devraient avoir une responsabilité spéciale dans la lutte contre la pauvreté et pour l'éducation des prolétaires. Il fallait donc leur donner une formation économique et développer le sens de leur responsabilité sociale, car *« le but de la société doit être l'amélioration de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre »*. C'est à eux que Saint-Simon s'adresse dans son *"Catéchisme social"* (1824), puis dans son *"Nouveau Christianisme"* (1825). C'est à eux qu'après la mort du Comte en 1825, s'adresse le Père Enfantin dans ses conférences populaires rue Montigny, pas très loin du magasin de Gabriel.

Il n'est donc pas étonnant alors que, choqué dans sa vie privée, ébranlé dans sa foi, Gabriel ait été séduit par les théories philanthropiques mais quelques peu simplistes professées par Prosper Enfantin à partir de 1828. Après s'être séparé de son ami Bazard, le *"Père, Messie de la république nouvelle"*, créait son église. Il était *"la loi vivante"* par laquelle il invitait ceux qui en étaient capables, à produire de plus en plus de richesses pour pouvoir les consacrer à l'assistance et à l'éducation des plus déshérités dans le cadre de communautés de vie actives et généreuses. Il voulait transposer en actions sociales concrètes les thèses de son maître disparu.

Dès 1830, Gabriel faisait partie des disciples du Père Enfantin et contribuait à l'administration de la communauté de Ménilmontant. En août 1831, il se vit confier la direction des activités de l'église saint-simonienne du VIème arrondissement. Il loua, à ses frais, un immeuble au 70 rue Popincourt, qu'il organisa en maison d'accueil pour y installer une communauté d'une quinzaine de ménages. Mais les problèmes financiers et pratiques s'avérèrent vite tellement considérables que l'expérience ne dura pas plus de quelques mois, d'autant que dès la fin de 1832 le mouvement du Père Enfantin connut de grosses difficultés avec la justice, avant de sombrer dans une complète débâcle financière. Il semble toutefois que Gabriel ne s'était engagé qu'avec une certaine prudence car il ne fut pas inquiété lors de l'arrestation et la condamnation du Père et de la plupart de ses disciples.

Joseph Gabriel, qui avait perdu une partie de ses ressources dans cette affaire, se résolut donc à liquider sa société de bienfaisance et à s'éloigner de Paris.

Son expérience saint-simonienne aura néanmoins profondément marqué sa vie. C'est elle qui explique certainement l'ardeur qu'il mettra à développer ses activités commerciales aussi bien sans doute que son intégrité dans les affaires ; c'est elle qui inspire son souci de confier à des parents ou des amis plus jeunes les affaires qu'il a créées dès qu'elles ont atteint un certain niveau de prospérité. C'est pour se conformer à ses convictions saint-simoniennes qu'il va décider de consacrer ses dernières années à une œuvre sociale particulièrement originale et en avance sur son époque. C'est enfin dans la ligne du saint-simonisme qu'il décidera à la fin de sa vie de transmettre ses biens à un organisme qui devra s'engager à poursuivre les objectifs humanitaires qu'il s'était fixés. Modeste, peu enclin à la théorie, mais persévérant dans ses entreprises, il aura toujours le sentiment d'agir en cohérence avec les convictions qui furent les siennes dans sa jeunesse.

Dès l'écroulement du rêve dans lequel l'avait entretenu le Père Enfantin et ses amis, Gabriel décida donc de partir aux Etats-Unis.

Pourquoi une telle décision ? Craignit-il d'être poursuivi et suivit-il l'exemple d'autres disciples du Père Enfantin qui partirent en Province ou à l'étranger (notamment en Egypte) ? Fut-il saisi par un goût d'aventure dans lequel il pouvait espérer atténuer son désespoir sentimental et ses désillusions politiques ? Voulut-il explorer les conditions dans lesquelles il pourrait s'installer en Amérique, immense refuge à cette époque pour les déçus de l'Ancien Monde ou les rêveurs de nouvelles sociétés ? Chercha-t-il, plus prosaïquement, à nouer de nouvelles relations d'affaires dans le commerce des cotonnades ? Nul ne le sait, Il ne donne aucune explication dans sa correspondance ou dans sa notice autobiographique. Ce qui est certain, c'est que Gabriel n'aborda pas son expédition à la légère. Il montra au contraire beaucoup de prudence et prit beaucoup de soin à ne pas couper les ponts avec ses activités parisiennes ; il veilla notamment à confier dans les règles à ses collaborateurs la charge de conduire la gestion de son commerce pendant son absence : il avait donc bien l'intention de revenir.

Il obtint son passeport (un document impressionnant, délivré au nom du roi) le 28 mars 1833 pour la Nouvelle-Orléans, par Le Havre. Ce document le décrit comme grand (1,79 m) blond, front haut, sourcils blonds, menton rond, visage ovale, teint coloré, avec une cicatrice au bas de la joue droite. Il s'embarqua au Havre le 6 Avril 1833 et débarqua à la Nouvelle-Orléans fin mai. Il ne resta toutefois que deux mois en Louisiane et se rembarqua le 31 Juillet sur le navire américain, le Bolivar, qui le ramena au Havre le 22 Septembre. Il semble en tout état de cause que son état de santé précaire peut à lui seul expliquer son retour rapide : il dira lui-même plus tard que c'est sur l'avis d'un médecin qu'il décida de rentrer d'une manière précipitée.

Il apparaît alors que les idées économiques saint-simoniennes, combinées peut-être avec la courte expérience américaine, ont convaincu Gabriel que, dans le commerce de détail, l'avenir était dans les grands magasins à succursales où le volume des ventes devait permettre une réduction sensible des prix de vente. Il décida donc de donner un nouvel essor à ses affaires dans le cadre d'une entreprise commerciale qu'il dénomma "*Maison Prévost, marchand de nouveautés*" et se lança dans la création à un rythme assez extraordinaire d'une série d'établissements à travers Paris :

En décembre 1833, il renouvela le bail de l'immeuble du 6 rue du Marché-Saint-Martin, y fit des transformations importantes et ouvrit son premier commerce de nouveautés. Ses affaires devinrent vite tellement prospères qu'il loua dès la fin 1834 la maison voisine et

intégra les trois boutiques en un grand magasin qui employait une douzaine de commis. (Il devait céder ce magasin en 1843 à MM. Delannoy et Chaigneau pour la somme importante de 150 000 francs.)

En 1835, il installa un magasin populaire à la Chaussée de Clignancourt à l'enseigne *"Au Château Rouge"*, où il offrait à l'étalage des vêtements d'homme et de femmes à des prix fixes relativement modestes.

En 1836, il acquit un fonds de commerce de mercerie et de nouveautés à Charonne[6], 4 Grande rue de Paris, à l'enseigne du *"Bon Saint Germain"*[7]. Il en confia la gestion à un cousin, Modeste Frédéric PREVOST. Il revendit ce magasin à l'un de ses commis en 1848. Il semble en effet que Modeste Frédéric préféra se lancer dans ses propres affaires ; il devait apparemment bien réussir puisqu'en 1854, Joseph Gabriel accepta de lui prêter 22 000 francs remboursables par quart de trois en trois mois, ce qui témoignait à la fois de sa confiance et de son affection. Vers 1865, Frédéric se retira à Dampart près de Languy où il a vécu de ses rentes.

En 1840, il fonda aux Batignolles, 5 rue des Dames, un autre commerce de mercerie et de nouveautés, *"Au Diable Amoureux"*[8]. Il s'agissait d'un ensemble intégré de trois boutiques au rez-de-chaussée d'un immeuble neuf. Il vendit ce magasin en juin 1854 à l'un de ses neveux, Fulgence PREVOST, pour une somme de 60 000 francs.

En 1842, il fonda une autre maison de nouveautés aux Ternes, dans un immeuble neuf qu'il venait de faire construire. Cette opération lui coûta 200 000 francs. Il revendit le fonds de commerce à un M. Bertrand en novembre 1846.

En cette même année 1842, il installa dans l'immeuble du 56 rue du Faubourg Saint-Honoré qu'il avait acquis vers 1839 pour y résider, un nouveau magasin de nouveautés, sous le nom de *"Saint-Vincent-de-Paul"*.[9] Il s'adressait à une clientèle bourgeoise à laquelle il proposait du linge de maison, des dentelles et des articles de luxe.

En 1847, il loua le rez-de-chaussée et l'entresol d'un immeuble neuf, 14 chaussée de Clignancourt, à Montmartre, et y créa un magasin de nouveautés dont il confia la direction à M. Dugelay qui avait été son associé à la direction de l'église saint-simonienne du VIème arrondissement, en 1831.

Pour couronner toutes ces opérations, il avait constitué en 1845, avec son neveu, Jean-Baptiste PREVOST, une société en nom collectif pour l'exploitation du *"Diable Amoureux"*. Le capital social fut fixé à 200 000 francs ; l'apport de Gabriel était constitué par la valeur du fonds estimée à 80 000 francs et par 40 000 francs en espèces ; celui de Jean-Baptiste Prévost par 80 000 francs en espèces. Jean-Baptiste devait administrer la partie commerciale de la société et Gabriel s'occuper de la gestion financière. Malheureusement, cet arrangement fut un échec, en partie du fait de la crise de 1848, mais aussi en raison de la mauvaise gestion de Jean-Baptiste. La société fut dissoute en septembre 1849. Gabriel racheta pour 8 000 francs les droits de son neveu qu'il garda comme employé jusqu'en mars 1850. Complètement ruiné, Jean-Baptiste subsista grâce à l'aide de son oncle jusqu'à sa mort en 1867 dans le petit logement qu'il occupait Chaussée de Clignancourt.

---

[6] Aujourd'hui XXe arrondissement de Paris.

[7] C'est aujourd'hui une librairie.

[8] C'est aujourd'hui une boucherie-triperie

[9] C'est aujourd'hui l'immeuble de la Banque Sherasson

Pendant toute cette époque, Gabriel semble avoir gardé d'excellentes relations avec son frère, Louis Alexandre qui avait monté, rue Saint-Maur, une usine textile où il fabriquait notamment des châles. C'est ainsi qu'il fut témoin au mariage de Louis Alexandre en 1843. On ignore toutefois si les deux frères étaient associés en affaire.

Les troubles de 1848 apportèrent un coup terrible aux entreprises de Gabriel. Le 15 août 1848, il fut déclaré en cessation de paiement et dut déposer son bilan. L'actif constitué par les immeubles et magasins de la rue du Faubourg Saint-Honoré et de la chaussée de Clignancourt fut estimé à 155 000 francs et le passif à 518 000 francs. Aussitôt, 209 créanciers réclamèrent leur dû. Heureusement, la réputation d'intégrité de Gabriel était sans doute notoire car le Tribunal de commerce lui fît confiance et couvrit la conclusion d'un concordat qui lui était relativement favorable : il put garder ses deux magasins en s'engageant à payer 45 pour cent de ses dettes entre 1850 et 1854, ce qui, compte-tenu de l'incertitude du moment, témoignait d'une bonne dose d'optimisme. Mais Gabriel avait manifestement mis un point d'honneur à sortir la tête haute de cette déconfiture. Dans un testament rédigé à cette époque, il stipulait que le notaire devra s'attacher à régler tous ses créanciers avant de s'occuper de ses héritiers. En fait, il réussit à tout rembourser bien avant le terme qu'il avait accepté et en 1854, il avait rétabli en bonne partie sa situation de fortune. Il put même effectuer quelques placements immobiliers. C'est ainsi qu'il construisit à cette époque un immeuble à Belleville, à l'angle de la rue des Couronnes et de la rue Vilin.

C'est toutefois vers 1857 que Gabriel songea sérieusement à se retirer des affaires : il avait alors près de 65 ans, n'avait aucune charge familiale et était de plus en plus handicapé par des troubles auditifs. Il était sans doute également anxieux de mener à bien, avant la fin de sa vie, l'œuvre humanitaire dont il rêvait depuis son échec de 1833. A travers les vicissitudes qui ont marqué ses activités commerciales entre 1834 et 1858, Gabriel avait certainement gardé sa foi dans les idéaux prêchés par les saint-simoniens. Aussi souhaitait-il consacrer la fin de sa vie et les ressources dont il disposait à une œuvre de bienfaisance : un asile pour vieillard et pour enfants abandonnés. Il s'était d'ailleurs toujours intéressé à l'assistance aux personnes âgées. Il était d'ailleurs un membre très actif de la Société de secours mutuels de la Ville de Montmartre dont le siège se trouvait près de l'un de ses magasins, au 94 rue de Clignancourt.

Il commença donc par acquérir des terres à Cempuis pour élargir la propriété qu'il possédait déjà. Entre 1858 et 1861, il dépensa 7 500 francs pour restaurer les bâtiments existants sur ses terres, à construire une nouvelle maison et un pigeonnier, à planter des arbres et à aménager les cultures. En 1861, il était à la tête d'un ensemble de bâtiments, de parcs et de terres cultivées de 19 hectares.

Il prit sa décision définitive en 1861. Il indique lui-même en effet qu'il ne lui était plus possible de faire face à ses obligations commerciales du fait de sa surdité. Il vendit ses deux fonds de commerce. Celui de la Chaussée de Clignancourt fut acquis par un M. Jules Wiest qui fit faillite quelques années plus tard et laissa une créance qui ne fut jamais réglée.

Dès la fin de 1861, il s'installa dans la maison de maître qu'il avait fait aménager dans la partie du domaine la plus proche de la place du village. Il put ainsi surveiller personnellement la fin des travaux. L'asile fut inauguré le 15 septembre 1863 avec quatorze vieillards et douze enfants (dix garçons et deux filles). Même si, peu à peu, l'institution se transforma en un orphelinat, on continua à y recueillir les personnes âgées jusqu'à la mort de Gabriel. Une note de 1874 indique que les pensionnaires doivent payer 600 francs par an pour un couple logé dans une chambre à deux lits ; ils doivent fournir leur literie et leur linge et payer leur chauffage et leur éclairage ; la pension doit être payée tous les trois mois.

Pour assurer l'instruction des enfants, Gabriel engagea un instituteur de la région, Théodore Duriez. Nul ne sait si son choix fut sérieusement mûri ou si Gabriel se trouva prisonnier du personnage qu'il avait engagé ; Théodore était en effet en difficulté avec la hiérarchie de l'instruction publique du fait de ses activités comme spirite ; il était de ce fait assez mal considéré dans le pays.

Gabriel, à peu près totalement sourd, avait maintenant une santé fragile ; il était victime de vertiges. Ces difficultés de communication avec les gens qui l'entouraient étaient considérables et dans la plupart des cas, il devait avoir recours à l'écriture, d'où l'abondance de la correspondance sur des sujets courants avec ses collaborateurs immédiats.

Dans ces conditions, on ne saurait s'étonner que Gabriel soit devenu souvent une proie facile pour bien des gens de son entourage. L'histoire des dernières années de sa vie fut donc celle des influences plus ou moins bonnes qu'eurent sur lui une série de personnages dont certains n'étaient que des aventuriers, d'autres de doux rêveurs. Même ceux d'entre eux qui montrèrent une considération sincère pour cet idéaliste généreux, devenu quelque peu crédule avec l'âge, usèrent de leur influence pour atteindre des objectifs qui n'étaient pas nécessairement ceux que Gabriel avaient originellement à l'esprit.

Rien n'indique par exemple que Gabriel ait été engagé à un moment quelconque de son existence à Paris dans des activités spirites. Il est donc peu probable que les convictions de Théodore aient été déterminantes pour expliquer son recrutement à Cempuis. Il est plus vraisemblable qu'il avait abusé de la naïveté de Gabriel et qu'il usa par la suite de son influence pour le convaincre de se livrer à ce genre de pratiques. C'est sans doute à son instigation qu'en avril 1862, Gabriel adhéra à la Société Spirite de Paris dirigée par Allan Kardec, de son vrai nom Hippolyte Rivail, très influencé par les idées de Pestalozzi. Cette opération fut d'autant plus facile que Gabriel recherchait des remèdes à ses maux en dehors de la médecine officielle qui lui inspirait peu de confiance et qu'Alan Kardec et ses disciples prodiguaient couramment leurs soins à leurs adeptes en utilisant toute la panoplie des recettes traditionnelles. Alan Kardec envoyait notamment à Gabriel des recettes infaillibles contre la surdité.[10]

Très vite, Cempuis devint donc un centre spirite régional. A partir de 1865, on y évoquait les Esprits au cours de séances régulières pour lesquelles des adeptes venaient de Cambrai et même de Paris. Quant à Gabriel, il trouvait certainement dans les pratiques spirites une compensation exaltante à l'isolement dans lequel le tenait son infirmité. Il dialoguait avec les esprits de son père, de sa femme, de ses frères (notamment Louis Alexandre mort en 1863) et de certains de ses neveux. Il obtenait même des conseils de Saint-Vincent-de-Paul sur les grandes ou petites décisions qu'il devait prendre dans la gestion de l'Orphelinat. Il consignait consciencieusement les avis qui lui étaient donnés sur des fiches qu'il classait dans ses dossiers personnels.

---

[10] Recette d'Allan Kardec contre la surdité (lettre du 16 février 1864) : "Faites cuire un oignon blanc sur un feu doux dans de l'huile d'amande douce ; il faut que l'huile perle seulement sans la faire bouillir ; il faut beaucoup de temps (4 à 5 heures). Quand l'oignon est cuit, ajoutez une cuillerée d'alcool camphrée, coulez dans un linge et appliquez en des tampons avec du coton imbibé de cette préparation dans les deux oreilles. Frictionner ensuite les oreilles avec de l'huile iodée."

Ces activités ne pouvaient passer inaperçues et l'Orphelinat fut vite assez mal vu dans la région ; la gendarmerie fit des enquêtes sur plaintes de certains habitants de Cempuis. L'évêque de Beauvais refusa même de consacrer la chapelle qui venait d'être construite.

La situation s'aggrava lorsque, en 1866, poussé apparemment par Alan Kardec, Gabriel accepta les conseils d'un avocat douteux, spirite d'origine suisse et admirateur de Pestalozzi, M. Kunnemann. Celui-ci l'encouragea à donner à l'Orphelinat une personnalité juridique sous le nom de *"Société civile de l'Œuvre Prévost"* avec un capital de 1 200 000 francs, dont plus de 700 000 francs provenant de sa fortune personnelle. Heureusement les demandes d'argent incessantes de Kunnemann finirent par convaincre Gabriel qu'il était en train de se faire gruger et il rompît avec l'avocat en 1869. Mais il tomba vite sous d'autres influences :

Celle d'un certain Théodore Lescot, également spirite, mais aussi politicien et aventurier local, directeur de la *"Gazette des Paysans"*. Son crédit dans la région était très discuté et ses visites régulières à l'Orphelinat ne contribuèrent pas à améliorer les relations avec la population locale.

Celle enfin d'un autre spirite de marque, G. Leymarie, fondateur du Cercle parisien de la Ligue de l'Enseignement, dont la femme servit de médium dans les séances de spiritisme de Cempuis ; ce nouveau développement acheva de discréditer l'Institution aux yeux des autorités civiles et religieuses de Cambrai.

Les événements de 1870-71 marquèrent une étape décisive dans l'évolution de l'Institution. Confronté à l'hostilité des maires de la région qui refusaient de lui envoyer des enfants, Gabriel Prévost tenta de trouver des appuis à Paris. Le député Edgar Quinet, qui avait semble-t-il été en relation avec le pasteur Kunnemann alors qu'il était réfugié en Suisse sous l'Empire, le mit en contact avec l'Œuvre de l'Orphelinat de Paris, fondée par un groupe de protestants pour aider quelques orphelins de victimes de la Commune, logés dans un bâtiment du quartier des Batignolles dès le mois de décembre 1870. Ce groupe était dirigé par Ferdinand Buisson, professeur de philosophie à l'Académie de Neuchâtel en Suisse. Celui-ci dirigeait l'Œuvre avec l'aide de sa mère mais se trouva très vite à bout de ressources[11].

Appuyé par Edgar Quinet, Ferdinand Buisson négocia avec Joseph Gabriel le transfert de ses orphelins à Cempuis. Il postula également au poste de Directeur de l'Orphelinat de Cempuis. Après de longues discussions, Gabriel accepta de le nommer sous-directeur en avril 1871. Ferdinand Buisson exerça ces fonctions jusqu'en 1872, date à laquelle il fut appelé à d'autres responsabilités à Paris. Il continua cependant à s'intéresser de très près à l'Orphelinat, d'autant que sa mère s'était installée à Cempuis. Ce fut grâce à lui d'ailleurs que l'Orphelinat commença à jouir d'une meilleure réputation et à faire figure d'établissement pilote. En 1873, l'Orphelinat participa même à l'Exposition universelle de Vienne où il reçut un diplôme de mérite.

Toutefois, les problèmes financiers ne cessaient de s'aggraver. La somme de 250 francs qui était versée chaque année par l'Œuvre de l'Orphelinat de Paris au titre de chaque enfant

[11] Ferdinand-Edouard Buisson (1841-1932) fut l'un des collaborateurs immédiats de Jules Ferry. Inspecteur général de l'enseignement, puis Directeur de l'enseignement primaire en 1879, il joua un rôle crucial dans l'installation du système d'enseignement laïc obligatoire. Il prit pour sujet de sa thèse de doctorat en 1891 la vie de Sébastien Castellion, un militant de la tolérance au temps du calvinisme. A partir de 1896, il occupa la chaire des sciences de l'éducation à la Sorbonne. Député radical-socialiste de Paris de 1902 à 1924, membre actif de la Ligue des droits de l'Homme, il a reçu le prix Nobel de la Paix en 1927.

placé était insuffisante et Gabriel Prévost couvrait le déficit de ses propres deniers. Toutes les démarches effectuées pour faire reconnaître l'Orphelinat d'utilité publique échouèrent, malgré les interventions des députés Edgar Quinet, Léon Say et Henri Martin.

Au cours des années pendant lesquelles Gabriel vécut à Cempuis, il contribua par ailleurs à développer l'aide sociale dans le village. Il fonda notamment une *"Société de Secours mutuels des ouvriers des communes de Cempuis, Grandvilliers, Sommereux, Rieux-Hamel et Grez"* qu'il considérait *"comme (sa) fille, comme l'Orphelinat est (son) fils"*.

La correspondance montre que Gabriel n'avait que des relations de portée limitée avec sa famille ; la plupart des lettres tournent autour de questions d'argent et se caractérisent par un mélange aigre doux de propos flatteurs et de hargne.

Les principaux correspondants dans les dernières années de sa vie sont :

son neveu, Joseph Prévost, conseiller municipal de Cempuis,

son petit neveu Horace Prévost qu'il semble avoir beaucoup aidé ; il travaillait comme passementier à Beaumont-sur-Oise,

le frère d'Horace, Gabriel Prévost,

sa nièce Esther Prévost, femme d'Alexandre, qui, après la mort de son mari, dans la fin des années soixante, s'était installée à Grandvilliers ; elle était obsédée par ses problèmes de succession,

un cousin, G. Tellier, cultivateur, qui lui devait de l'argent,

un cousin, Dieudonné Wallet à Avallon,

un cousin, Saturnin Prévost, 10 Avenue des Ternes à Paris,

sa belle-famille de Lille, notamment une nièce, Thérèse Baas,

des amis spirites, les Brittard,

et évidemment Ferdinand Buisson qui eut une influence déterminante sur les décisions prises par Gabriel à partir de 1871 au sujet de la gestion et de l'avenir de l'Orphelinat.

Jusqu'à sa mort, Gabriel resta attaché à ses pratiques spirites. Dans une confusion de pensée assez curieuse, il semble avoir néanmoins gardé la foi, même s'il manifestait un anticléricalisme résolu. Dans un texte du 29 janvier 1875, il déclarait *"être protestant aux idées religieuses du catholicisme"*, mais il refusait la présence de prêtres catholiques à ses obsèques, sans doute par mesure de rétorsion contre la campagne que l'évêché de Cambrai avait menée contre lui.

Gabriel Prévost mourut à Cempuis le 25 Avril 1875.

Il fut inhumé dans un petit mausolée de style Renaissance qu'il avait fait aménager une dizaine d'années auparavant dans le parc de la propriété. Sa petite nièce, Caliste Prévost, née le 14 octobre 1846 et décédée à l'âge de 19 ans, le 23 novembre 1865, y reposait déjà.[12] Sur la tombe, une inscription: *"Il aimait Dieu et aimait les Hommes"*. Au premier étage du mausolée, une salle avait sans doute servi à l'origine aux séances de spiritisme ; par la suite un billard y fut installé ; il semble que Joseph Gabriel avait souhaité que ses amis viennent y faire des parties en sa mémoire, restant ainsi en communication avec son esprit.

Les obsèques de Gabriel furent marquées par une affluence assez importante. La presse locale s'en est même étonnée car c'était le jour d'un pèlerinage important à quelque

---

[12] Qui était Calliste Prévost ? Quel rôle a-t-elle joué dans la vie de son grand-oncle ? Et pourquoi ce traitement privilégié ?

distance de Cempuis, à Notre-Dame du Hamel. Malgré la volonté que Gabriel avait exprimée de ne pas être assisté par un prêtre, le curé de Cempuis, M. Bulard, était présent et prononça une oraison. Il fut suivi par M. Lefan, maire de Grandvilliers, par M. Saunier qui donna lecture d'une lettre du président de la Société de secours mutuel, et par M. Salicis, président de la Société de l'Orphelinat de la Seine. [13]

Gabriel décédait donc sans héritiers à réserve. Il laissait deux testaments olographes, l'un daté du 25 mars 1873, déposé chez Me Dufour, notaire à Paris, l'autre daté du 29 janvier 1875, déposé chez M[e] Lefau, notaire à Grandvilliers.

Dans ses deux documents, fidèle à ses idées saint-simoniennes, il déshéritait ses neveux et cousins, les jugeant "assez riches pour n'avoir pas besoin de (sa) fortune qui ne servirait qu'à leur donner du superflu, alors qu'elle peut servir à sauver de la misère et du vice des milliers d'êtres humains."

Dans le premier testament, (manifestement rédigé sous l'influence de Ferdinand Buisson), il faisait du Département de la Seine son légataire universel, à charge pour cette administration d'affecter sa fortune à l'entretien du plus grand nombre possible d'orphelins des deux sexes dans sa maison de Cempuis. La propriété de Cempuis ne devra jamais être aliénée ; la direction devra obligatoirement être composée de laïcs. Dans le second testament, il léguait directement toute sa fortune à l'Orphelinat qu'il avait créé. Dans les deux cas, il décrivait par le menu les conditions dans lesquelles l'Institution devrait être organisée et gérée. Il prévoyait d'ailleurs la création d'un comité de patronage de onze membres nommés à vie et remplacés par cooptation. Parmi les membres de ce comité figuraient le pasteur Athanase Cocquerel, Eugène Pelletan et le député Sadi-Carnot, futur président de la République. Gabriel désignait comme son exécuteur testamentaire Ferdinand Buisson.

Outre divers legs à des familiers ou à d'anciens employés, il faisait un don à la Société de Secours mutuels des ouvriers de Cempuis.

En fait, la fortune laissée par Gabriel Prévost se composait essentiellement de biens immobiliers : sa propriété de Cempuis représentant 19 hectares de terre cultivable et de bâtiments, les deux immeubles 2-4-6 rue Vilin/29-31 rue des Couronnes (loués par appartements à plusieurs familles et dont la valeur était estimée à 334 600 francs) et 12 rue de la Chaussée de Clignancourt (loué à M.Wiest qui avait acquis le commerce de nouveautés et qui avait fait faillite ; valeur estimée 300 000 francs ; revenu annuel en 1880, 14 981 francs), et enfin la créance Wiest (75 000 francs) qui ne put jamais être honorée. Dans l'ensemble un actif estimé à environ 700 000 francs. Le tout ne rapportait toutefois qu'un revenu net d'environ 9 000 francs par an.

Après le décès de Gabriel Prévost, et jusqu'en 1880, date du règlement du litige auquel le testament donna lieu, l'Orphelinat continua d'être dirigé par Saunier qui avait été nommé en 1872, sur recommandation de Ferdinand Buisson lors de son départ pour Paris. Saunier bénéficia d'ailleurs de l'appui actif de la mère de Ferdinand Buisson. A cette époque, l'Orphelinat hébergeait 25 garçons, une dizaine de filles et trois vieillards ; il occupait une dizaine de personnes.

Toute la famille PREVOST s'était en effet unie pour contester ces testaments. Elle obtint un jugement favorable du Tribunal civil de Beauvais le 14 Juin 1876, mais le Département de la Seine interjeta appel ; la famille fut alors déboutée par la Cour d'Appel d'Amiens, le

---

[13] Voir Annexe

1er mai 1877 et condamnée aux dépens. La Cour d'Appel n'a pas retenu la contradiction formelle entre les deux testaments, ni l'allégation selon laquelle le fait que Joseph Gabriel PREVOST s'adonnait au spiritisme ait été un signe de dérangement mental. Il a au contraire fait ressortir la cohérence des raisons données par le testataire pour justifier sa décision. Le différent ne fut pas clos pour autant et ce n'est qu'en 1880 que la famille dut se convaincre de son échec.

L'action en justice avait été menée par les membres suivants de la famille :

Zélie PREVOST, rentière, demeurant à Grandvilliers, veuve de Pierre François Vacossin,

Aimée Rosalie PREVOST, épouse de Jean-Baptiste Souply, propriétaire cultivateur à Saint-Maur, canton de Grandvilliers,

Sophie Marie PREVOST, épouse de Désiré Aimable Gidoin, propriétaire, 97 rue Mallet à Paris, XVIème,

Euphrosine Esther PREVOST, propriétaire à Grandvilliers, épouse d'Alexandre Prévost, fils naturel de Louis Alexandre Prévost, (frère de Joseph Gabriel), 10 Place Villiers à Neuilly, Elise Marie-Thérèse PREVOST, épouse de François Alexandre Lanquetin, propriétaire cultivateur à Cempuis,

Jules PREVOST, cultivateur et marchand de vaches à Cempuis, qui devait être élu maire de Cempuis quelques années plus tard,

Fulgence PREVOST, frère du précédent, 29 Boulevard Ornano à Paris, XVIIIème, ancien propriétaire du magasin *"Au Diable Amoureux"* qu'il avait acquis de son oncle Joseph Gabriel, en 1854,

Horace PREVOST, passementier, 30 rue des Chaufourniers à Paris XIXème,

Clémentine Alexandrine PREVOST, propriétaire, demeurant 6 rue Marisot à Levallois-Perret,

Joseph Léon PREVOST, marchand de tableaux et de couleurs, 3 quai Voltaire, Paris, 7e,

Marie PREVOST, épouse de Henry Heuzé, marchand bonnetier, 41 Boulevard de Strasbourg, Paris Xe,

Le Département de la Seine accepta donc le legs et prit en charge l'institution en juin 1880. Celle-ci fut réorganisée par le Département en 1881, sous la direction de Paul Robin,[14] collaborateur de Ferdinand Buisson devenu, sous la tutelle de Jules Ferry dont il était l'ami, Directeur de l'Enseignement primaire. Il va pouvoir expérimenter ses théories sur l'éducation nouvelle dans des classes mixtes où le travail manuel joue un rôle aussi important que l'acquisition des connaissances théoriques. C'est lui qui va consolider l'orientation athée de l'éducation qui est prodiguée aux orphelins de la Ville de Paris. A la suite d'une campagne de presse violente, Paul Robin est révoqué le 31 août 1894. L'Orphelinat est alors réorganisé sur des bases un peu plus réalistes et moins idéologiques, encore qu'il restera jusqu'en 1988 dans la ligne qu'avait voulu lui imprimer son fondateur, sous le nom d'Institut Départemental Gabriel Prévost.

---

[14] Paul Robin (1837-1912), ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, adhère en 1867 à la Première Internationale Socialiste. Exilé en Suisse il participe aux côté de Bakounine à la lutte qui oppose celui-ci aux marxistes. Ces derniers ayant pris le contrôle de l'Internationale, Paul Robin est exclu. Il rentre en France après la Guerre et se lie à Ferdinand Buisson qui, en 1881, le pousse à la direction de Cempuis où il va pouvoir expérimenter ses conceptions de l'éducation active. Sa gestion provoque un énorme scandale dans la presse et il est révoqué en 1892. Il se lance alors dans une campagne pour le néo-malthusianisme et le féminisme au sein de la Ligue de Régénération humaine ; c'est un échec car il est vite débordé par plus extrémistes que lui. Il met fin à ses jours en 1912.

Toutefois, dès 1970, l'Institut se trouva confronté à d'énormes difficultés du fait de la restructuration de la région parisienne. Il est alors devenu la propriété de la Ville de Paris car les nouveaux départements de la Région se sont dégagés de leurs droits et de leurs responsabilités. La Ville n'était plus en mesure de trouver un nombre suffisant d'orphelins à placer d'autant que l'éloignement de l'établissement n'en facilitait pas la gestion. Les crédits vinrent très vite à manquer. Aussi le Conseil municipal de la Ville décida en 1988 de confier, par contrat, la gestion de l'Institution à la Fondation des Orphelins Apprentis d'Auteuil, ce qui se plaçait en contradiction flagrante avec les clauses de la donation qui faisaient obligation au département de maintenir le caractère laïc de l'éducation donnée aux élèves de Cempuis. L'Association des anciens de Cempuis tenta d'introduire un recours, mais fut déboutée car le Tribunal estima qu'elle ne pouvait être partie directement concernée dans l'affaire. Seule Andrée Aboughanem-Prévost aurait pu intervenir en sa qualité de descendante directe de Gabriel Prévost, mais il n'en était évidemment pas question, d'autant qu'une visite à Cempuis nous avait convaincus qu'il n'y avait guère de solution de rechange sauf à faire absorber l'Institution par le système éducatif officiel, ce qui aurait certainement constitué un remède pis que le mal en aggravant les effets de la gestion bureaucratique qui étaient manifestement à l'origine des difficultés actuelles. Les bâtiments ont été restaurés ainsi que le parc et le mausolée de Gabriel Prévost où se tient tous les ans une cérémonie organisée par l'Association des Anciens de Cempuis.

Annexe

Obsèques de Gabriel Prévost

Le 8 Mai 1875, Joseph Gabriel PREVOST fut inhumé dans le mausolée qu'il avait fait construire en 1865 dans le parc de l'Orphelinat et où reposait déjà sa petite nièce Caliste.

Quatre discours furent prononcés devant une nombreuse assistance.

Contrairement au vœu exprimé par Gabriel de ne pas être assisté par un prêtre, le curé de Cempuis M. Bulard, tint à être présent, sans doute à l'instigation de la famille. Le texte de son oraison n'a pas été communiqué à la presse et n'est pas connu.

Ont pris la parole :

M. Lafan, notaire et maire de Grandvilliers, ami personnel du défunt,

M. Saunier qui donna lecture d'une lettre de M. Bourdain, vice-président de la Société de secours mutuel des ouvriers de Cempuis,

M. Salicis, Président de la Société de l'Orphelinat de la Seine qui devait être nommé Directeur de l'Orphelinat de Cempuis, sur recommandation de Ferdinand Buisson.

Discours de M.Lafan

« Messieurs,

Au moment où la dépouille mortelle de Gabriel Prévost va être déposée dans sa dernière demeure, qu'il me soit permis, avant de lui dire un éternel adieu, de prononcer quelques mots sur cet homme de bien. Je me bornerai à rappeler très sommairement ce que fut M. Prévost.

Issu d'une très estimable famille, l'homme auquel la nombreuse assistance que je vois réunie ici vient rendre les derniers devoirs, après une carrière commerciale des plus honorables,

songea, lorsque l'âge et ses moyens pécuniaires lui permirent de prendre sa retraite, à consacrer exclusivement ses heureuses facultés naturelles à secourir ses semblables et à venir en aide aux travailleurs que la Providence plaça à la portée de sa sollicitude vigilante et éclairée.

Dans ce but, il fonda, avec ses ressources privées, l'Orphelinat de Cempuis, dans cette vaste et confortable demeure que nous apercevons d'ici, et dans laquelle de nombreux enfants reçoivent l'éducation et l'instruction d'un excellent maître qui veut bien leur consacrer tous ses soins, et auquel je me plais à rendre un hommage public et bien mérité. Il avait compris, cet homme, que c'est sur la génération qui s'élève que la France fonde ses plus chères espérances.

A cet orphelinat, il adjoignit, comme complément, une Société de secours mutuels.

Cette institution eut le sort de toutes les conceptions humaines ; ses premiers pas furent difficiles ; mais le zèle persévérant de son fondateur eut vite raison des obstacles qu'il rencontra, et l'on vit dans ces derniers mois, lors de l'épidémie qui sévit à Grandvilliers, tout le bien que l'on peut en attendre.

Ces œuvres, inspirées par le plus ardent amour du prochain, ne périront pas avec celui que nous regrettons tous, elles lui survivront pour attester que ces pensées fécondes, vivifiées par le souffle qui les a fait naître, répandront de plus en plus les bienfaits que l'on est en droit d'en espérer.

Avant de terminer, permettez-moi d'exprimer, Messieurs, la douleur que nous cause la perte de M. Prévost, et de dire ici que cet homme est passé en faisant le bien.

C'est, comme on l'a dit, le plus grand des éloges.

Adieu, Monsieur Prévost, adieu ! »

Lettre de M.Bourdain, vice-président de la Société de Secours mutuels, lue par M.Saunier

« Dans l'impossibilité absolue où je me trouve pour cause de santé, d'assister au service funèbre qui doit avoir lieu en mémoire de M. Prévost, le généreux et dévoué fondateur de l'orphelinat et de la Société de secours mutuels du canton de Grandvilliers, décédé hier, je viens vous prier d'exprimer la douleur et les regrets que sa mort vient d'imprimer à tous les sociétaires et les membres honoraires de ces précieux établissements de philanthropie et de véritable fraternité.

En effet, la devise et la loi de cet homme de bien ne fut-elle pas constamment cette maxime évangélique : soyons frères ! Aimons-nous les uns les autres !

Toutes les actions de sa vie ne furent-elles pas de même renfermées dans ces préceptes humanitaires et sociaux ?

Ayons donc l'espoir et la confiance que cet homme de bien recueillera dans l'éternité la récompense de sa généreuse conduite et occupera la place que Dieu réserve à ses élus.

Adieu donc, digne et vénérable frère ! Adieu ! Que la terre te soit à tout jamais douce et légère ! »

Discours de M. Salicis, Président de la Société de l'Orphelinat de la Seine.

« Si je prends la parole devant cette tombe entrouverte, ce n'est pas pour vous dire quel fut l'homme dont le corps va bientôt y disparaître. Vous venez d'entendre répéter son éloge, je n'aurai rien à ajouter. D'ailleurs, il était enfant du pays ; vous êtes tous enfant du pays, vous le connaissez donc mieux que moi. C'est surtout pour fixer dans le cœur de ces jeunes enfants un souvenir de respect et de reconnaissance envers l'homme généreux qui fut leur protecteur et qui, désireux que son œuvre lui survive, veut qu'après sa mort rien n'y soit changé, et que la fortune qu'il laisse y soit consacrée tout entière.

Comme la plupart des hommes, comme tous les hommes, enfants, M. Prévost voulait le bien, mais comme un très petit nombre il l'aimait autrement que d'une manière platonique, c'est-à-dire juste assez pour laisser aux autres le soin de l'accomplir, et il s'y consacrait à toute heure, de sa fortune et de sa personne. Ce n'était donc pas un philanthrope dans le sens trop justement équivoque du mot, mais un homme de bien, simple, prêt au sacrifice, aimant son prochain autant et souvent plus que lui-même.

Ainsi, non content d'accueillir, de guider, de nourrir des enfants qui, sans lui, se seraient probablement perdus ; d'atténuer, par conséquent, dans la limite de ses forces et pour l'intérêt de tous, les effets funestes de la mauvaise fortune ; non content de verser les secours d'une main largement ouverte et sans voir dans le malheureux autre chose que son malheur, vous venez d'apprendre qu'il s'était préoccupé du sort qui attend l'habitant des campagnes surpris par la maladie ou atteint par la vieillesse, et qu'il avait créé dans ce pays retiré cette Société de secours mutuels qui manque à tant de contrées certainement plus connues ou qui se croient plus avancées que Cempuis. Je le remercie pour mon compte d'avoir bien voulu m'y accueillir.

C'était donc un esprit sans cesse tendu vers le bien, non pas vers cette bienfaisance accidentelle, souvent de hasard, qui est un bien toujours passager et quelquefois le mal, mais vers ce bien intelligemment coordonné, qui, lui aussi, produit un effet actuel, mais durable, et d'où sort un effet moral communicatif et sans cesse croissant.

La Société de l'orphelinat de la Seine que j'ai l'honneur de représenter et qui vous a adoptés, enfants, attribue justement à M. Prévost une grande partie de sa réussite, et je ne suis que l'interprète de tous, en disant ici que nous le considérions comme le meilleur, le plus humain, le plus vénérable d'entre nous. Tant que nous durerons, sa mémoire ne saurait donc périr et nous n'avons qu'à suivre l'exemple qu'il nous a laissé.

A plus forte raison devons-nous espérer, enfants, que vous n'oublierez jamais l'excellent vieillard qui trouvait en vous l'intérêt et l'embellissement de sa vieillesse ; jetez sur cette bière un dernier regard de reconnaissance et d'attendrissement ; mais ne craignez rien, je crois être assuré du sort qui l'attend ; et si comme lui, vous voulez être sûrs aussi d'avoir moins à redouter de la mort, faites quelquefois dans votre vie ce qu'il n'a cessé de faire dans la sienne.

Adieu, Prévost, ou plutôt à ton corps, car toi tu restes parmi nous. »

Sources

Archives de Paris D.2 X4/4 (correspondance de Joseph Gabriel Prévost)

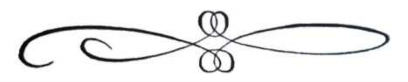
Mémoire pour les héritiers de M. Joseph Gabriel Prévost contre le département de la Seine - Paris. Imp. Vve. Ethion-Pérou, 2/4 rue Damiette - Paris - 1877

Attendus et Arrêt de la Cour d'Appel d'Amiens en date du 1er mai 1877.

Christiane Demeulenaere-Douyère – *"Un patriarche de la bienfaisance"* : Joseph Gabriel Prévost (1793-1875), in Bulletin de la Société de l'Histoire de la Ville de Paris et de l'Ile-de-France - 112ème année - 1955 - pp. 229/274

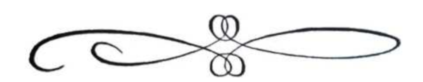
Christiane Demeulenaere-Douyère - Paul Robin (1837-1912), un militant de la liberté et du bonheur - Publisud – 1994

Texte écrit par André Aboughanem, époux d'Andrée Aboughanem-Prévost arrière-arrière-petite-fille du frère de Gabriel Prévost, Louis Alexandre. Le document nous a été adressé par Philippe Aboughanem, leur fils, qui est devenu membre de l'Amicale à la suite de sa mère.



Intermède de fin

Cher lecteur opésien, il te reste maintenant à prendre ta plume ou à t'installer devant ton clavier pour écrire le début ou la fin ou le milieu du texte que tu m'adresseras en 2014.
Commence tout de suite, jette des idées sans te soucier de la forme puis laisse décanter, reviens de temps à autre pour ajouter, corriger, modifier, préciser, enrichir... ou... tout refaire.
Lorsque, après plusieurs retours, tu ne pourras plus rien changer... alors ton texte sera prêt.



Le 2 décembre 2013